U d'/of OTTAWA
39003002181815

PORTRAITS DU XVIIE SIÈCLE

PASCAL

LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

PORTRAITS

DU

XVIIE SIÈCLE

SUIVIS

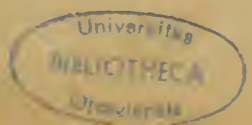
d'Études sur les deux derniers Siècles

PARIS

SANARD ET DERANGEON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

174, rue Saint-Jacques, 174

Tous droits réservés.



A

Georges LEVESQUE, à Charles BAUSSAN,

à Lucien CHOQUET,

Je vous dédie ces humbles pages qui furent écrites il y a vingt-cinq ou trente ans.

Elles n'ont d'autre mérite que leur sincérité absolue, et c'est à ce titre que je les recommande à votre bienveillance filiale comme à celle de tous mes lecteurs.

L. G.

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAITS DU XVIIE SIÈCLE

I

PASCAL

Dans l'œuvre d'un écrivain, il y a toujours une « dominante, » et il n'est pas rare qu'on la puisse exprimer en quelques mots empruntés à l'écrivain lui-même. Tout Pascal semble contenu en ces lignes célèbres : « Rien n'est plus étrange dans la nature » de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard » de toutes choses. » Il est encore permis de chercher l'essence de Pascal en ces autres paroles dont on a pu composer aisément le titre de plusieurs de ses chapitres : « Misère de » l'homme, grandeur de l'homme, » et c'est enfin la même pensée que le grand philosophe accentue avec sa logique impitoyable, quand il s'écrie : « La foi chrétienne ne va principa- » lement qu'à établir deux choses : la corruption de la nature » et la rédemption de Jésus-Christ. » C'est de ce principe que Pascal est parti pour parcourir sa voie, *gigas velox, gigas fortis,* et c'est par là qu'il est arrivé d'une part à ces admirables vigueurs de son raisonnement ultramathématique, et de l'autre, à ce vice radical de tout son système : trop de mépris pour l'homme, trop de dédain pour la raison.

Il est vraiment malaisé de ne point ici se laisser choir en quelque exagération. Les partisans de Pascal citent, non sans apparence de vérité, plus d'un texte où il parle de la raison avec un véritable et profond respect. Il était trop mathématicien pour ne pas rendre hommage à ce qu'il y a

d'éléments naturels dans la composition intime de notre intelligence; mais il penche visiblement vers le vice philosophique que nous venons de signaler. Il déprime. il étouffe trop volontiers la Nature sous le Surnaturel, et pèche par un excès contraire à celui de Descartes. « Excès » est le mot juste, et il n'est pas admissible, en effet, qu'un écrivain catholique se permette de dire : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Les lois fondamentales changent. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Et il n'est pas moins difficile d'expliquer, d'une façon conforme au Vrai, ces paroles où éclate déjà un je ne sais quel désespoir : « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité; tout l'abuse. » Il semble que, dans ces maximes, Pascal arrive, par un chemin détourné, à ces trop célèbres propositions que Rome a si sévèrement condamnées il y a quelque trente années, alors que certains esprits sincères, mais égarés, affirmaient ou laissaient entendre qu'on ne saurait arriver par une voie naturelle à la connaissance de Dieu. Certes, Pascal n'était pas traditionaliste; mais son mépris pour la raison a peut-être produit d'aussi mortels effets que ces théories dangereuses. J'ai dit « dangereuses », et ne m'en dédis point. Car, involontairement et peu à peu, on parvient ainsi à nier tout l'ordre naturel. Si Pascal n'a pas été jusque-là, s'il n'est pas vrai qu'il ait été sceptique, il a du moins induit quelques âmes en un demi-scepticisme fort grave. Ce n'est pas en vain que la Providence nous a donné le rempart et le bouclier des vérités naturelles, et il n'est jamais sain de railler ou d'affaiblir le pouvoir légitime de la raison. Dieu a voulu que l'infortuné

qui perd la foi pût encore trouver une protection contre lui-même dans les affirmations suprêmes de sa conscience et de sa raison. O sagesse de Rome qui a su si bien garder le juste milieu au milieu de tant d'excès et qui, condamnant également les rationalistes et les traditionalistes, a distingué nettement ces deux mondes de la Nature et du Surnaturel qui se pénètrent sans se mêler et s'unifient sans se confondre!

Si le dédain pour la raison humaine a conduit au scepticisme quelques disciples de Pascal, son mépris pour l'homme, loin d'accroître ici-bas la somme de cette joie qui est nécessaire au monde, a épaissi le désespoir dans les âmes. Vous me répondrez que personne n'a mieux parlé de la grandeur de l'homme, et rien ne semble plus certain; mais comment nier que l'auteur des *Pensées* n'ait été principalement frappé de notre misère? Deux pages sont consacrées à notre grandeur, trente à notre néant, et je n'exagère pas ces proportions qui sont exactes. Pascal se complaît dans la constatation de nos impuissances et de nos vices. Il enfonce le fer glacé dans notre chair vivante, avec l'implacabilité presque joyeuse du chirurgien qui, d'ailleurs, pense guérir son malade. Il nous jette un regard qui nous pénètre et nous enveloppe; il nous perce à jour; il dévoile la perversité ou le néant de la plus insaisissable de nos pensées, de celle-là même que nous avions cru le mieux cacher dans le plus secret repli de notre cœur. Il nous démontre cent fois notre incomparable misère et, bien que nous sentions sur notre poitrine le poids de son genou vainqueur, lorsqu'il nous voit abattus et demi-morts, il recommence à triompher de nous et à nous démontrer de nouveau notre faiblesse, dont nous sommes trop convaincus. Il est loin de ressembler à ces philosophes aimables qui savent trouver du minerai d'or au fond de toute âme humaine, et il ne nous attribue guère de grandeur que dans nos facultés involontaires. On aurait tort

néanmoins de le comparer à cet autre contempteur de l'homme qui s'appelle La Rochefoucauld et qui est un petit entendement. Pascal est d'une autre envergure : c'est un géant. Il écrase l'homme, mais en l'aimant et en respectant chez lui l'empreinte auguste du Créateur; La Rochefoucauld, lui, méprise l'homme, mais ne l'a jamais aimé. Pascal, devant la bassesse de l'homme, entre en une sorte d'extase; La Rochefoucauld n'est qu'un railleur froid et méchant. Pascal est un chrétien. La Rochefoucauld un païen. Pascal s'attaque à la misère de l'homme, et La Rochefoucauld à notre égoïsme. Je me défie d'un homme qui aime La Rochefoucauld, et ne puis me défendre d'estimer soudain un homme qui estime Pascal. Toutefois, ces deux mépriseurs nous ont fait du mal. Il n'est pas bon de donner à l'homme une idée trop basse de lui-même, et les Saints ne l'ont jamais fait. Ils mêlent toujours un sourire à leurs reproches et nous montrent plus vivement les traces de notre grandeur originelle. Bref, ils ne nous désespèrent point, et nous répètent sous toutes les formes le *Gaudete in Domino* qu'on n'entend guère dans Pascal. L'auteur des *Provinciales* a connu la gaieté, la finesse et un certain rire : l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées* n'a jamais connu la joie. Oh! qu'il est doux, après avoir lu les *Pensées*, de relire deux pages de l'*Introduction à la vie dévote!*

Que Pascal ait eu au dernier point l'intelligence de la Bible, c'est ce que démontre aisément la lecture de son livre immortel. Je soupçonne qu'il avait, sans le vouloir, plus d'attachement pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau, et son esprit un peu rude se plaisait volontiers à la salutaire rudesse de la loi de Moïse. Une chose cependant m'étonne : c'est que ce théologien de génie ait laissé si peu de place dans son système à ce dogme véritablement capital de la Résurrection de notre chair. Il ne parle presque partout que de l'immortalité de

l'âme, laquelle sera, pendant une courte durée, un état anormal de notre être. Car nous ne reconquerrons véritablement notre plénitude qu'au jour du Jugement suprême, alors que nos âmes seront normalement réunies à nos corps; alors que l'homme représentera sans fin, aux pieds du Dieu vivant, cette création matérielle qui est devenue intelligente en lui et a été divinisée en Jésus-Christ. C'est depuis le XVIIe siècle qu'on voit ainsi nos philosophes et nos apologistes parler sans cesse de l'immortalité du Principe pensant, et non pas de l'immortalité réservée à l'homme tout entier, âme et corps. Or, ce dogme de la Résurrection est, à nos yeux, le *criterium* auquel on reconnaît l'avancement d'une âme dans l'idée catholique. Il a une connexion nécessaire avec le dogme de l'Incarnation comme avec toute l'économie du Sacrement eucharistique. Les anciens théologiens et tous les Pères ont tenu en grande estime le corps de l'homme. C'est grâce à lui, en effet, que nous sommes le trait d'union entre les deux mondes matériel et spirituel; c'est grâce à lui que les martyrs et Jésus-Christ, leur type, ont pu offrir leur admirable sacrifice qui a tout rétabli dans la paix et dans l'ordre; c'est ce corps, enfin, que le Sauveur a emporté au ciel, transfiguré et glorieux. Descartes et Pascal ont connu ces vérités, mais ne les ont peut-être pas suffisamment aimées.

L'amour n'est pas, d'ailleurs, ce qui domine dans l'âme mathématique de Pascal. Il frappe, il abat, il vainc le monde à coups de dilemmes, et fait bien; mais il ne faudrait pas lui demander de la tendresse. Je comprends qu'il ne se soit pas toujours élevé à la notion de la poésie, et qu'il ait accepté, pour les railler, les étroites définitions que ses contemporains en ont données. Mais il rachète ces défauts par des qualités véritablement extraordinaires et qu'aucun autre homme n'a jamais possédées à un tel degré. Nul écrivain n'a donné à la

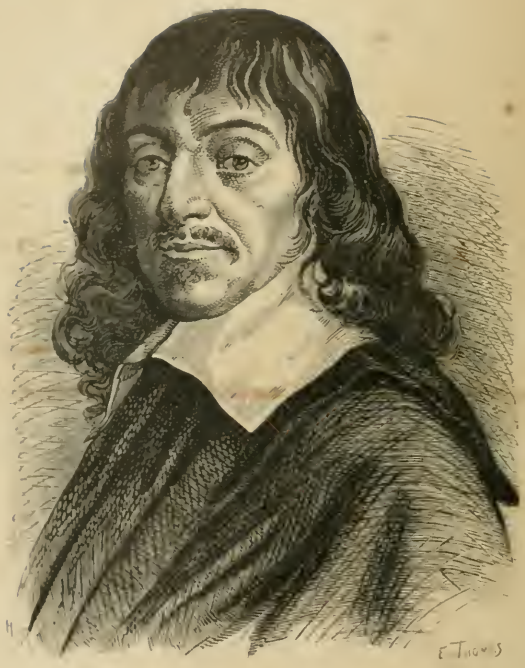
métaphysique une allure et une vigueur aussi mathématiques ; nul théologien n'a fait preuve d'un raisonnement plus serré, et, pour ainsi dire, plus implacable. Ses pensées sont autant de théorèmes éblouissants, et il marche, vainqueur, de théorème en théorème. Insoucieux de la forme qu'il dédaigne, il n'exprime pas en onze mots son idée, s'il la peut traduire en dix. Sur les armes terribles dont il pourfend les adversaires de la foi, il ne tolère aucun ornement et ne veut que la nudité du fer tranchant. Il est entraînant à force d'être mathématicien, ou, si vous l'aimez mieux, à force de ne point être rhéteur ; et je ne pense pas, en effet, qu'aucun génie ait jamais terrassé à ce point son lecteur haletant, éperdu, et qui demande grâce. Tout devient mathématique aux mains de ce terrible homme, et voici que la prophétie et le miracle ont enfin la place qu'ils méritent. Louis Veuillot a parlé quelque part des « pinces » redoutables avec lesquelles le P. Faber saisit le pécheur : il serait aussi vrai de parler de ces pinces victorieuses avec lesquelles Pascal saisit l'athée qui s'avoue vaincu, palpite et crie. Pascal est « l'homme qui met ses ennemis au pied du mur, » et cette définition grossière n'est pas pour me déplaire. On ne lui résiste pas et, quand Voltaire s'attaque à cet homme immense pour lui piquer les jambes, je crois voir une fourmi sur les serres d'un aigle.

Le style de Pascal est le reflet précis de sa pensée. Vif, clair, léger, charmant, et au besoin chaud et coloré dans ces *Provinciales* dont nous aurons lieu de parler ailleurs, il est principalement solide et mathématique dans les *Pensées*. Or ce dernier livre est, quoi qu'on en ait dit, celui qui donne l'idée la plus exacte de son auteur. C'est là qu'il est le plus géomètre de tous les Français et le plus Français de tous les géomètres. C'est là qu'il méprise la forme avec un si parfait mépris. C'est là qu'il s'attache à exagérer la concision et

qu'il se défie de la poésie, de l'image, de la couleur. Notons bien surtout, et n'oublions jamais que ce livre unique nous est seulement parvenu à l'état d'ébauche et que, si Pascal l'avait revu, il l'aurait longuement parfait et minutieusement corrigé. Dans les sublimes brouillons qui nous en sont restés et que les derniers éditeurs ont si ingénieusement ramenés à leur forme première, il y a certes des obscurités et des lourdeurs. La phrase est parfois enchevêtrée et se débat douloureusement dans les liens gênants de ces *qui* et de ces *que*, que l'on y voit si étrangement multipliés. Mais, tout à coup, voilà que ce mathématicien s'échauffe superbement, voilà que ce géomètre se passionne et fait tomber avec rapidité les mots puissants de sa plume domptée. Alors (et c'est souvent), ce créateur auguste de notre prose nationale arrive à une incomparable éloquence, et nous nous écrions malgré nous : « Que c'est beau ! » Ce contempteur de l'image est vaincu par l'image, et il écrit, par exemple, cette incomparable description de l'univers créé : « Que l'homme considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, etc. » Voilà le grand philosophe qui devient grand poète sans le savoir, et le Psalmiste lui-même n'a peut-être rien improvisé de plus lumineux, de plus imagé, de plus magnifique....

Un excellent critique de nos jours a dit quelque part que « Pascal fut le précurseur de Boileau. » Je regrette ce jugement. La vérité est que Pascal vit isolé dans la noble sphère de son génie. Je ne lui connais pas de précurseur direct, et il n'a été, suivant moi, le précurseur d'aucun autre génie.

Cette sorte de solitude, qui est à son honneur, n'a pas lieu de nous surprendre. Les plus grands génies ne sont pas les plus influents.



DESCARTES

II

DESCARTES

L'ancienne critique littéraire, qui pesait des mots, n'eût pas connu l'angoisse que je ressens en commençant ce portrait. Toute la question philosophique est soulevée par ce seul nom. Deux Écoles sont là, au guet, qui épient le critique et sont prêtes à le classer, au moindre mot, parmi les adversaires résolus ou les apologistes passionnés de la Raison. Il n'est guère de cas plus épineux.

Quelle que doive être la sévérité de notre jugement sur le génie et l'influence d'un homme aussi considérable, il est tout d'abord hors de doute, à nos yeux, que ses intentions n'ont jamais cessé d'être très pures; voire, très chrétiennes. S'il a fait du mal, il n'a pas voulu le faire. Il a péché par présomption, mais sa sincérité ne nous a jamais paru contestable. Il croyait fort candidement être le libérateur de l'esprit humain, opprimé suivant lui par cinq ou six cents ans de scolastique. Il vit, un jour, l'athéisme lever la tête comme une hydre, et crut qu'il était seul de taille à être le saint Georges de ce monstre. Mais, encore un coup, sa loyauté est de cristal et doit, comme son talent, être mise au-dessus de la discussion.

La doctrine de Descartes peut se résumer en trois données qui sont fort nettes et que nous allons successivement étudier : « Le doute méthodique; la séparation entre le

domaine de la raison et celui de la foi; la démonstration de l'existence de Dieu tirée de l'idée de Dieu qui est en nous. » Certes, Descartes a touché à bien d'autres questions; mais telle est l'essence de toute son œuvre, et c'est d'après ces essences de doctrines qu'il faut principalement juger les grands esprits, les esprits vraiment influents.

Il semble qu'on ait trop parlé de ce Doute méthodique qui ne méritait, en vérité, ni tant d'enthousiasmes ardents, ni tant de réfutations emportées. La méthode est dangereuse, je le veux bien; mais elle me semble encore plus naïve qu'elle n'est fausse.

Je dis, en effet, qu'il nous est, non pas seulement malaisé, mais ABSOLUMENT IMPOSSIBLE de faire table rase de tout ce que nous avons acquis depuis notre enfance; de tout ce que la tradition nous a appris; de toutes les dictées de notre éducation religieuse et morale. Cela nous est aussi impossible que de nous soustraire à l'oxygène qui fait vivre nos corps. Nous respirons involontairement le christianisme par notre âme, comme nous respirons l'oxygène par nos poumons. S'abstraire de l'oxygène, quelle illusion! S'abstraire de la tradition, quelle folie!

On voit bien ce que Descartes a fait, ou tout au moins ce qu'il a dû faire. Il s'est retiré loin, bien loin du monde; il s'est enfermé méthodiquement dans l'ombre inspiratrice et silencieuse de son cabinet; il a écarté de ce sanctuaire tout livre, toute écriture proclamés dangereux; puis, il s'est mis fort sincèrement à réfléchir sur lui-même; il a fermé les yeux, il a baissé la tête, il s'est senti entouré de silence... et, alors, il a cru, avec une certaine candeur, qu'il s'était complètement soustrait à toute idée traditionnelle : « Là, s'est-il dit, je suis seul, je suis bien seul, et le monde n'existe plus. Commençons la philosophie. » En vérité, c'est de la naïveté, et le

mot n'est pas trop fort. On eût bien étonné Descartes si on lui avait dit : « Votre table rase, où vous voyez le chef-d'œuvre de la raison, fait uniquement honneur à votre imagination. » En réalité Descartes n'est ici qu'un homme d'imagination, et son fameux doute méthodique n'est qu'un mirage. Qui de nous ne connaît ce phénomène, et qui de nous ne sait aussi jusqu'à quel point il s'en faut défier?

Vous savez ce que font ces chimistes de notre temps qui croient à la génération spontanée. Loin de l'air respirable, ils isolent savamment leurs bocaux et leurs alambics; puis, ils s'ingénient à trouver cent procédés nouveaux qui rendent cet isolement mathématiquement certain : ils ferment, ils bouchent, ils calfeutrent; ils referment, ils rebouchent, ils recalfeutrent. Efforts inutiles, la poussière animale, impalpable, invisible, victorieuse, pénètre dans leurs réduits les mieux cachés, et des êtres vivants naissent dans ces réceptacles vainement réservés à la mort. Ainsi en est-il de la tradition, mais à un degré absolu. Descartes, lui aussi, fermait, bouchait et calfeutrait toutes les issues, toutes les fentes de son sanctuaire philosophique. Efforts inutiles. La tradition victorieuse pénétrait dans ce réduit du doute méthodique. Que dis-je? elle y était entrée en même temps que Descartes lui-même; car elle était dans sa mémoire, dans son intelligence, dans son cerveau, dans tout son être. Il l'emportait partout avec lui, et elle était enfin plus adhérente à son entendement que ses ongles à sa chair.

Un grand poète de ce siècle, Lamartine, a tenté, lui aussi, dans son *Tailleur de pierres de Saint Point,* d'écrire un petit traité de philosophie « séparée » et fondée sur une sorte de doute méthodique. Mais combien il a été plus franc! Lorsque le tailleur de pierres expose en traits magnifiques le dogme de l'existence de Dieu, et que son interlocuteur, effaré de

ces magnificences, lui demande où il a appris toutes ces belles choses : « MA MÈRE ME L'A BIEN DIT, » répond le philosophe populaire. Et non seulement sa mère, ajoute-t-il, mais aussi « les âmes saintes » qui ont travaillé dans les églises à l'éducation de son esprit et de son cœur. Ah! voilà la vérité, et ce que Descartes aurait dû dire. Il est vraiment étrange de croire que l'on peut un beau matin, entre quatre ou cinq heures, se frapper le front et trouver soudain, A SOI TOUT SEUL, la preuve de l'existence de Dieu. « Sa mère le lui avait bien dit, » et Descartes n'a pu se soustraire aux souvenirs de son éducation. C'est en vain qu'il les chassait comme une importune lumière : ils l'illuminaient malgré lui, et les lumières qu'il a cru trouver ont été allumées à ce flambeau sacré.

Ce qui me choque dans le système cartésien, dois-je le dire? c'est qu'il est effroyablement aristocratique, dans le sens le moins légitime de ce mot. Descartes ne propose sa méthode qu'à peu de personnes, et montre par là combien, au fond de son âme, il la trouve périlleuse. « La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance N'EST PAS UN EXEMPLE QUE CHACUN DOIT SUIVRE : » sur ces seuls mots, je juge tout le système, et il n'est pas possible qu'une philosophie soit vraie, quand elle est seulement le fait de quelques esprits d'élite. La vérité naturelle, comme la vérité traditionnelle, est simple, élémentaire, facilement saisissable à toutes les intelligences, même aux plus ignorants et aux derniers des hommes. Ce n'est pas une lampe délicate réservée à quelques yeux choisis: c'est un soleil qui luit sur le monde entier et qui l'inonde d'une lumière à laquelle rien ne saurait se soustraire. « Le principe de ma philosophie n'est pas un exemple que chacun doit suivre: » encore un coup, ces paroles m'épouvantent, et me dévoilent dans l'intel-

ligence de Descartes un côté que je n'aurais pas voulu y voir. Ce n'est, à coup sûr, ni de la grandeur ni de l'élévation. Je n'ignore pas que Descartes a été catholique; mais, en vérité, ce n'est point là le langage d'un catholique.

Puis, quel danger! Tout le monde peut, à un jour donné, s'enfermer dans une retraite plus ou moins absolue, frapper son imagination, se croire vraiment isolé et trouver dans son entendement... des conceptions tout autres que celles de Descartes. C'est ce qu'on a constaté plus de cent fois. J'irai plus loin, et, bien qu'il m'en coûte, dirai toute la vérité. « Faire table rase, » c'est le procédé révolutionnaire par excellence; c'est la devise et l'essence de la Révolution. Nous avons eu, hélas! de curieuses et formidables applications de ce principe. En politique, on a voulu faire table rase de dix-sept siècles de civilisation chrétienne : on a eu 89, qui a été suivi de 93. En littérature on a voulu faire table rase de quinze cents ans d'art chrétien : on a eu la Renaissance. En philosophie, on a voulu faire table rase de toute la philosophie chrétienne : on a eu le cartésianisme, lequel nous a conduits au rationalisme, qui nous a conduits au scepticisme... et nous conduira encore plus loin.

Rien donc, rien ne saurait être plus fatal que l'emploi du doute méthodique. C'est la ressource commode de tous ceux qui dédaignent le passé et prétendent, en quelques minutes, construire l'avenir. En définitive, c'est l'orgueil qui s'écrie : « Je m'abstrais; » et c'est ce même orgueil qui ajoute : « Je crée. » Nous les connaissons, ces créateurs : ils ont tout détruit.

J'ajouterai que le système du doute méthodique est essentiellement douloureux. Il n'est pas possible que Dieu, l'éternelle Bonté, nous impose immortellement ce rocher de Sisyphe; il n'est pas possible que cette Miséricorde infinie nous con-

damne à nous priver, même pour la vérité naturelle, de ces excellentes lumières que les grands philosophes ont découvertes avant nous : « Non, non, répond implacablement Descartes, tu t'abstrairas, tu t'isoleras, tu chercheras la vérité par toi-même et la trouveras sans aucun secours. » J'aime mieux, ô mon Dieu, j'aime mieux creuser la terre à la sueur de mon front. Eh quoi ! me faudra-t-il toujours recommencer la même besogne et douter méthodiquement de tout, même du doute méthodique ! En vérité, Dieu aime trop l'humanité pour l'avoir soumise à une telle épreuve, et l'Église nous dit avec une simplicité bien autrement consolante : « Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, le libre arbitre de l'homme. » Voilà qui se comprend ; voilà qui honore l'homme et ses facultés naturelles, sans porter atteinte à la tradition ; voilà enfin que, pour prouver les vérités essentielles, nous sommes en possession de deux ordres de preuves, les unes naturelles, les autres surnaturelles, qui se complètent et s'enchaînent, qui se corroborent et s'unifient. Je comprends, je sais, je vois. Et je bénis Dieu d'avoir rendu si lumineuse une question que certains philosophes sont parvenus à rendre si obscure.

On a souvent comparé Descartes à saint Anselme et, après un examen superficiel, on a cru pouvoir conclure que l'archevêque de Cantorbéry avait aussi procédé d'après le doute méthodique. Rien n'est plus contraire à la vérité. Dans son magnifique *Proslogium*, saint Anselme nous fait seulement comprendre que, pour chercher l'intelligence de la foi, il s'est caché dans la retraite « loin des pensées tumultueuses et des soucis pesants. » Il nous conseille de l'imiter : *Vaca Deo et requiesce aliquantulum in eo.* Puis, il ajoute délicieusement : *Intra in cubiculum mentis tuæ ; exclude omnia* PRÆTER DEUM *et quæ te juvant ad quærendum eum.* Notez ces derniers mots,

qui ont une importance capitale. Anselme se cache : il ne s'abstrait point; il ne fait pas table rase, il n'exclut pas Dieu, et même il n'exclut pas « tout ce qui peut l'aider à chercher Dieu. » Dans cet admirable premier chapitre, il n'a à la bouche que ce mot : « Dieu. » Il se tourne sans cesse vers cette unique lumière, vers cet amour éternel, et il a avec lui des entretiens qui sont charmants. La foi lui sert de base ou, si vous l'aimez mieux, de point de départ, et il proclame avant tout ce principe : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. » Oh! que voilà un procédé différent de celui de Descartes! Anselme, dans la philosophie, ne substitue pas l'homme à Dieu. Il ne part pas de l'homme, comme l'auteur des *Méditations,* mais de Dieu ; il est objectiviste (passez-moi ces mots un peu rudes) et non pas subjectiviste. Il est dans l'ordre, dans l'harmonie, dans la lumière. On peut proposer son exemple à tous les chrétiens, et même à tous les hommes : car cet exemple n'a rien de périlleux. A vrai dire, ce n'est là qu'une retraite spirituelle. Descartes voulait l'isolement; Anselme cherchait la solitude. L'un débutait froidement par l'athéisme méthodique dont ses élèves ne surent pas toujours se défaire, et l'autre par des cris d'amour vers ce Dieu qu'il ne supposa pas un seul moment absent de sa cellule. Entre ces deux esprits, la ressemblance n'est qu'apparente : ils ne sont pas de la même famille.

Il faut en venir au « séparatisme » de Descartes, à cette seconde erreur qui n'a pas été, selon nous, moins funeste à la vraie philosophie. Que Descartes ait été profondément séparatiste, le fait n'est pas douteux. Animé du plus sincère et du plus profond respect pour la théologie, Descartes pousse ce respect jusqu'à l'enfermer pour toujours dans un sanctuaire absolument distinct et séparé de celui de la philosophie. Comme l'a si bien dit le P. Gratry, « il distingue les deux

ordres de l'intelligible divin JUSQU'À LES ISOLER. » Une démarcation infranchissable est solennellement assignée à la Philosophie et à la Raison d'une part, à la Théologie et à la Foi de l'autre. Entre ces deux domaines, un grand mur s'élève, un mur dont les élèves de Descartes feront bientôt une montagne aussi haute que le ciel. Descartes, il est vrai, ne manque pas à aller de temps en temps présenter ses hommages à la Théologie, et c'est avec une politesse exquise et presque attendrie qu'il lui dit : « Vous n'irez que jusque-là; » mais il ne tarde pas à rentrer dans le domaine de la philosophie, qui est le sien et qu'il chérit d'un amour de prédilection. C'est là, c'est bien là le séparatisme, et Descartes a singulièrement contribué à propager cette monstrueuse et mortelle doctrine.

Il faut avouer qu'il ne fut pas le premier à entrer dans cette voie : la Renaissance lui avait donné ce triste exemple d'isoler l'un de l'autre les différents ordres de nos connaissances et de nos lumières. Les Renaissants, en effet, n'avaient-ils pas tenu cet étrange langage : « La religion est une chose; la littérature et l'art en sont une autre? » N'avait-on pas vu des prêtres, des évêques, des cardinaux, se précipiter dans le délire du paganisme? N'en était-on pas venu, dès lors, à adorer Platon et Cicéron, à leur rendre un culte de « latrie » et à brûler de l'encens devant ces singuliers autels trop solennellement relevés? Encore si l'on s'était contenté de les remettre en honneur et de saluer en eux, — avec l'incontestable perfection de la forme, — le légitime usage d'une raison sagement dirigée, les vestiges de la révélation primitive et l'aurore de la révélation chrétienne! Mais non, on les divinisa, et Descartes trouva les chemins préparés. Tout son siècle, d'ailleurs, le suivit dans une voie où il avait trop volontiers suivi les Renaissants. Boileau s'écria : « Entre la Théologie et l'Art, entre la Foi et la Poésie, il ne saurait y avoir rien de commun. Est-ce

que Dieu peut être poétique? » Les peintres et les sculpteurs s'écrièrent : « En dehors du temple, la foi n'a rien de commun avec l'art, » et ils peuplèrent Versailles de leurs mythologies. Cependant Louis XIV et ses ministres faisaient aussi du séparatisme en politique, et enfermaient la Papauté dans un sanctuaire « vénéré, » d'où ils lui défendaient de sortir pour être, comme autrefois, le Juge en dernier ressort des différends entre les peuples et les rois. Partout c'était la même marche de l'esprit humain. On s'agenouillait devant l'Église, et on la mettait respectueusement sous clefs dans un domaine qui ressemblait en effet à une prison et dont tous les autres domaines se proclamaient indépendants. Les conséquences d'un tel fait n'étaient pas difficiles à prévoir, et Bossuet eut l'œil assez perçant pour en découvrir tout le péril. A force d'isoler la foi de la raison, on arriva à délaisser l'une des deux, ou à croire que les deux termes étaient en contradiction. Le XVIIIe siècle est logiquement sorti du siècle de Descartes.

Je sais bien ce que les amis de Descartes vont me répondre : ils me diront qu'en réalité la Nature et le Surnaturel sont distincts. Oui, DISTINCTS, MAIS NON PAS ISOLÉS. Avant Descartes, il y a eu une magnifique lignée de philosophes et de théologiens ; il y a eu les Pères et les Docteurs de l'Église ; il y a eu un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas. Tous ont parfaitement distingué les deux ordres, et nous ne comprenons pas fort bien le brevet d'invention que, là-dessus, on décerne à Descartes. Voici saint Anselme, par exemple, et nous aimons à le citer. Est-ce qu'il a été séparatiste, lui, qui, pourtant, s'est élevé longtemps avant Descartes jusqu'à la beauté de la preuve de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons? Est-ce que, dans le *Monologium*, où il s'interdit de recourir à la sainte Écriture, il n'admet pas, comme des preuves incontestables, les vérités de la foi, et en particulier

la Trinité? Est-ce que, dans la préface de son *Proslogium*, il ne parle pas longuement du péché originel, qui est un dogme révélé et non pas naturel? Est-ce qu'il ne part pas de la corruption de notre nature pour en arriver à chercher en nous mêmes une nouvelle preuve de l'existence de Dieu? Est-ce qu'en définitive il ne met pas en œuvre tous les éléments philosophiques et théologiques, qu'il distingue sans les opposer et harmonise sans les confondre?

Le spiritualisme à outrance de l'école cartésienne ne nous a guère été moins fatal que les excès de son séparatisme. J'ai subi cet enseignement, et il me sera peut-être permis de dire ici tout le mal qu'il peut faire. Donc, on m'avait enseigné tout au long le Traité de l'immatérialité de l'âme et de son immortalité, démontrées l'une et l'autre par la méthode cartésienne. C'était fort bien, et ce sont là en effet des dogmes radieux. Mais, dans ce système qui ne veut rien emprunter aux données de la foi, il n'est pas un seul instant question des destinées immortelles du corps. L'âme y est tellement préférée à ce pauvre et méprisable corps, qu'on est unanime à nous enseigner « que l'âme est tout l'homme. » On ne nous dit pas, avec ces scolastiques si dédaignés, que ce qui distingue l'homme, c'est cette unité profonde de son corps et de son âme; on ne nous ajoute point qu'il est par là, devant Dieu, le représentant intelligent, le pontife, la voix et le cantique vivant de toute la création matérielle. Non, et l'on nous parle de l'immortalité de l'âme comme d'un fait définitif, sans nous dire un seul mot de sa réunion avec le corps qui sera immortellement notre état normal. Je me souviens encore des angoisses qui me bouleversèrent lorsque, tout imbu d'idées cartésiennes, je fus amené à réfléchir sur ces mots du *Credo* : « La résurrection de la chair. » Mais, me disais-je, « ce dogme est moins élevé, il est moins céleste que celui de la

pure immortalité de mon âme, puisque mes maîtres m'ont appris à tenir le corps en si petite estime. » Et je fus agité par le doute, jusqu'au jour où je connus, pour la première fois, la beauté des doctrines thomistes. Alors les scolastiques m'apprirent l'harmonie de toutes choses, et je vis clair. Mais combien d'autres ont succombé, et que de tristes histoires j'aurais à raconter! Que de scepticismes sont dûs à cette philosophie de nos collèges! Que de victimes a faites le séparatisme cartésien!

La grandeur de Descartes, sa vraie grandeur, est dans ces pages immortelles où il met en lumière la preuve de l'existence de Dieu « tirée de l'idée que nous avons. » Je ne veux pas disserter ici sur l'originalité de cette argumentation. Il est certain que Descartes a été précédé par saint Anselme; mais il est également certain qu'il a donné à cette preuve une clarté et une popularité nouvelles. J'observerai seulement que saint Anselme présente cette preuve d'une façon beaucoup plus objective, tandis que Descartes lui donne une tournure plus subjective. Saint Anselme, dans son *Proslogium*, pose un axiome : *Est aliquid vel in intellectu quo nihil majus cogitari potest*. Descartes dit : « Nous trouvons en nous l'idée d'un Dieu ou d'un être » tout parfait; » mais il ajoute : « Entre toutes les idées qui » sont en moi, il en est une qui me représente Dieu. » Je préfère la forme du raisonnement de saint Anselme; mais je pense que les deux méthodes conduisent au même but, si elles sont pratiquées par un esprit droit et chrétien.

Je n'ai rien dit encore du style de Descartes. Il est le reflet exact de sa pensée : froid, sévère, généralement clair et toujours élevé. Je préfère celui de Pascal, qui est infiniment plus concis, plus mâle et traversé de plus vives lueurs. Il y a souvent du trait dans Pascal, et ce grand esprit ne le cherche pas. Dans Descartes, le trait est absent. L'argumentation se

déroule avec une clarté majestueuse; mais on sent toujours que c'est de l'argumentation. Bien plus que Pascal, Descartes a le style des physiciens et des chimistes : « Je reconnais » d'abord que.... Et ainsi j'arrive à trouver que... Cependant tout cela ne me satisfait pas.... Or, en considérant ceci, » je juge que.... Et, en vous disant cela, je conclus que....» Ces citations sont textuelles. Bref, on voit trop la charpente; mais c'est une belle charpente, et le plus souvent solide. Quelquefois cependant, ce mathématicien veut bien s'échauffer et jette des cris vers ce Dieu dont il approfondit l'essence. Mais combien Fénelon lui est ici supérieur, Fénelon qui est cartésien par plus d'un côté, et qui s'écrie si magnifiquement : « Votre » Infini m'étonne et m'accable : c'est ma consolation, ô mon » Dieu. Je suis ravi que vous soyez si grand que je ne puisse » vous voir tout entier. Mon esprit succombe sous tant de » majesté, heureux de baisser les yeux, ne pouvant soutenir » par mes regards l'éclat de votre gloire. » Voilà le grand style, et l'on ne trouve le plus souvent chez Descartes que le style exact et lucide. Je ne saurais admettre, avec un critique contemporain, que l'auteur des *Méditations* « n'ait pas été dénué des grâces de l'imagination », et je ne puis songer, sans quelque effroi, à la comédie dont il fut l'auteur. Qu'il ait été vraiment poète, je le nie absolument. Cette splendeur de la pensée lui a été refusée : les vrais poètes ne sont pas, ne peuvent pas être séparatistes. Voulez-vous connaître l'antithèse de Descartes? Lisez le P. Faber, lisez ce grand mystique anglais qui est à la fois un théologien si profond et un poète si puissant. Et ne demandez pas de quel côté vont involontairement mes préférences et mon amour....

BOSSUET

III

BOSSUET

Nous entreprenons aujourd'hui un portrait difficile, et c'est ici que le peintre a besoin de son indépendance. Il est malaisé de parler de Bossuet sans blesser quelques entendements, sans rallumer quelque haine mal éteinte, sans passionner le débat et le changer en duel. Ce grand nom est un drapeau autour duquel se livre une ardente bataille. Ose-t-on faire de Bossuet le plus timide éloge? on est dénoncé comme un suppôt du gallicanisme, et l'on doit encore s'estimer trop heureux si l'on n'est pas sur l'heure traité de janséniste. Hasarde-t-on quelque critique? d'autres voix s'élèvent, qui prétendent que vous insultez l'Église « de France. » Veut-on prendre place en un juste milieu : « Vous n'avez pas de doctrine et flottez à tous les vents. » Il n'est guère possible d'éviter tant de contradictions, et le mieux encore, à notre sens, serait de les braver sans forfanterie, comme aussi de les affronter sans peur.

Assurément, nous ne sommes pas de ceux qui admirent Bossuet sans réserve; mais nous sommes encore bien moins de ceux qui l'attaquent sans retenue. Nous allons, en toute simplicité, exposer notre sentiment à nos lecteurs; mais nous n'espérons, à vrai dire, satisfaire aucun d'eux et aspirons seulement au rare honneur d'être impartial. Il est à peine utile d'ajouter que nous éviterons avec un soin constant de scruter, comme tant d'historiens psychologues, les intentions et les

mobiles de celui dont nous voulons uniquement juger la vie intellectuelle, littéraire, publique. Nous déclinons toute autre compétence, et n'avons ici d'autre dessein que d'étudier tour à tour, chez cet étonnant génie, le théologien, le philosophe, l'orateur, l'historien. La tâche n'est déjà que trop vaste.

I

Les adversaires les plus violents de Bossuet n'ont pu lui refuser cette admirable connaissance des saintes Lettres qui est le premier caractère de tous ses écrits. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il savait par cœur toute la Bible. Il avait au service de son génie cette faculté de second ordre, mais de première nécessité : une prodigieuse mémoire. Il appartenait d'ailleurs à une époque profondément théologique et scripturale, et l'Écriture était alors le fonds commun de toutes les œuvres intellectuelles. Bossuet ne se contente pas de la citer avec une facilité et une abondance qui tiennent du miracle : il la fond dans son commentaire, et il est parfois difficile de démêler exactement le commencement et la fin de ses citations bibliques. Un érudit de notre temps n'a pas eu de peine à tirer des œuvres de Bossuet une traduction complète des saints Évangiles. On pourrait parfaire cet excellent travail, et emprunter à l'auteur des *Élévations* la traduction d'une partie notable de l'Ancien Testament et des Épîtres. Quel traducteur ! Il n'a pas les mièvreries, les adoucissements, les bégueuleries de tant d'autres translateurs, et surtout des modernes. Il a la périphrase en horreur, et estime trop le texte original pour lui ajouter aucun ornement. Il est rude, parfois brutal, toujours exact. Sa brièveté est la preuve de son respect. L'Ancien Testament, disions-nous, ne lui est pas moins familier que le

Nouveau, et nous ajouterions volontiers que les vigueurs des Prophètes sont peut-être ce qui convient mieux à l'âpreté de son génie. La conclusion et le résumé de toutes les œuvres de Bossuet, c'est en effet cette constatation du néant de l'homme qui éclate surtout dans l'Ancien Testament. Néanmoins, l'écrivain sacré dont Bossuet s'est le plus profondément assimilé la doctrine, c'est saint Paul. Il se joue familièrement au milieu des splendides obscurités de l'Apôtre. Il a saisi puissamment l'essence de sa doctrine. Ne s'occupant pas des détails, il nous en offre, comme une gerbe de feu, le lumineux ensemble. Saint Paul n'a pas eu, si l'on en excepte saint Augustin, de commentateur plus intelligent, plus profond, plus vrai. Il pourra paraître étrange à quelques-uns que, dans une étude sur Bossuet, nous commencions par louer sa mémoire, sa science scripturale, son talent de commentateur. Cet ordre est, en réalité, très logique : car c'est le point de départ de cette intelligence qui a parcouru une si belle route; c'est la « charpente osseuse » de ce génie. Le reste lui a été donné par surcroît.

Une chose encore frappe l'observateur à la lecture de ces œuvres théologiques : les Pères et les Docteurs des premiers siècles sont mieux connus et plus aimés de Bossuet que les Pères et les Docteurs du moyen âge. Bossuet ne nous semble pas avoir eu pour la scolastique toute l'estime, toute l'admiration dont elle est digne. Sans doute il était fait pour comprendre le moyen âge et était bien loin d'avoir pour l'antiquité littéraire l'enthousiasme exclusif de Fénelon. Mais, enfin, il était plus « en pente » vers saint Augustin que vers saint Thomas. Il faut encore remarquer que ses luttes incessantes avec les Protestants lui avaient imposé l'habitude de citer de préférence les textes des premiers temps de l'Église; mais il convient, malgré tout, d'avouer que c'était un génie d'une autre

complexion que l'auteur de la *Somme*. Sa méthode, en particulier, n'est pas la même, et il diffère encore sur plusieurs thèses controversées. Sa nature d'orateur se révèle partout, et saint Thomas n'eut rien de pareil. Quelles que soient les beautés profondes et voilées de l'Ange de l'École, on peut tomber d'accord sur ce point qu'il n'a pas donné à son œuvre immense une forme véritablement artistique. Bossuet, lui, est toujours artiste, et il l'est dans la meilleure acception de ce mot. Qu'il écrive son Histoire universelle ou des Sujets de méditations pour d'humbles religieuses de son diocèse; qu'il soit le correspondant de la sœur Cornuau ou qu'il fasse du haut de la chaire tomber les tonnerres de ses Oraisons, il a toujours une forme merveilleuse. Il ne se peut dépouiller de cette beauté, et c'est peut-être le théologien le plus littéraire que l'on puisse citer dans toute l'histoire des lettres sacrées.

Il semble toujours puéril de chercher, dans l'œuvre d'un écrivain, quel est son livre le plus achevé. N'était cette puérilité, nous dirions volontiers que les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile* sont, à nos yeux, le chef-d'œuvre de Bossuet. C'est là qu'il est le plus grand, parce que c'est là qu'il est le plus simple. Ce n'est plus cet orateur solennel, à la voix large, aux cris éclatants, aux gestes superbes; ce n'est plus cet écrivain au grand style et qui prolonge avec quelque intention le retentissement calculé de ses périodes. Non : c'est l'improvisateur qui laisse couler rapidement sa plume, mais non pas toutefois sans s'être sérieusement préparé à cette étonnante rapidité. Bossuet travaillait longuement le plan de ses Élévations et de ses Méditations : il en traçait un canevas puissant, comme pour ses incomparables Sermons. Sa mémoire et sa connaissance de l'Écriture le mettait facilement à même de multiplier les textes dans cette

analyse qui lui servait de cadre. Il ne lui restait plus qu'à lier étroitement ces citations les unes aux autres, et c'est ce que le grand théologien était accoutumé de faire avec une merveilleuse aisance. Ne se préoccupant plus des qualités secondaires du style, ne pensant pas à lui donner l'éclat et la sonorité des œuvres plus longuement élaborées, ne songeant qu'à le rendre net et décisif, il lui communique ces dons de premier ordre et atteint, par là même, la perfection idéale. Nulle cheville. Le ton est partout ferme : il n'est jamais efféminé. C'est un mysticisme de bon aloi, auquel la tendresse ne fait pas défaut, mais qui est viril. Il n'y faut pas chercher le faux miel et les confiseries de tant de petits livres contemporains. A tout instant Bossuet interpelle son Maître céleste : il abonde en vigoureuses apostrophes; il interrompt ses raisonnements théologiques pour jeter soudain vers le ciel un bel « ô mon Dieu ! » qui nous transporte ; mais la Bible et la Théologie sont toujours la substance de ce noble parler, et ses interjections mêmes ont quelque chose de théologique. Après cela, que les grammairiens viennent épiloguer sur certaines négligences d'un style trop rapide; que les rhéteurs y trouvent la phrase trop courte et heurtée : peu nous importe, et c'est là de la petite critique. Les *Élévations*, écrites pour des religieuses, n'en méritent pas moins d'être lues et relues par tous les chrétiens et, si grand qu'ait été leur succès, on peut se plaindre de ne pas le trouver égal à leur mérite. C'est un modèle de style sincère, et ce dernier mot m'avertit de protester ici contre ceux qui, comme Voltaire en son *Siècle de Louis XIV*, ont osé mettre en doute la sincérité de Bossuet. Il suffit de lire une page des *Méditations* pour être absolument convaincu de la profondeur de cette sincérité qu'il ne devrait pas être permis d'attaquer sans preuves. On ne peut se tromper à un certain accent, et les hommes convaincus ont un style qui leur ressemble.

II

Bien que nous l'ayons surpris tout à l'heure en flagrant délit de mysticisme et de tendresse, Bossuet était principalement taillé pour la lutte, et c'est dans la théologie polémique que se manifeste surtout la force et la souplesse d'un génie si varié. Un pasteur de l'Église réformée de France a prétendu, avec douceur, que Claude s'était souvent montré supérieur à Bossuet. Au fond, l'honnête M. Bersier n'a pu le croire, et l'auteur de l'*Exposition de la foi catholique* a dû remporter autant de victoires qu'il a livré de combats. Si les protestants connaissaient l'Écriture, il en possédait tout le trésor ; s'ils citaient les Pères apostoliques, il pouvait achever leurs citations et y répondre avec une solidité rapide. Son argumentation, d'ailleurs, était puissamment serrée, et la fausse éloquence n'y pénétrait jamais. On sait combien de conversions fit cette grande parole, et l'on connaît les noms illustres de quelques-uns de ces convertis. Bossuet, qui avait le flair des événements à venir, avait compris de quel danger le protestantisme devait être pour l'affaiblissement de la foi. On peut dire qu'il avait deviné le protestantisme libéral et le « latitudinarisme » de nos jours. Aussi passa-t-il sa vie, infatigablement, à veiller sur les moindres manœuvres et mouvements de la Réforme, et à ne laisser jamais aucune de ses attaques sans riposte. Cette persistance n'étonnera que les esprits sans profondeur. On connaît le mot que l'évêque de Meaux prononça certain jour sur les effrayants progrès du cartésianisme. Nul doute qu'il n'ait eu une vue aussi nette sur les débâcles auxquelles le protestantisme pouvait nous conduire et sur la décomposition religieuse dont il devait être la

cause. Le quiétisme ne l'inquiéta guère moins vivement, et l'on sait avec quelle vivacité il en attaqua le plus célèbre défenseur. On l'a violemment accusé de cruauté à l'égard de Fénelon. J'avoue qu'il était avant tout un évêque cérébral, qu'il n'avait pas naturellement le cœur tendre et était tout en cerveau; mais je pense, avec plus d'un bon esprit, qu'on a peut-être noirci l'histoire de ses derniers rapports avec l'archevêque de Cambrai. A tout le moins, il avait pour lui de défendre la vérité, et l'on peut même ajouter qu'il l'a sauvée d'un péril considérable. Toute doctrine qui infirme au sein de la société chrétienne la nécessité des œuvres et amoindrit le rôle de notre activité, est une doctrine dangereuse et capable d'abaisser le niveau de notre race. Il n'y a pas si loin du quiétisme à l'immobilité indoue.

III

Les *Maximes sur la Comédie* sont de nature à nous arrêter plus longtemps, et c'est par là peut-être que Bossuet a été le plus furieusement attaqué. Je me rappelle encore avec quelle indignation notre professeur de rhétorique nous lisait le célèbre passage où Bossuet raconte en quelques lignes, qui sont dures, la mort de Molière et où, après avoir dit combien il est horrible de tomber ainsi entre les bras du Dieu vivant, il termine sa philippique par les formidables mots de l'Écriture : *Væ vobis qui ridetis*. Il importe, avant d'aller plus loin, de relever ici tout ce qui peut être contraire à la miséricorde. Un catholique, un prêtre de Jésus-Christ ne peut « damner » aussi facilement un de ses frères, et, quel que puisse être mon jugement sur Molière et sur son œuvre, j'ai le devoir très strict de prier pour lui et d'espérer pour lui les pardons divins.

Cela dit, l'on respire, et il devient plus aisé de traiter théoriquement cette question si complexe du théâtre. Ce que nous avons toujours admis et ce que Bossuet ne semble pas admettre, c'est qu'en lui-même, et abstraction faite des formes détestables qu'il a reçues en certaines civilisations et décadences, le théâtre est un genre légitime. Il y a plus : c'est un genre puissant, populaire, *possiblement* chrétien, et dont l'influence est incontestable sur les passions des multitudes. Il les remue fortement, il les précipite dans le mal et les pourrait précipiter dans le bien. Jeter d'une façon vive plusieurs personnages sur la scène, charger l'un d'eux de représenter le Vice et l'autre de figurer la Vertu ; puis, après une lutte énergique, donner enfin la victoire à ce dernier, c'est un procédé artistique dont la puissance ne saurait être douteuse et que les hommes de bonne volonté peuvent mettre au service de la vérité menacée et de la morale en danger.

Bossuet n'a peut-être pas eu l'occasion de voir toutes ces choses, et, ne considérant que le scandale des spectacles de son temps, il s'est jeté sur la comédie et le théâtre avec cette extraordinaire pétulance qu'on lui a si souvent reprochée. C'est surtout contre Molière que ce vigoureux génie s'est emporté. Ici la question change de face, et nous nous retrouvons d'accord avec Bossuet. L'immoralité du théâtre de Molière nous a toujours révolté jusqu'au plus intime de notre âme. Cet homme nous a fait un mal incalculable. Il a traîné dans la boue l'autorité paternelle ; il a passé sa vie à plaisanter sur l'adultère et à le rendre aimable ; il a amoindri le caractère sacré du mariage où ses yeux myopes n'ont jamais vu le Sacrement. C'est un païen et qui est assurément moins moral que certains païens de l'antiquité grecque ou latine. Il n'a même pas eu la notion de l'art chrétien et n'a pas proposé à nos respects un seul type chrétien qui pût servir tout au moins

de contraste à ses personnages ridicules ou pervers. Disons tout : il a encore plus méprisé l'homme qu'il ne l'a observé, et son observation ne s'est pas attachée aux portions saines de la société de son temps. Je ne veux pas d'ailleurs lui marchander la gloire, et le regarde comme le premier comique de tous les siècles et de tous les peuples. Mais enfin il me sera bien permis, à visage découvert, de le considérer comme un ennemi de l'Église, et d'affirmer (c'est aujourd'hui l'opinion d'excellents juges qui ne sont pas suspects) que son *Tartuffe* est un libelle contre la parole du Christ, contre l'Évangile lui-même. Le caractère particulièrement odieux de cette œuvre, c'est ce mélange même que Molière, dans le seul et même rôle de Tartuffe, a fait des maximes les plus pures de l'Évangile avec les plus ignobles et les plus révoltantes cafarderies. Le public siffle le tout du même coup. Oui, dans *Tartuffe*, il siffle, à plus d'une reprise, l'Évangile lui-même et ses préceptes austères. Car enfin il y a des préceptes austères dans l'Évangile, et j'ai toujours cru qu'on pouvait leur être fidèle sans être ou sans devenir janséniste. Quant à moi, j'abhorre le jansénisme sous toutes ses formes, mais je souffre de voir tous les jours appeler et flétrir du nom de jansénistes ces véritables chrétiens qui ne veulent point ici-bas se donner toutes leurs aises. Je m'en ouvrais l'autre jour à un vieil ami, et lui disais que le théâtre me rendait aisément plus mauvais : « Vous n'êtes qu'un janséniste, » me fut-il sur-le-champ répondu, et je fus officiellement classé parmi les hérétiques pour ne point admirer sans réserve toutes les comédies de Molière. Je proteste, et persiste à croire que, dans ce chef-d'œuvre autour duquel on fait tant de bruit, l'auteur du *Tartuffe* ne s'est pas seulement attaqué aux jansénistes, mais aux catholiques eux-mêmes, mais à leur foi, mais à leur Dieu. Toutes les fois que la Révolution triomphe, au lendemain de

toutes nos crises, quand on a le désir d'humilier l'Église et de contrister les catholiques, que fait-on? On demande aux comédiens ordinaires de la République de donner une représentation de *Tartuffe*, et il est permis d'observer, sans être pessimiste, que, si quelque clérical osait alors se montrer dans la salle, il serait, je pense, plus qu'à moitié lapidé. D'où j'ose tirer la conclusion que Bossuet avait quelque raison d'attaquer Molière dans ses *Maximes sur la Comédie*. Son seul tort est de l'avoir fait sans miséricorde, de ne s'être pas attendri devant la mort (ce qui est certainement l'un de nos devoirs les plus sacrés) et d'avoir oublié que l'auteur de ce pamphlet, *Tartuffe*, était aussi l'auteur de ce chef-d'œuvre, *Don Juan*.

IV

La *Politique tirée de l'Écriture Sainte* soulève bien d'autres questions, et nous aurons ici à nous séparer plus vivement de Bossuet. C'est qu'en effet, Bossuet, dans cette œuvre, est plus d'une fois en désaccord avec l'École, avec les Pères et les Docteurs, avec la Tradition. Sans doute il y a, dans ce livre trop oublié, un grand nombre de thèses qui sont absolument légitimes, et sur lesquelles tous les catholiques peuvent aisément se mettre d'accord. Quand le précepteur du Dauphin énumère les devoirs d'un roi, quand il accumule les textes bibliques pour donner une sanction à chacun de ces nobles et nécessaires devoirs, il est presque toujours en pleine vérité, en pleine lumière. C'est bon, c'est beau, c'est grand, et les Républiques elles-mêmes auraient à profiter de ces conseils donnés aux Royautés. Mais il n'en est plus de même quand Bossuet précise les droits du Roi, et c'est alors qu'il tombe dans ce

césarisme dont on lui a fait un si légitime reproche. Sa thèse, ici, nous paraît toute contraire à celle des scolastiques, et en particulier à cette noble doctrine de Suarez que le P. Ventura a jadis exposée si éloquemment. « Le pouvoir vient de Dieu, » disent à la fois Suarez et Bossuet. « Il en vient directement, » dit Bossuet. « Il en vient, répond Suarez, par l'intermédiaire du peuple. » Ce dernier système est celui auquel s'est rattachée l'immense majorité des théologiens de tous les temps; c'est celui auquel nous sommes heureux de nous rattacher nous-mêmes.

Bossuet, continuant dans sa *Politique* l'œuvre des anciens légistes, a laissé à la société chrétienne les éléments d'un Code politique véritablement dangereux. Chose curieuse! Malgré les protestations de l'auteur en faveur du principe héréditaire, on peut arriver, d'après une trop facile extension de son système, à la théorie des « hommes divins, » des « hommes providentiels. » Je regrette d'ailleurs que Bossuet se soit appuyé, pour sa démonstration, sur l'Ancien Testament plutôt que sur le Nouveau. Il est certain que les deux Testaments sont également inspirés; mais il est hors de doute que l'Ancien a été, de l'aveu de tous les Pères, une loi de crainte et de ténèbres. Le Libérateur n'avait pas encore paru, et l'on vivait sous l'esclavage du péché. La loi de grâce, la loi d'amour, la loi de lumière a abrogé l'ancienne, et les conditions de la royauté ont changé comme tout le reste. On ne saurait assimiler l'autorité dans les sociétés modernes au régime purement théocratique du « peuple de Dieu » durant une longue partie de son histoire. Ce n'est pas en vain que le *Nova sint omnia* a été prononcé sur le monde, et l'idée du Pouvoir, elle aussi, devait être chrétiennement renouvelée.

Puis, le principe de Suarez donne au peuple une dignité dont Bossuet le dépouille. L'évêque de Meaux ne lui offre que

le mérite d'une obéissance intelligente : Suarez et toute l'École lui donnent un rôle actif dans le gouvernement des affaires de ce monde. La nature humaine en est anoblie. Il reste encore, je le sais, des difficultés d'application qui ne sont pas sans gravité. L'idée mère de Suarez doit être corrigée par un sage emploi de la prescription, et il est sous-entendu que le verdict du peuple ou de la « communauté parfaite » doit toujours s'exercer CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA JUSTICE ET DE LA VÉRITÉ. Mais, somme toute, c'est un principe plus sûr et, j'ose le dire, plus chrétien que celui de Bossuet. C'est là qu'est l'avenir : c'est dans la démocratie à la Suarez.

Les événements de 1682 ont bien prouvé que l'auteur de la *Politique* accordait au Roi une place exorbitante dans l'économie de la société catholique, et nous aurons tout à l'heure à juger sévèrement les atteintes qu'au nom de César, Bossuet a portées à l'Unité. Il serait criminel de les oublier.

V

Nous n'avons encore étudié que le Théologien, et voici maintenant que l'Historien se dresse devant nous.

Le XVIIe siècle n'entendait pas l'histoire comme nous la comprenons aujourd'hui. L'histoire était principalement un genre littéraire. Le mot « Discours » dont s'est servi Bossuet et dont les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire*, se sont servis au siècle suivant dans un sens analogue, ce mot est à peu près synonyme d'Essai ou de Dissertation. Mais, enfin, tandis que Mabillon et Ducange publiaient les plus précieux documents de notre histoire nationale, les littérateurs n'avaient garde, en général, de les utiliser pour leurs « discours historiques. » On se bornait, pour les premiers temps de nos

annales comme pour l'antiquité, au témoignage des principaux historiens. L'idée n'était pas encore venue de mettre à contribution les monuments figurés ou les actes publics. L'important était de raconter, en grand style, les grandes choses du passé. N'avons-nous pas de nos jours un idéal plus vrai, quand nous exigeons que l'historien s'appuie uniquement sur des documents originaux?

Le XVIIe siècle, à tout le moins, relevait ses récits par une haute philosophie de l'histoire, et nous l'avons suivi dans cette voie. Il n'est que juste de lui attribuer, en de justes limites, le mérite de cette initiative; mais ce serait se rendre coupable d'une véritable exagération que de regarder Bossuet comme le créateur de la « philosophie de l'histoire. » Dès que le christianisme parut sur la terre, dès qu'il inspira les historiens, il en fit soudain des philosophes et les força, en quelque manière, à prononcer un jugement élevé sur les faits qu'ils racontaient. « Dieu mène l'homme et est le maître des événements, » tel est l'axiome catholique et, dès lors, il ne reste plus à l'historien qu'à en faire sagement l'application aux principaux faits du passé. Il a la tâche auguste de raconter les rapports de la providence de Dieu avec la liberté de l'homme. Saint Augustin est l'admirable type de tous ces philosophes de l'histoire, et Bossuet n'a fait, encore ici, que suivre ses traces et celles des Pères. Mais il faut ajouter que, quand Bossuet prit la plume pour écrire le *Discours sur l'histoire universelle*, on avait perdu le secret de la grande méthode patrologique. Les Mémoires commençaient à remplacer les anciennes chroniques ; les Mémoires, dis-je, qui éclairent l'histoire, mais qui ne l'élèvent pas. L'œuvre de Bossuet a donc été d'un excellent effet et a provoqué une excellente réaction. Telle est, je pense, la note exacte de l'éloge qu'on en peut faire.

En de tels travaux, il est plus d'un écueil et, tout d'abord,

pour qui se place au point de vue purement scientifique, ces Traités d'histoire universelle, perpétuellement refaits, semblent toujours à refaire. Il est vrai que Bossuet possédait au plus haut degré le don de l'intuition; mais enfin ce don, si exquis et si rare qu'il soit, ne saurait suffire à tout, et il est certain que ce vaste génie concevrait aujourd'hui son immortel Discours d'une tout autre façon. Les découvertes de l'érudition moderne l'inspireraient autrement, et il n'écrirait pas dans les mêmes termes les chapitres, d'ailleurs si remarquables, qu'il a consacrés aux antiquités de l'Égypte. Très inférieurs à Bossuet pour le style et la composition, plusieurs de nos contemporains ont pu facilement se montrer supérieurs par leurs connaissances plus approfondies et la délicatesse plus vive de leur sens critique. Oh! le beau Discours sur l'histoire universelle qu'un grand génie pourrait écrire aujourd'hui avec les merveilleuses dictées de la science!

L'œuvre de Bossuet n'en est pas moins une œuvre étonnante, et l'on en connaît le résumé puissant : « Tous les empires antiques ont été élevés et détruits en vue du peuple de Dieu. — Ce peuple n'a traversé des époques de prospérité et d'abaissement qu'en vue du Christ attendu. — Les empires des temps modernes ne reçoivent eux-mêmes d'agrandissement ou ne subissent de décadence qu'en vue de l'Église, fille du Christ. » Rien de plus haut, ni de plus vrai. Les attaques cependant n'ont pas manqué contre certaines de ces conclusions, et il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques mots de ces ardentes et utiles polémiques.

Donc, on a reproché à Bossuet d'avoir voulu montrer que l'unité de l'Empire romain avait été un fait particulièrement favorable au développement de l'Église : « Mais ne voyez-vous pas, au contraire, de combien de persécutions cet Empire a accablé l'Église noyée dans son très noble sang? Trois siècles

de massacres, de tortures, de catacombes, d'esclavage, de mort. D'horribles Césars unissant l'extrême perfidie à l'extrême cruauté; les martyrs indignement sollicités et sur le point de succomber parfois à de trop habiles séductions; la parole chrétienne brutalement étouffée : voilà le résumé des services que Rome païenne a rendus à la Vérité. Ne dites pas qu'elle a été, même involontairement, l'auxiliaire du Christ : elle en a été l'implacable ennemie. Elle eût volontiers étranglé l'Église et éteint le soleil des âmes. L'Empire romain, c'est Satan. » Qu'il y ait plus d'un trait exact dans cette vive réfutation de Bossuet, la chose ne paraît pas douteuse; mais il nous semble que les deux systèmes, loin de se contredire, peuvent aisément se concilier. Rome, en effet, a rempli un office satanique pendant trois siècles, et Bossuet ne l'a peut-être pas assez dit; mais, une fois cet office rempli et ce rôle achevé, elle a dû s'avouer vaincue et abandonner à l'Église un certain nombre d'éléments de sa puissance qui n'ont pas été inutiles à l'agrandissement du domaine catholique. Il est très évident que les routes bâties par les Romains ont servi à nos apôtres et à nos missionnaires; il n'est pas moins certain que l'administration, le droit, l'art, la littérature et la langue de Rome ont été utilisés par la société chrétienne qui s'est bien trouvée de cette légitime et heureuse appropriation. Dieu, sans doute, a converti le monde malgré l'Empire romain : il l'a converti à coups de miracles, à coups de surnaturel; mais il a aussi employé, à cette conversion nécessaire, certains éléments de l'ordre naturel, et ceux notamment que les Romains avaient eux-mêmes utilisés pour l'élargissement de leur prodigieux empire.

Nous disions que Bossuet écrirait autrement son livre, s'il vivait de nos jours; mais, tout d'abord, nous estimons qu'il ne le diviserait point selon la même méthode. Toutes les décou-

vertes modernes se rapportent ici à deux chefs principaux. Nous avons aujourd'hui sous la main les plus riches matériaux pour faire voir comment les vérités naturelles et traditionnelles sont demeurées, plus ou moins vivaces, chez tous les peuples. Nos savants ont, d'autre part, étudié avec un soin minutieux l'histoire de toutes les mythologies et ont pu constater l'existence des sacrifices sanglants à toutes les époques, sous tous les soleils, chez toutes les races. « Traditions et sacrifices, » tout est là. L'homme, ne pouvant entrer dans l'éternelle béatitude qu'à la double condition d'être pur ou purifié, et de posséder tout au moins la notion de la Vérité, il est nécessaire de prouver que Dieu, qui est la Bonté infinie, lui a toujours rendu ces deux conditions très faciles en lui faisant connaître partout le plus possible de vérité et en lui appliquant les mérites du Sacrifice universel dont les autres sacrifices sont uniquement le prélude ou l'image. « Histoire de l'Expiation, histoire de la Révélation, » telles seraient donc les deux parties d'un nouveau Discours sur l'histoire universelle dont Jésus-Christ serait le centre radieux.

Quoi qu'il en soit, rien ne saurait nous autoriser à retirer au livre de Bossuet ce titre si mérité de chef-d'œuvre que lui a décerné l'unanime et juste postérité. Le style y est digne de la pensée. Il est à la fois solennel et simple : en un mot, grand. L'historien ne s'arrête pas suffisamment aux détails et, semblable à tous les écrivains de son temps, n'attache point à la littérature et à l'art cette importance historique que nous savons aujourd'hui leur attribuer. Les grands faits suffisent à la démonstration de sa thèse : nous voudrions la lui voir aussi prouver par les mœurs, par la vie privée, par les mythes des anciens peuples. Ce n'était pas l'usage du XVIIe siècle, et il ne faut pas demander aux grands hommes d'être en toutes choses supérieurs à leur temps.

L'*Histoire des variations des Églises protestantes*, dont le titre même est de longue portée, a donné lieu à Bossuet de montrer d'autres qualités d'historien. Il se rapproche ici du système moderne. Il entasse et critique les documents ; il oppose les dates aux dates; il discute, il réfute, il prouve. Aucun sujet ne pouvait, d'ailleurs, être plus favorable au développement de cet esprit puissamment autoritaire. Le protestantisme, en effet, n'est qu'une révolte de l'esprit : c'est une proclamation d'indépendance, un 89. Or, dès que l'esprit se déclare indépendant, l'unité disparaît et la variété commence. C'est l'inévitable accident, et Bossuet n'a que trop facilement constaté les variations, les contradictions et les folies où sont tombées et où tomberont éternellement les intelligences qui ne veulent pas accepter de frein. On peut seulement se demander comment l'auteur de l'*Histoire des Variations* a pu là-dessus se tromper lui-même en 1682, et tomber en une erreur si propice aux variations, si fatale à l'autorité.

Les *Variations* sont écrites avec une facilité et une souplesse de style dont le *Discours* ne pourrait donner une idée. La solennité n'aurait pas été à sa place dans un récit où le détail devient le principal objet de l'intérêt. Tout y est vif et entraînant, et c'est ce qui convenait. Nous ne parlerons pas, d'ailleurs, de son « Abrégé de l'histoire de France » qui est généralement médiocre. Il n'y faut guère voir qu'un cahier de notes ou de rédactions de son royal élève, et nous n'avons pas à nous occuper de ces embryons. Il n'est en résumé que deux œuvres historiques vraiment dignes de Bossuet : nous les avons jugées.

VI

Il est en chaire : grand, superbe, un peu terrible. La majesté ne l'abandonne jamais, et il est rare qu'il daigne descendre des sommets où se plaît son génie. Il est fier, mais d'une belle fierté épiscopale. A cette rude et vigoureuse nature il ne faudrait demander ni la joie, ni seulement le sourire. Je ne m'imagine pas Bossuet souriant. Il lui manque aussi je ne sais quelle souplesse dans les transitions, avec je ne sais quelle aménité qui repose un peu les auditeurs de tant de beautés graves. Il croirait porter atteinte à sa dignité et à celle de sa fonction, s'il se permettait un instant d'être familier et aimable : « Bossuet, comme l'observe Ernest Hello, dit toujours la même chose, mais jamais il ne la dit trop. Il consacre les lieux communs et, quand il répète pour la cent millième fois que l'homme est mortel, sa grande voix a l'air de nous l'apprendre. » Tant de répétitions sont faites pour lui enlever quelque grâce. Il n'a rien dans son éloquence qui le rapproche des Pères grecs et, tout en étant poète, il n'attache pas aux images assez de prix. Sa parole forme un contraste frappant avec celle de saint François de Sales : elle est plus sévère et moins ornée. N'attendez pas de lui qu'il se perde en descriptions : son esprit est sobre et sa parole concise. Il ne cherche pas le rhythme, mais il le rencontre toujours. Il y avait chez ce grand prosateur tout ce qu'il faut de musique et de coloris pour faire un grand poète, et les vers qui nous sont restés de lui rappellent en effet les plus belles pages des *Harmonies* avec quelque chose de plus cornélien dans la facture. Écoutez plutôt cette

strophe magnifique qu'il adresse à Dieu et lance jusqu'au ciel :

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour.
Je t'approche en tremblant, Lumière inaccessible,
Et, sans voir dans son fond l'Être incompréhensible,
Par un vol étonné je m'agite à l'entour.

Ce sont là, en effet, des vers de haut vol et d'envergure superbe; mais, malgré tout, ce qu'il y a de plus parfait dans cette incomparable éloquence et poésie, ce qui constitue le caractère essentiel de ce génie, c'est la vigueur du raisonnement théologique. On n'a jamais divisé plus nettement un discours, ni donné une forme plus saisissante aux abstractions de la théologie. Jamais, d'ailleurs, cet étonnant orateur ne cesse de prêcher la simplicité du pur Évangile. Il ne s'avise pas, comme nos prédicateurs modernes, d'aller prendre les sujets de ses homélies et de ses sermons dans la politique ou les théories de gouvernement, et, selon notre langage d'aujourd'hui, dans les sciences économiques ou sociales. C'est un fléau et, pour dire le vrai mot, une peste qui a envahi la chaire depuis trente ou quarante ans, et l'on ne saurait guère entrer dans une église sans entendre parler de la production, de la consommation, des associations et de toutes les applications de notre intelligence et de nos forces au bien-être de l'individu ou de la société humaine. Le XVIIe siècle ne connaissait pas cette infirmité véritablement désastreuse, et Bossuet aurait rougi de citer d'autres textes que les écrivains sacrés ou les Pères. Cependant, si ce grand homme l'eût voulu, il eût aisément pu transporter dans la chaire les doctrines politiques et sociales qu'il a si longuement exposées

dans plusieurs de ses livres; mais il a compris qu'il ne fallait pas rabaisser la parole de Dieu en la dénaturant, et vous ne trouverez, dans les éditions de ses *Sermons*, que des renvois à l'Écriture. C'est ce qui lui a permis de lancer aux grands de son temps de si rudes, de si nécessaires vérités. Quoi qu'on ait pu dire de ses complaisances pour le Roi, il ne l'a jamais épargné du haut de la chaire. Personne n'a mieux parlé aux riches de la dignité des pauvres : « Quelle injustice, s'écrie-t-il, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice; car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrions-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre la tristesse et le désespoir et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, que Dieu a établi son Église, où il reçoit les riches, MAIS A LA CONDITION DE SERVIR LES PAUVRES. » Ces quelques lignes, que j'oserai appeler presque divines, peuvent donner une idée des libertés évangéliques qu'osait prendre cette grande voix, comme aussi du style que cette haute intelligence savait mettre au service d'un courage aussi chrétien. Tout y est substantiel et nerveux, et nous n'hésitons pas, dans toute l'œuvre de Bossuet, à placer au premier rang les Sermons à côté des *Élévations*.

Un grand chrétien de notre temps, et, qui fut à la fois l'un des adversaires les plus résolus du gallicanisme et l'un des plus sincères admirateurs de Bossuet, Louis Veuillot, eut un

jour l'excellente idée de réunir en un corps d'ouvrage tous les sermons que l'évêque de Meaux prononça sur la Vierge. On ne saurait s'imaginer le charme profond et durable qui reste dans l'âme après une telle lecture. Il y a là la plus magnifique théologie « mariale » que l'on ait jamais écrite. Où sont-ils ceux qui croyaient que l'âme de Bossuet n'était pas faite pour comprendre les tendresses et les hauteurs du culte de la Vierge? Il est vrai que c'est une tendresse théologique et nullement efféminée. La Mère auguste de notre Dieu n'est pas représentée par ce rude génie sous les traits d'une petite maman mielleuse. Ce n'est pas une fillette en sucre comme la comprennent certains confituriers de nos jours, écrivains ou peintres. C'est une figure immense, gigantesque, dominant toute l'histoire du monde et coopérant librement à son salut éternel. Les adversaires étroits de l'Immaculée-Conception n'ont-ils pas cru trouver un allié dans l'auteur des Sermons? Jamais ce dogme n'a été exposé avec une vigueur aussi profonde; jamais il n'a été entouré de preuves aussi puissamment théologiques. Bossuet eût regardé comme une bassesse d'avoir un doute sur un point aussi évident, ou d'exprimer à ce sujet une seule réserve. Nous aurons bientôt à lui faire d'assez graves reproches pour lui rendre ici pleine et entière justice. Avec quelle joie nous le faisons!

Il convient de placer les *Oraisons funèbres* au-dessous des *Sermons*. Il y a en réalité deux Bossuet : l'un est solennel, un peu apprêté et par trop *grandiloquus;* l'autre est simple, naturel, spontané. L'un est celui des Oraisons; l'autre celui des Sermons. Je regrette très vivement que la postérité ait estimé les premières au point d'oublier les seconds, et il ne me plait guère (pardon de la liberté grande) qu'on mette presque uniquement aux mains de nos enfants les illustres et éclatants discours consacrés à la reine d'Angleterre, à la

duchesse d'Orléans, à Condé. Je ne nie pas la perfection d'un style si minutieusement travaillé; mais le genre est faux, et tant d'éloges sans contrepoids m'indignent sincèrement. Quand ils n'indignent pas, ils agacent. Encore un coup, ce genre n'est pas chrétien. Ce n'est pas en vain que l'Église a toujours montré quelque antipathie pour les paroles prononcées sur les tombes; elle a bien vu, de ses yeux divins, qu'il n'y avait là aucune place pour la sincérité. Que Bossuet ait profité de ces circonstances solennelles pour donner des leçons aux puissants du monde, je le veux bien; mais il sera toujours impossible de dire toute la vérité sur des morts dont les corps sont encore presque chauds. Il est nécessaire, en de telles conjonctures, d'ajouter beaucoup à l'éloge et d'enlever beaucoup au blâme. Ce sont de grands discours pompeux et superbes; je désire qu'on en décrète la suppression pour cause d'utilité publique. Ils scandalisent les âmes des petits, sans corriger celles des grands.

J'arrive au célèbre *Sermon sur l'Unité de l'Église*, et en prends facilement occasion pour parler de l'Assemblée de 1682. La « Déclaration du clergé de France » est, à mes yeux, l'un des plus graves attentats dont on se soit jamais rendu coupable contre l'Unité romaine, qui est la seule et véritable Unité. Nous avons mis près de deux cents ans à réparer cet outrage et à en atténuer les effets qui ont été plusieurs fois déplorables. Il a fallu le Concile du Vatican pour effacer, en 1870, ce que des évêques français avaient eu la témérité de proclamer en 1682. Encore ne sommes-nous pas délivrés de ces vieux liens, et le gallicanisme a-t-il revêtu, en France et ailleurs, une nouvelle forme dont il nous faudra péniblement triompher. Bossuet a dit à la Papauté : « Nous nous défions de toi, » et deux siècles, n'écoutant que Bossuet, se sont défiés du vicaire de Jésus-Christ. Il n'y a plus eu, parmi nous, cette confiance et

communication d'autrefois entre le père qui était à Rome et les fils qui étaient en France. Sans doute la voix du Pape a fini par y être écoutée, lorsqu'elle s'est changée en tonnerre pour foudroyer le jansénisme; mais après quelles hésitations, après quels combats, après quelles révoltes! Lorsque l'impiété s'est donnée carrière au XVIIIe siècle, la France, qui ne s'appuyait plus sur l'Homme universel, sur le Pape, s'est trouvée isolée et sans force. Les esprits des prêtres et des fidèles étaient depuis longtemps coutumiers de la rébellion, et le Bossuet de 1682 leur avait donné un enseignement et un exemple dont ils ne surent que trop bien profiter. D'une révolte à une autre révolte il n'y a pas une épaisseur, et il ne faut pas s'étonner que tant de jansénistes soient si facilement devenus révolutionnaires. Cette proposition, enfin, est aisément démontrable : « Le gallicanisme est au jansénisme ce que le jansénisme est à la Révolution. » La filiation est évidente.

VII

Il ne convient pas de compter Bossuet parmi les partisans directs de la grande erreur jansénienne, et nous ne ferons peser sur lui que la responsabilité dont il a véritablement assumé le poids. Ce poids est assez lourd. Nous aurions voulu sans doute qu'il protestât plus fréquemment et d'une façon plus énergique contre la plus hypocrite et la plus perfide des hérésies; mais nous lui reprocherons plus vivement d'avoir été « séparatiste » dans un autre domaine de la pensée. Personne n'admire plus profondément que nous ne le faisons la *Connaissance de Dieu et de soi-même,* et il y a là les plus belles pages peut-être de notre langue. Ils devraient avoir ce

livre perpétuellement sous les yeux, ces érudits de petite taille qui prétendent fièrement se passer du style, et qui essaient d'établir entre le beau langage et la saine érudition une incompatibilité absolue. L'anatomie du corps humain, les veines, les artères, les muscles, les os, les nerfs et les tendons sont décrits par Bossuet avec une merveilleuse exactitude et dans un style incomparable. C'est quand il en arrive à la description de l'âme et à l'étude de nos facultés, c'est alors qu'il nous témoigne qu'il a pour les idées de Descartes un attachement dont nous nous effrayons volontiers. Que Bossuet ait été cartésien, c'est ce qui ne saurait être aujourd'hui contesté par personne. Il s'est rallié, non sans quelques réserves, à cette école qui a fait triompher le séparatisme dans la philosophie. Avec un respect sincère, mais mal inspiré, Descartes et Bossuet ont séparé l'une de l'autre la Raison et la Foi, la Philosophie et la Théologie. Il fallait les distinguer, et non pas les désunir. On sait d'ailleurs ce qui est résulté d'une telle séparation, et combien elle a épouvanté Bossuet lui-même vers le déclin de sa vie. Les successeurs des premiers cartésiens en sont venus à se contenter de la seule raison qui, réduite à ses propres forces et n'ayant plus le bras de la foi pour s'y appuyer, a bientôt chancelé et nous a étonnés par la profondeur de sa chute.

Le génie qui était le mieux fait pour comprendre et aimer l'Unité a donc été conduit à remplir deux fois le triste office de séparateur. Il a désuni la France et Rome ; il a contribué à désunir la Raison et la Foi. Qu'en faut-il conclure? Qu'il n'a peut-être pas été assez humble.

C'est le plus grand écrivain de la France; mais ce n'est pas un Saint.

Son immense génie sera l'objet d'une admiration immortelle, mais non pas d'un immortel amour. La lecture d'une seule

page de Bossuet nous fait tomber à ses pieds, éperdus d'enthousiasme; mais la lecture d'une seule page de saint François de Sales nous fait jeter ce cri : « Comme il est bon ! » L'évêque de Genève a eu le sens de l'Unité; il n'a rien séparé, il n'a rien détruit. On n'en peut dire autant de Bossuet, qui eut le cerveau plus vaste et le cœur plus sec. Au sublime qui nous étonne je préfère, quant à moi, la simplicité qui nous charme, et le génie n'a pas, pour nous attirer, cet irrésistible aimant que vous possédez si bien, ô tendre, ô douce, ô sainte humilité !

FÉNELON

IV

FÉNELON

La figure est des plus belles ; mais, comme celle de Bossuet, malaisée à peindre. Ces grands esprits du XVIIe siècle sont trop souvent matière à controverse, et les romantiques ne sont pas les seuls qui les discutent. Sans cesser de les entourer de respect, sans rien contester de leur génie, l'école catholique se permet de ne pas les préférer à toutes les gloires des siècles chrétiens. J'ai l'honneur d'appartenir à cette école : j'ai le culte du XVIIe siècle, et n'en ai point le fétichisme. Mes lecteurs voudront sans doute m'accorder ici toutes les libertés que peut prendre un chrétien parlant sincèrement d'un si grand homme. Il y a, d'ailleurs, dans tout écrit, je ne sais quel ton auquel on ne se trompe point, et l'on estimera sans doute que je parle de Fénelon avec l'accent d'un admirateur et d'un fils.

Dans l'œuvre considérable de l'archevêque de Cambrai, trois livres sont principalement caractéristiques : *Télémaque*, la *Lettre à l'Académie*, le *Traité de l'existence de Dieu*. Les idées littéraires de Fénelon ont été réalisées dans le premier de ces ouvrages ; elles ont été réduites dans le second à un certain nombre de propositions théoriques; dans le troisième, enfin, le philosophe-chrétien s'est manifesté tout entier. Nous les étudierons tour à tour.

Télémaque ! Bien qu'il me soit difficile de parler avec calme d'un livre que je crois avoir été si funeste à notre littérature

nationale, je dois commencer et commence par avouer tout le charme dont il est revêtu. On ne saurait échapper à la délicieuse impression que produit ce style doux, pur, facile, harmonieux, admirable. *Télémaque* n'est, à vraiment parler, qu'une merveilleuse traduction de l'antique. On s'est essayé récemment à écrire des traductions de l'*Iliade* où l'auteur français écrit *Zeus* à la place de Jupiter et appelle Ulysse *Odysseus*. Bref, on fait aujourd'hui de la couleur locale, et l'on en fait à outrance; mais ces imitations, quelque peu brutales, ne sont peut-être pas aussi exactes que certains livres du *Télémaque*. Dans le poème de Fénelon, il y a bien plus que des noms et des costumes grecs : il y a l'esprit grec, l'esprit antique. Je sais que ce n'est pas là l'ancien paganisme avec ses épouvantables rudesses et barbaries, avec ses rites grossiers et sanglants, avec cet horrible esclavage contre lequel on ne saurait assez s'indigner. La belle âme de Fénelon ne connaissait guère ces horreurs, et ne s'y arrêtait point. L'Antiquité lui apparaissait sous l'image de cette Bétique qu'il a si bien peinte. Il y voyait comme une riante campagne où se promenaient des hommes splendidement beaux et élégamment drapés, des statues antiques animées et parlant le plus beau langage qui soit né sur les lèvres humaines. Il se promenait lui-même au milieu des héros et des poètes hellènes, et ne pouvait s'arracher au plaisir délicat de contempler ces demi-dieux et de s'entretenir avec ces divins parleurs. Fénelon avait imaginé, il s'était fait un paganisme à lui : il l'avait fabriqué de ses mains et l'avait animé de son souffle gracieux. En réalité, ce n'est pas là du paganisme : c'est le rêve d'un chrétien sincèrement épris des beautés de l'art antique... et qui ne veut pas se réveiller.

De beaux, de très beaux vers latins en un excellent français, voilà *Télémaque*. Mais, en dépit d'un long préjugé et d'un parti pris à peu près invincible, laissez-moi ajouter qu'il n'y a vrai-

ment là ni une œuvre catholique ni une œuvre nationale.

Un jour, le Roi de France veut confier à un grand esprit, à une âme pure, à un chrétien, à un prêtre, l'éducation d'un fils de France qui peut être un jour le Roi de ce premier pays de la chrétienté, de ce premier pays du monde. Il regarde autour de lui et, avec ses yeux souverainement intelligents, découvre Fénelon, qui était à coup sûr le plus saint évêque de son royaume, l'esprit le plus délicat, l'âme la plus élevée. Le choix du Roi n'est pas douteux : il confie le duc de Bourgogne à Fénelon. Cet homme éminent se met à l'œuvre et, de même qu'un sculpteur modèle et taille sa statue, il entreprend de faire de ce prince une statue, une belle statue chrétienne pour le temps et pour l'éternité. Que n'a-t-on pu écrire toutes les admirables paroles qu'un tel instituteur adressa à son royal élève? Et qu'on y trouverait de tendresses et d'élévations! Mais enfin, voulant un jour condenser dans un livre vivant l'enseignement qu'il avait fait jaillir de son esprit et de son cœur, il prit la plume et écrivit.... *Télémaque.*

Ainsi, seize cents ans de christianisme avaient passé sur la terre renouvelée ; les Apôtres avaient fait retentir de leur grande voix tous les échos du vieux monde; plusieurs millions de martyrs avaient versé leur sang et nous avaient laissé les Actes incomparables de leurs morts héroïques ; il y avait eu un saint Paul, un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas, et des milliers de docteurs très lumineux; il y avait eu d'admirables traités de politique chrétienne ; cette science avait été superbement élucidée, et tous les devoirs d'un prince envers l'Église et ses sujets magnifiquement déterminés; il y avait eu dans l'histoire de l'Église un saint Grégoire VII et dans l'histoire de France un saint Louis ; nous avions possédé ce géant qui s'appelle Charlemagne; nous pouvions, dans les annales de l'Église et sur les vitraux de nos cathédrales, con-

templer de douces et aimables figures, telles que sainte Élisabeth de Hongrie, rose des cieux, ou telles encore que sainte Agnès, ce petit agneau de Dieu ; il y avait des cirques à Rome dont la poussière pouvait passer pour une relique, toute pénétrée qu'elle était du sang de ces beaux combattants, les martyrs ; il y avait des basiliques à Ravenne, où les mosaïques représentaient des *théories* de saints et de saintes s'acheminant avec une beauté calme vers les palmes que leur tendait le Christ ; il y avait, dans le trésor de notre long passé, des réalités historiques mille fois plus belles que toutes les légendes, et des légendes mille fois plus belles que toutes les fables de l'antiquité ; nous possédions le Christ, suprême Beauté, et la Vierge, type auguste de l'art ; les Confesseurs et les Vierges marchaient pour nous à la suite des Prophètes et des Évangélistes ; un Fra Angelico, un Raphaël et cent autres nous avaient été donnés par Dieu (magnifique présent) pour peindre toutes ces splendeurs de la terre et du ciel ; nous avions été enfin divinisés en la beauté de Jésus-Christ et de l'Église.... Et c'est alors, c'est devant un aussi riche trésor, c'est devant tant de vertus, tant de miracles et tant de gloire, qu'un archevêque catholique très pieux, très charitable, très saint, l'un des premiers génies de son temps, alla chercher, dans les âges les plus nébuleux de l'antiquité, un prince plus nébuleux encore, pour en faire, dix ou douze siècles avant la venue du libérateur Jésus, le type offert à un prince catholique, le modèle sur lequel devait se régler le souverain possible de la France très catholique, de la grande France. Non, non, mille fois non, on ne nous fera jamais comprendre un aussi singulier, un aussi prodigieux aveuglement.

Et n'allez pas nous dire, après ce qui précède, que les annales de l'Église n'offraient pas à Fénelon la matière d'un poème sublime ou gracieux. L'Église, étant la Beauté réalisée

par Dieu dans sa création surnaturelle, a mille sujets de poèmes dans le tissu varié de son incomparable histoire. C'est ce qu'a bien compris le XIXe siècle, et il convient ici de le proclamer à sa gloire. A l'aurore de cette époque si discutée, un grand esprit se proposa, lui aussi, de créer un type de poème chrétien. Il fit les *Martyrs*, œuvre qu'il est trop aisé de critiquer, mais dont tout notre temps est véritablement sorti. Il fit les *Martyrs*, où il eut du moins l'équité d'opposer à la Beauté et à l'Art païens le Beau et l'Art chrétiens. Les pages de Châteaubriand, où il raconte la première apparition de Cymodocée dans la famille d'Eudore resteront éternellement comme un contraste impartial entre deux religions, entre deux mondes. Mais notre siècle a été plus loin. Un cardinal de la sainte Église romaine, un savant, et qui ne se livrait aux lettres que pour délasser son esprit fatigué par d'autres luttes, Wiseman enfin, voulut un jour donner à ses contemporains le goût des premiers siècles du christianisme; il voulut leur faire connaître la saveur des *Acta sincera*, les splendeurs cachées des Catacombes, la beauté des premières basiliques, et surtout l'immarcescible splendeur de la mort des martyrs. Il écrivit *Fabiola*, œuvre qu'il est peut-être permis de comparer aux *Martyrs*, et surtout à *Télémaque;* œuvre qu'on a le devoir de faire lire à des enfants chrétiens et appelés à vivre au sein d'une société chrétienne; œuvre qu'ils comprendront, qu'ils aimeront, qu'ils feront passer dans la moelle de leur vie. Il est pénible, au contraire, de se persuader que, pendant deux siècles, une foule de pères catholiques ont mis *Télémaque* aux mains et dans l'âme de nos enfants. En réalité c'était leur dire que le christianisme n'a exercé sur l'art aucune influence, et que nous sommes obligés de mendier à l'Antiquité jusqu'aux sujets de nos poèmes. Pauvres enfants, faut-il s'étonner si plus tard ils n'ont plus aimé l'Église d'un amour aussi ardent, aussi

profond? On leur a fait croire que la Vérité et la Beauté sont séparables, qu'elles sont séparées, et que, si notre religion garde le Vrai, elle demeure étrangère au Beau. Leurs idées se sont troublées. Païens en littérature, ils sont devenus païens en politique. Ils ont été, ils iront plus loin.

L'auteur de *Télémaque* ne méconnaît pas d'une façon moins absolue la grandeur de la France, alors qu'il ne trouve pas dans nos annales un prince, un seul prince digne de servir d'exemple à son royal élève. Français déshérités et inféconds, nous sommes vraiment trop malheureux. Durant plus de mille ans, il paraît que nous n'avons possédé aucun héros qui soit digne du regard d'un poète. Fénelon, si supérieur à Boileau, se fait ici l'auxiliaire de cet observateur aux yeux myopes qui n'aperçoit rien, avant Villon et avant Malherbe, dans notre littérature « grossière » et barbare. En vérité, la Renaissance n'est jamais allée plus loin, et *Télémaque* est son épanouissement suprême. Avoir écrit *Télémaque,* grand Dieu, quand on pouvait écrire : *Saint Louis!* Il y a là une de ces étrangetés littéraires qu'il faut subir sans trop de résignation et juger sans trop de complaisance.

La *Lettre à l'Académie* n'est pas faite pour atténuer toujours la rigueur d'un tel jugement.

Elle nous offre un résumé, qui peut passer pour exact, de toutes les doctrines littéraires du XVIIe siècle. C'est par là qu'elle est à nos yeux d'un intérêt très vif, et nous estimons qu'il sera instructif de comparer les théories de Fénelon à celles de notre temps. Tel est le point de vue auquel nous allons nous placer, et nous verrons bientôt si l'œuvre de Fénelon peut être mise, sans éclaircissements et commentaires critiques, aux mains de nos enfants. Il est vrai — et nous ne voulons pas être le dernier à le reconnaître — que jamais l'archevêque de Cambrai n'a écrit d'une main plus légère, ni d'une

plume aussi délicate. Certaines pages sont des merveilles de ciselure fine et tout à fait charmante. Mais, hélas! les doctrines ne sont pas toujours à la hauteur d'un tel style et ne semblent pas dignes de la même admiration.

Quelles sont, au sujet du Dictionnaire, les idées de Fénelon et de son temps? « Un dictionnaire de la langue, dit en substance l'auteur de la *Lettre*, peut être utile aux étrangers. » S'il survient en notre esprit quelque doute grammatical, « il ne sera pas sans quelque utilité pour les Français. » Enfin, il servira plus tard « à faire entendre les lettres et la langue de notre temps. » A part ce dernier argument, la thèse est vraiment des plus faibles. Tout autre est le point de vue de notre siècle. Un dictionnaire, suivant nos érudits contemporains, est avant tout une œuvre philologique et historique, indiquant l'origine et la vie, à travers des siècles, de chacun des mots d'un langage humain. Un bon dictionnaire doit remonter jusqu'aux racines premières de tous ces vocables et montrer comment l'homme a pu, à l'origine des choses, nommer tous les êtres du monde par tels ou tels sons qui fussent en rapport exact avec ces différents êtres. Un bon dictionnaire doit être encore une œuvre philosophique et nous montrer comment l'humanité a fait successivement passer tous ces mots du sens matériel au sens spirituel, grâce à une étonnante opération de notre esprit, grâce à une admirable série de comparaisons, grâce à la métaphore, grâce au symbolisme. L'histoire du langage figuré, c'est l'histoire de l'intelligence sur la terre, et un bon dictionnaire doit nous offrir les éléments de cette histoire. Nous voici, je pense, transportés à de belles hauteurs, et que le siècle de Louis XIV n'a guère connues. Je ne saurais lui en faire un crime, et il est tout naturel que le savoir humain progresse; mais, le XIXe siècle ayant été mis en cause, je le défends.

Sur la Grammaire, Fénelon exprime à peu près les mêmes

idées que sur le Dictionnaire. Il demande qu'on se hâte de rédiger une nouvelle grammaire en faveur des étrangers « que » nos phrases irrégulières embarrassent souvent, » et aussi en faveur de nos Français eux-mêmes « qui ont de la peine à » se corriger sur certaines façons de parler qu'ils ont prises » dans les provinces ou par le commerce des domestiques. » Rien n'est plus juste, mais ce sont les ailes qui manquent à toutes ces doctrines. J'aime mieux Fénelon, quand il demande que dans une grammaire « on donne d'abord les règles géné- » rales, et ensuite les exceptions. » Voilà une sage recommandation, et que nos grammairiens auraient souvent besoin de se rappeler. Mais, encore un coup, notre temps a là-dessus des idées qui sont à la fois plus étendues et plus hautes. D'après les derniers progrès de la science, il n'y a aujourd'hui d'autorisé que la Grammaire historique, et c'est à elle qu'appartient l'avenir. Or, le XVIIe siècle n'avait pas sur l'histoire de la langue française une seule idée qui fût, je ne dirai pas élevée, mais exacte. Comment admettre avec Fénelon que notre langue « manque d'un grand nombre de mots *et de phrases?* » Manquer de phrases!! Quant aux mots, je ne sache pas que nos poètes du XIe au XVe siècle, que nos historiens depuis Villehardouin jusqu'à Comines, que nos légistes et nos théologiens aient jamais senti cette prétendue pénurie. Ils écrivaient tous avec une charmante aisance, et certes ce ne sont pas là des écrivains en peine de mots. Ils disent bravement tout ce qu'ils ont besoin de dire : quoi de mieux? S'il y a encore aujourd'hui des grammairiens qui partagent à cet égard les idées de Fénelon, je les prie de vouloir bien faire avec nous une épreuve loyale : qu'ils dictent une page de latin ou de français moderne, on la leur traduira en français du XIIe ou du XIIIe siècle, et TOUTES les idées seront rendues. Ne possédons-nous pas, d'ailleurs, de nombreuses et remarquables traductions de-

puis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier, et voyons-nous que nos traducteurs aient jamais été sérieusement embarrassés?

Ce n'est pas, d'ailleurs, le français de ces temps reculés que Fénelon regrette : c'est celui de Marot et d'Amyot, et il l'appelle « le vieux langage; » mais il est aujourd'hui bien connu que ce langage est une seconde langue française qu'on a brutalement fait pénétrer dans la première. Notre langue a été mise deux fois sur l'enclume et, trop souvent, les savants, les clercs ont jugé bon de forger un nouveau vocable sur un type latin auquel nos pères avaient déjà fait un excellent emprunt. Tel fut surtout le caractère de la Renaissance, et Fénelon ne l'a pas vu. Marot et Amyot étaient, à ses yeux, nos vraies antiquités nationales, et il ne craint pas d'écrire ces mots qui expriment, hélas! l'opinion de tout son siècle : « Il » faut se ressouvenir que NOUS SORTONS A PEINE D'UNE BARBARIE » AUSSI ANCIENNE QUE NOTRE NATION. » Voilà qui nous paraît difficilement pardonnable, et je demanderai aux admirateurs exclusifs du XVIIe siècle ce qu'ils pensent d'une telle théorie. Que Fénelon se soit trompé sur l'histoire de notre parler, on ne saurait en faire un grief contre lui; qu'il ait cru que, pour faire entrer les mots latins dans notre langue, il suffirait de leur « donner une terminaison agréable, » c'est une erreur qui se conçoit; que, méconnaissant d'une façon absolue la philosophie du langage, il en vienne à s'écrier : « Les paroles » NE SONT QUE DES SONS dont on fait ARBITRAIREMENT les figures » de nos pensées, » on peut encore mettre ce système naïf au compte de son époque. Mais que, sur le passé de la France, il pousse ainsi l'aveuglement jusqu'à l'ingratitude et qu'il décerne tranquillement le nom de « barbarie » à dix siècles qui ont connu et aimé le Christ, c'est ce que nous ne saurions supporter et qui dépasse toutes les limites.

Fénelon arrive à la Rhétorique, et déclare attacher encore

plus de prix à la rédaction d'une Rhétorique que d'une Grammaire. Il souhaite qu'on compose cette rhétorique avec des extraits d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien, et finit, après mille protestations et réserves qui font le plus grand honneur à son esprit de conciliation et de justice, par opposer victorieusement le génie des anciens à celui des modernes. Voilà, encore une fois, voilà cette sévérité excessive à l'égard des siècles chrétiens contre laquelle, malgré tout, nous ne nous lasserons jamais de protester. Voilà, rabaissées au second rang, toute l'éloquence et toute la poésie catholique. C'est en vain que, quelques pages plus loin, Fénelon fera des Pères un éloge hardi et plaidera en leur faveur les circonstances atténuantes de cette barbarie au milieu de laquelle ils ont vécu. Il est trop évident que tout son système peut se concentrer en ces mots : « Les modernes ne sauraient, littérairement, être placés à côté des anciens. » Ainsi parle le grand, l'illustre auteur du *Traité de l'existence de Dieu :* ainsi parle le successeur des saint Léon, des saint Augustin et des saint Bernard; ainsi parle le contemporain de Bossuet. C'est toujours cette même doctrine, c'est celle qu'on retrouve encore aujourd'hui dans la plupart de nos Manuels classiques, et d'après laquelle l'humanité n'aurait produit en six ou huit mille ans que deux ou trois petites époques véritablement littéraires, de cinquante ans chacune. Combien plus large est l'idée du grand Schlegel qui, dès la première leçon de son *Cours de littérature dramatique*, fait jaillir toute littérature du caractère particulier d'un peuple et de son histoire nationale! Combien plus juste est cette Critique de notre siècle qui, sans renoncer à faire un choix entre les œuvres de l'esprit, s'intéresse vivement à toutes les époques de l'histoire littéraire, parce que toutes ces époques sont en réalité l'expression, le reflet et l'écho de l'humanité parvenue à telle ou telle phase de son développement légitime et normal!

Avec quelle joie nous constatons ici que, dans sa notion de la Poésie, Fénelon est supérieur à tout son siècle et le domine de toute sa hauteur! Il est peut-être le seul homme de son temps qui ait nettement distingué la poésie de la versification, et qui ait osé écrire : « Toute l'Écriture est pleine de poésie » dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de » versification. » Il est le seul, tout particulièrement, qui ait eu le rare honneur de s'écrier : « La poésie est plus sérieuse et » plus utile que le vulgaire ne le croit. » Cette ligne vaut tout l'*Art poétique* de Boileau, et c'est l'antithèse de ce mot abominable que l'on attribue à Malherbe : « Un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles. » Notre siècle, avec Victor Hugo, croit que le poète « a charge d'âmes, » et Fénelon a porté cette noble idée dans son vaste esprit. C'est encore lui qui a donné de la Parole la plus chrétienne, la plus magnifique définition, quand il a dit que ce n'est pas un art frivole, mais « un art très sérieux destiné à rendre les hommes bons et » heureux, » et qu'il a ajouté : « L'homme digne d'être écouté » est celui QUI NE SE SERT DE LA PAROLE QUE POUR LA PENSÉE, ET » DE LA PENSÉE QUE POUR LA VÉRITÉ ET LA VERTU. » Il faudrait écrire en lettres d'or ces paroles splendides dans toutes nos classes de Rhétorique, ou plutôt il faudrait débaptiser ces classes de ce vilain nom, qui est absolument païen. En tout cas, il faut opposer ce mot de Fénelon à celui de Talleyrand, qui est flétri plus de cent ans d'avance. Fénelon mêle ainsi, dans sa *Lettre*, les vérités les plus audacieuses aux préjugés les plus regrettables : tantôt esprit sans essor, tantôt géant de cent coudées.

Peu nous importe qu'après ces splendeurs, il s'emporte contre notre versification dont il est l'ennemi personnel, et qu'il aille jusqu'à formuler cette proposition : « La perfection de la versification française me paraît presque impossible. » Il serait trop aisé de lui répondre en lui citant des milliers de vers

incomparables dus à des poètes qu'il a pu connaître, comme Racine et Corneille, ou qui sont venus longtemps après sa mort, comme Lamartine et Hugo. Je m'étonne bien plus de voir un théologien de cette taille admettre, sur les origines de la poésie, les théories les plus ouvertement païennes : « La poésie, » dit-il, a donné au monde les premières lois ; c'est elle qui » a adouci les hommes farouches et sauvages. » Il faut voir dans ces paroles l'effet de ce déplorable séparatisme du XVIIe siècle : Fénelon n'aurait certes pas tenu ce langage dans sa chaire, et il s'y complaît dans cette partie de sa *Lettre* où il aime à traduire Horace. Il savait bien mieux que nous, il savait que Dieu a créé le premier homme dans la splendeur de l'innocence et la lumière de la beauté; il savait que Dieu a eu des entretiens avec Adam, qu'il lui a enseigné la Vérité, et que les révélations primitives ont de là coulé sur tous les peuples. Il n'ignorait pas que, d'après les données de la foi, les origines de la poésie ont été bien autrement élevées; que, dès l'instant auguste où l'homme parla, il chanta, et que ce furent là les premiers poèmes, les premières hymnes. Fénelon, n'était étranger à aucune de ces idées, et les expose quelques lignes plus haut; mais, que voulez-vous? au XVIIe siècle, les meilleures intelligences étaient chrétiennes à certaines heures et païennes à certaines autres. Dans cette même page où notre Fénelon expose les théories d'Horace et de Lucrèce en paraissant les adopter, il ajoute, et nous aimerions à rester sur cette note très chrétienne : « Le grand poète est celui qui » ne fait pas de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une » vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter les hommes » en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion. » Et, un peu plus loin, mettant ces maximes en pratique, il ne craint pas d'appliquer sur les épaules de Molière le fer rouge de sa colère : « Molière a donné un tour gracieux au vice avec une

» austérité ridicule et odieuse à la vertu. » On ne saurait mieux dire. Ce n'est pas, notez le bien, un janséniste qui parle de la sorte; mais le moins janséniste de tous les esprits du XVIIe siècle, mais l'âme la plus aimante, mais l'intelligence la plus ouverte. Molière méritait ce châtiment, et Dieu voulut qu'il lui fût administré par une main aussi charitable et aussi ferme.

Nous nous sommes trop longtemps attardé sur la *Lettre à l'Académie;* mais tout Fénelon n'est pas là. Il est évident, tout d'abord, que l'auteur vaut mille fois mieux que la Lettre. Puis, il y a ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le *Traité de l'existence de Dieu* qui, jusqu'à la dernière aurore de ce monde, sera le manuel des âmes sages et des esprits lumineux. Il est de mode aujourd'hui de dédaigner cet argument des causes secondes que l'archevêque de Cambrai a mis dans une si belle lumière : Rome, tout en laissant le champ libre aux autres démonstrations, a souvent témoigné de l'estime où elle tient cet argument traditionnel. C'est dans le *Traité* qu'éclate toute la beauté du style de Fénelon, ample et clair, majestueux et délicat, merveilleusement nuancé et toujours un, essentiellement philosophique et cependant imagé, grand et aimable, et où les qualités de Bossuet s'associent enfin à celles de François de Sales.

On ne saurait parler des erreurs théologiques de Fénelon, si ce n'est pour rappeler l'humilité avec laquelle il s'inclina sous la condamnation de Rome. Si Fénelon fut un séparatiste en littérature, il eut l'insigne gloire de ne l'être point en religion. Sa grande âme très large n'était pas faite pour les étroitesses du gallicanisme, et jamais esprit ne fut moins gallican. Il a plu à certains critiques de peser toutes les paroles de ses œuvres qui sont relatives au Souverain Pontife, et on a parfois essayé d'en atténuer la portée. On ne niera pas, malgré tout, que l'archevêque de Cambrai

n'ait eu l'âme ultramontaine, dans le sens le plus élevé de ce mot. Il avait, dans l'intelligence et dans le cœur, un aimant qui se tournait vers Rome. Tandis que son siècle se précipitait en une sorte de demi-révolte contre la chaire de saint Pierre; tandis qu'on aimait à contrister l'âme des Papes et qu'on commençait à fabriquer des liturgies contre la Liturgie; tandis que le jansénisme du XVIIe siècle annonçait les rébellions du XVIIIe, Fénelon, doux et calme, restait les yeux fixés vers le Siège romain. C'est en vain qu'à ce point de vue, on a tenté plusieurs fois de le comparer à Bossuet : l'évêque de Meaux, dont le génie est supérieur, n'a jamais eu un amour aussi tendre pour le Souverain Pontificat, et Fénelon, enfin, a été plus que lui « un homme de désirs. »

Ces soupirs admirables, on les trouve partout dans ses œuvres, partout dans sa vie. En politique, il s'est avancé jusqu'à une sorte de démocratie respectueuse et hardie : « Tout » se décide aujourd'hui dans le cabinet des princes, et notre » nation n'est point excitée à faire les mêmes efforts que les » Grecs pour dominer par la patrie. » Dans le *Télémaque,* il en arrive aux utopies, et sa république de Salente est à peu près devenue légendaire. Certes, on n'aimerait guère à y habiter plus d'un jour, et le séjour à tout le moins en serait effroyablement ennuyeux. Mais enfin il convient de reconnaître que Fénelon eut la gloire de ne point se désintéresser des malheurs de son temps et de leur chercher un remède.

Il n'a pas été césarien : c'est beaucoup. Il a aimé les âmes, c'est encore mieux, et cet amour, plus que *Télémaque*, le recommande pour toujours à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité chrétienne.

LA BRUYÈRE

V

LA BRUYÈRE

La Bruyère est, pour son siècle, une figure étrange. Il a caché sa vie. Il n'est guère entré dans le grand tourbillonnement de Versailles et s'est tenu à distance. On connaît peu de grands écrivains sur lesquels l'histoire nous ait laissé moins de détails. On sait seulement que l'auteur des *Caractères* cultiva de nobles amitiés; qu'il fut un véritable et profond honnête homme et que, sans se faire trop voir, il observa la ville et la cour. Cet homme a fait un bon livre, et s'est tû. Ouvrons le livre, et laissons l'homme.

On a souvent comparé ces deux observateurs, La Bruyère et La Rochefoucauld. Cette comparaison est une injure pour La Bruyère. Comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer et comme nous aurons plus loin l'occasion d'en fournir la preuve, l'auteur des *Maximes* est un païen égaré dans un siècle chrétien, et l'on peut légitimement ajouter qu'à part deux ou trois lignes peut-être, un Grec ou un Romain auraient pu signer toute son œuvre. Je me trompe : ils eussent été plus grands et plus « chrétiens. » La Bruyère, au contraire, est une âme fortement imprégnée de christianisme. Dans cette intelligence un peu austère, il y a une admirable pondération, et il n'a pas pour l'antiquité cette aveugle passion qui caractérise Fénelon et Boileau. Il ose être chrétien en littérature comme en art. Ame noble, il ne méprise pas les autres âmes

dont il critique les travers sans injustice comme sans amertume. Disons tout : il flagelle les âmes, mais il estime l'âme. Ses jugements sont empreints d'une équité que La Rochefoucauld n'a pas assez recherchée. Cependant, il était naturellement froid, il n'a pas connu l'enthousiasme, il ne montait pas sur le trépied, il ne s'emportait point. Lorsqu'il écrit une page où la dignité de l'homme est mise en lumière, persuadez-vous que ce n'est point chez lui ardeur d'imagination, mais raisonnement pur. Il ne prononce qu'après avoir longtemps et froidement réfléchi, et mérite enfin qu'on lui décerne cet éloge dont si peu de moralistes se sont montrés vraiment dignes : « Il a su observer l'homme sans le mépriser. »

La Bruyère, sans doute, n'a pas les ailes puissantes d'un Bossuet, et ses yeux ne sont pas faits pour soutenir d'aussi près la vue du soleil. Il ne voit pas si loin, mais il voit sûrement, et voit bien. Il a le regard honnête. Dans la sphère où se meut ce regard, rien ne lui échappe. On l'a dit avec raison : « L'auteur d'un livre historique qui n'est pas suffisamment travaillé est un malhonnête homme. » Il en va de même pour un moraliste qui n'a pas suffisamment « regardé. »

Les *Caractères* ne sont pas un livre religieux, de la façon que l'entendait le XVIIe siècle. Ce n'est pas une œuvre de controverse, ni de théologie, ni même de philosophie ou de morale théorique. Aux yeux de tous les contemporains de La Bruyère, il n'était pas permis de parler chrétien en des œuvres uniquement littéraires. Un des plus rares mérites de l'auteur des *Caractères*, c'est de s'être montré, par ce côté, fort supérieur à son temps : nous ne saurions assez l'en féliciter. Le chapitre sur les esprits forts est le noble couronnement d'un édifice que personne alors n'eut peut-être songé à couronner de la sorte : c'est un fronton superbe au-dessus d'une architecture élégante. On voit réellement, dans ce chapitre, à quel grand

et solide chrétien nous avons affaire : La Rochefoucauld est effacé, et n'est plus à nos yeux qu'un égoïste raffiné et que les égoïstes seuls peuvent trouver charmant. A la façon dont La Bruyère défend le dogme fondamental de l'existence de Dieu, il est trop aisé de deviner jusqu'à quel point le grand siècle lui-même a connu la plaie de l'athéisme ; mais les démonstrations du grand écrivain portent plus loin, et notre siècle se trouverait bien de les relire. Que de fois, pour ma part, au milieu des outrages que l'on prodiguait devant moi à la sainte Église, que de fois n'ai-je pas lu et relu cette belle page : « Si » ma religion était fausse, voilà le piège le mieux dressé qu'il » soit possible d'imaginer. » Il convient d'ajouter que les arguments de La Bruyère sont plus solides qu'originaux : il répète, il vulgarise les doctrines spiritualistes des grands philosophes de tous les temps ; mais c'est un vulgarisateur puissant et qui donne un jour nouveau à d'antiques doctrines. On le voudrait néamoins plus serré et parfois plus profond.

C'est en effet la profondeur qui, peut-être, lui fait le plus défaut. On ne se lasse pas de le regarder comme un observateur incomparable du cœur humain. Je pense qu'il serait plus juste de le considérer, tout d'abord, comme un observateur très exact de ses contemporains. Il est démontré que La Bruyère, pour composer son livre, a pris des notes fort consciencieusement sur tous les hommes de la ville et de la cour. Pour dessiner un seul de ses portraits, il a tracé sur son carnet les esquisses de vingt figures qu'il a fondues plus tard en une seule physionomie. C'est ce que prouvent à l'évidence les clefs des *Caractères*, que le dernier éditeur du grand écrivain a si bien harmonisées ou rectifiées. Je n'entends pas d'ailleurs critiquer une telle méthode, que La Bruyère a heureusement corrigée par un grand nombre d'observations véritablement générales et philosophiques. Malgré tout, l'auteur des *Caractères*

vivait à la cour. Il y vivait à l'écart, je le veux bien, et noblement caché ; mais, enfin, la cour était son atmosphère, et il n'y pouvait guère observer que des courtisans. C'est le plus grand défaut de son livre, comme de tant d'autres à cette époque. On n'y rencontre trop souvent que la peinture et la critique des grands. Çà et là de bonnes figures bourgeoises prennent place dans cette noble galerie de portraits; mais je persiste à croire et à affirmer que la vraie bourgeoisie et le vrai peuple du XVIIe siècle n'y sont pas suffisamment représentés. Il en est de même pour cette excellente noblesse rurale, qui venait rarement à la cour. Or, ce sont là, au XVIIe siècle, les classes les plus honnêtes et les plus chrétiennes de la société. Leur modestie n'a pas attiré le regard des écrivains : ni Molière, ni La Bruyère ne les ont connues, ne les ont peintes. C'est ainsi qu'il ne faudrait pas juger la société de nos jours d'après les œuvres de nos boulevardiers. Fort inférieurs à La Bruyère, ils ont avec lui cette ressemblance unique : ils ne connaissent qu'une classe sociale. Versailles, aux yeux de la Bruyère, était un peu tout l'univers. Le Versailles de nos littérateurs, c'est le boulevard : ils ne vivent guère plus loin et ne décrivent guère d'autres milieux.

C'est particulièrement dans le chapitre consacré aux femmes qu'on peut constater cette infériorité de La Bruyère. Un de nos amis prétend que, pour bien juger un moraliste, il faut lire tout d'abord ces sortes de chapitres. Ce serait se montrer injuste pour La Bruyère que de le juger seulement d'après ces quelques pages. Faut-il avouer que nous les trouvons faibles? A coup sûr, elles sont extraordinairement incomplètes. L'auteur des *Caractères* n'y parle guère que des coquettes, et je n'y vois pas assez éclater le triomphe de la femme chrétienne, de la *matrona unius viri*. C'est toujours cette fileuse de laine qui est obstinément oubliée. L'honnête femme ne préoccupe guère

les littérateurs, voire les meilleurs. Elle se cache trop bien pour être seulement devinée par des yeux qui sont faits aux splendeurs des cours. S'il est un siècle qui ait été abondant en femmes chrétiennes, c'est bien le XVIIe, et La Bruyère ne le dit pas assez. Dans un grand nombre de familles on tenait alors au courant un registre intime, un Mémorial de tous les événements qui attristaient ou égayaient ce petit cercle. Nous avons conservé de ces documents intimes, et ils sont, je l'avoue, plus touchants, mais surtout plus VRAIS que la magnifique prose de La Bruyère. M. Leplay me demanda un jour « à quelle époque il convenait de placer ce moment de notre histoire où la France fut le plus profondément morale et chrétienne. » Je lui répondis qu'en vertu de la vitesse acquise durant les siècles précédents, je placerais volontiers ce « sommet moral » pendant le règne de Louis XIII. La Bruyère n'en était séparé que par trente ou quarante années, et les mœurs chrétiennes offraient encore, de son temps, une vigoureuse et profonde beauté. Notre philosophe n'a pas constaté ce fait assez nettement; mais, encore une fois, il habitait Versailles, et ce fut son vice originel. Il faut, d'ailleurs, descendre jusqu'à notre siècle pour voir les observateurs et les poètes occupés à décrire et à chanter les « petites gens. » C'est une de nos gloires, et nous la revendiquons.

Donc, je n'ai pas la joie de voir La Bruyère m'ouvrir les portes d'un intérieur chrétien, me montrer la mère entourée de ses enfants, le père rentrant joyeux de son travail, la prière du soir faite avec les domestiques, et tant de nobles spectacles qui étaient si communs à cette époque. La Bruyère méritait pourtant de s'élever jusqu'à l'honneur d'une telle découverte : car c'est lui qui, en quelques lignes immortelles, a plaidé la cause des paysans, dont il a tracé un admirable portrait. Sans doute il a été réaliste dans ce dessin superbe, comme en plus

d'un autre tableau ; mais il faut le remercier d'avoir ainsi pensé aux pauvres gens qui sont courbés sur la terre et se confondent avec elle. C'est de l'énergie ; c'était du courage.

Ce n'est pas la seule fois, du reste, que La Bruyère se montre supérieur à son temps. Cet esprit noble et sage n'a jamais eu contre les siècles chrétiens cette haine, ce mépris inique qui caractérise presque tous les écrivains du XVIIe siècle. Il se laisse aller, en un passage regrettable, à outrager « l'architecture barbare des Gothiques » : mais c'est tout. Il regrette quelque part le vocabulaire oublié de notre vieille langue, et il est le seul à exprimer intelligemment cet intelligent regret. Il n'est pas séparatiste comme la plupart de ses contemporains : il n'a jamais cru que Dieu pût ne pas être poétique ; il n'a jamais prononcé le divorce entre le Beau et le Vrai. Même, il en est venu, à force de loyauté, à écrire ces lignes qui lui feront éternellement honneur : « Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms, etc. » Je me rappelle encore que cette éloquente sortie me consola fort vivement quand je commençai à aimer le moyen âge d'un amour auquel je suis resté fidèle. Je ne l'ai jamais oubliée.

On a si longuement, si minutieusement étudié le style de La Bruyère, que j'éprouve quelque scrupule à en parler une fois de plus. Ici, je n'ai plus de réserves à faire, et c'est l'idéal de la perfection. Les *Caractères* sont le livre qu'il faut mettre aux mains de tous les apprentis en l'art d'écrire. On aurait quelque peine à y trouver un seul terme impropre, une seule exagération de couleur. Çà et là quelques enchevêtrements pénibles ; moins cependant que dans Pascal et dans Descartes. La pensée est nette, et la concision néanmoins n'est jamais excessive. Je ne saurais adresser qu'un reproche au grand écrivain : c'est qu'on voit trop la trame de son admirable travail. Ce livre sent l'huile, et la sent trop ; mais c'est une

raison de plus pour le recommander aux débutants. Il est bon qu'ils voient de près l'appareil et la charpente d'une telle construction : il est utile qu'ils s'en rendent compte. Ils commenceront par l'imiter et, à force d'imitation intelligente, finiront peut-être par devenir originaux.

Il n'est point malaisé d'imiter La Bruyère, mais il serait dangereux d'imiter Bossuet. Savourez les *Élévations sur les Mystères;* mais ne cherchez pas à reproduire le style emporté de ce génie superbe. On peut imiter les grands écrivains tels que La Bruyère, mais le génie doit nous tenir à distance. Arrachons-lui ses doctrines, si toutefois nous en avons la force; mais n'essayons pas de lui dérober le secret de son style.

LA ROCHEFOUCAULD

VI

LA ROCHEFOUCAULD

Nous avons sous les yeux ce livre des *Maximes* qui a tant occupé les critiques et a été l'objet de si vives contestations. Malgré quelques répliques vigoureuses, il semble que l'œuvre de La Rochefoucauld jouit aujourd'hui d'un crédit universel et absolu. Nous savons certains catholiques qui, séduits sans doute par la perfection d'un style presque incomparable, se sont pris pour La Rochefoucauld d'un amour qui nous désole et que nous ne saurions aucunement approuver. Nous tenons même à protester contre ces faiblesses de quelques grands esprits. C'est toujours un mal que de trop aimer la forme : ce triste amour conduit à négliger le fond, et porte à je ne sais quelle indulgence condamnable. On a beaucoup pardonné au XVIIe siècle, bien qu'il n'ait pas toujours beaucoup aimé. Une phrase bien tournée a désarmé trop souvent les juges les plus solidement chrétiens, et l'on en est venu à considérer les *Fables* et les *Maximes* comme des œuvres qui sont presque chrétiennes à force d'être bien écrites. C'est une lamentable erreur et dont l'influence a été désastreuse.

A nos yeux, les *Maximes* sont un mauvais livre et, dans toute la force de ce mot, une œuvre païenne.

La Rochefoucauld est un contempteur de la race humaine, c'est un *mépriseur* et, à ce titre tout d'abord, nous nous défions de lui. On nous alléguera qu'il n'a pas haï, mais seu-

lement méprisé, et qu'à tout prendre, le mépris est un sentiment plus pardonnable que la haine. Il nous est impossible de partager un tel avis, qui ne serait pas loin de nous scandaliser. Le mépris est stérile : il n'a jamais détruit le mal, ni construit le bien, il est essentiellement débilitant. L'homme qui regarde ses semblables avec cette moue dédaigneuse qui est une des grimaces de l'orgueil, cet homme est condamné à l'incertitude et même à l'inaction. Voyez La Rochefoucauld lui-même : « Il a toujours eu, dit le cardinal de Retz, une irrésolution habituelle. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fut très soldat; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eut bonne intention de l'être; il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il ait été engagé. » Le Cardinal ajoute que l'auteur des *Maximes* a toujours eu « un air de honte et de timidité, » et il avoue d'ailleurs « qu'il ne sait à quoi attribuer cette irrésolution singulière. » Ce sont là les effets du mépris pour les autres hommes : sentiment désespérant et qui nous décide à ne pas agir, parce que nous ne voyons que du mal ou du faux-semblant au fond de tous les actes humains.

Depuis bien des siècles, l'École du mépris existe au sein de l'humanité, et ce n'est pas la moindre de nos plaies. La génération des contempteurs est éternelle : race ingénieuse, subtile et quelquefois profonde, mais qui se contente de signaler le mal sans indiquer le remède. Dans tout le livre des *Maximes* il serait malaisé de trouver un seul conseil utile à côté de tant de traits perfides, de tant d'observations vraies et fines, de tant de jolies choses si joliment dites. D'autres philosophes, révoltés de cette sévérité et de cette aigreur inutiles, ont voulu fonder, en face de cette École du dédain universel, l'École de l'indulgence universelle. Ils se sont si bien ingéniés, ils ont fait tant d'honnêtes efforts, qu'ils sont arrivés, en décomposant

l'âme humaine, à y trouver uniquement de l'or. Heureux chimistes! Les plus misérables cœurs leur ont semblé pleins de trésors inespérés; à défaut de vertus, ils se sont attachés aux instincts qu'ils ont érigés en vertus. Le plus vil scélérat a été innocenté par eux; les plus effroyables crimes ont été mis sur le compte de la folie et transformés candidement en cas pathologiques; l'homme, enfin, a été déclaré un être bon et à peu près sans défaut. Est-il besoin d'ajouter que cette École conduit par d'autres voies à des résultats aussi funestes que celle dont La Rochefoucauld est le chef et mérite de demeurer le type ? Approuver tout dans l'homme, c'est y excuser tout; ménager tous les criminels, c'est nous réserver le droit de l'être nous-mêmes dans la mesure qui n'est pas contraire à nos intérêts; passer l'éponge sur tous les vices, c'est nous autoriser à la passer sur les nôtres.

Entre ces deux écoles se tient l'École catholique, qui sait éviter l'un et l'autre de ces excès. « L'homme créé dans la lumière, avec la plénitude de l'intelligence, de l'amour et de la liberté, a détruit lui-même, par le premier péché, la beauté de sa nature si magnifiquement surnaturalisée. Il est tombé, gardant cependant dans son âme avilie les linéaments de sa beauté primitive, qu'il peut reconquérir tout entière en contemplant le Verbe fait homme, en le prenant pour type, en l'imitant, en s'unissant à lui, en étant sauvé par lui : » telle est la doctrine de l'Église, et c'est la seule qui parvienne à expliquer les étranges anomalies qui rendent le cœur de l'homme inexplicable aux philosophes. La Rochefoucauld, une seule fois, a prononcé ce mot « péché originel, » qui est la clef de toutes ces énigmes; mais en tout le reste il n'a rien vu, et a été pleinement païen.

Ce dernier jugement paraîtra dur, et il ne nous semble que l'expression adéquate de la vérité. Lisez, relisez avec attention

les *Maximes :* je vous mets au défi d'y rencontrer un seul trait qui soit chrétien, sincèrement chrétien. Aux yeux de La Rochefoucauld, le christianisme est non avenu; c'est, à tout le moins, un domaine à part, et bien isolé de celui de la philosophie. La Rochefoucauld est peut-être, avec La Fontaine, le plus séparatiste de tous les écrivains du grand siècle. On alléguera, je le sais, que ces écrivains n'étaient pas des incroyants, qu'ils se sont inclinés plus d'une fois devant la vérité catholique et que, somme toute, ils ne l'ont point attaquée. Nous ne saurions admettre aucun de ces pitoyables arguments. Le silence de ces écrivains à l'endroit du Christianisme est la plus sanglante et la plus odieuse de toutes les insultes. Quoi! le Christ, le Verbe de Dieu est descendu du ciel en terre; il a guéri nos malades et ressuscité nos morts; il a ouvert ses lèvres divines et enseigné toute la vérité; il a souffert et il est mort pour nous; des millions de martyrs ont versé leur sang; des milliers de docteurs ont parlé; d'innombrables vierges ont embaumé le monde du parfum de leurs âmes; des saints, qu'on ne saurait compter, nous ont donné l'exemple de toutes les vertus et le modèle de tous les sacrifices; quoi! la terre depuis seize cents ans est imprégnée, saturée du christianisme; la famille est chrétienne; la société est chrétienne; les âmes et les institutions sont chrétiennes : et voici qu'un homme d'esprit, fermant obstinément ses oreilles et ses yeux à toutes ces harmonies et à tous ces spectacles, se prendra à écrire une œuvre philosophique et morale où il ne tiendra absolument aucun compte de ce christianisme vainqueur qui a tout pénétré; où il supposera que cette loi lumineuse n'existe pas; où il aura l'audace de se permettre cette hypothèse impie; où il n'admettra pas l'influence historique de la loi de Jésus-Christ; où il donnera à entendre que l'âme humaine est tout aussi perverse de son temps qu'avant le sang du Sauveur répandu, oui, tout

aussi égoïste et misérable, malgré la vertu de ce sang divin, malgré l'Église, malgré les Saints, malgré seize siècles de Lumière et de Vérité! Et il se trouvera des lettrés, des érudits chrétiens qui donneront, qui oseront donner le nom de chrétien à cet aveugle volontaire, à ce philosophe qui, dans toute son œuvre, ne prononce qu'à peine le nom de Dieu! Encore un coup, il faut protester.

Et véritablement, si Jésus-Christ et l'Église ne sont pas parvenus à faire de l'homme autre chose que l'être abject peint par La Rochefoucauld, il faut nier leur divinité. En définitive l'auteur des *Maximes* a nié cette divinité éclatante tout aussi réellement que l'auteur contemporain de la *Vie de Jésus*. Les procédés sont différents, mais le résultat est le même. Et qu'on ne dise pas que l'écrivain du XVIIe siècle s'est peut-être uniquement proposé de démontrer « QU'EN DEHORS DU CHRISTIANISME toutes les vertus sont fausses. » Tout d'abord, si notre philosophe s'était vraiment donné un tel but, il avait le devoir de le proclamer très haut, explicitement, sans ambages. Puis, à ce point de vue même, il eut encore fait fausse route : parce que le christianisme ne peut pas ainsi être mis en dehors de la nature humaine, et parce qu'au point de vue uniquement naturel, l'homme est encore capable de plus de vertus que l'auteur des *Maximes* ne veut bien le supposer. Les chrétiens ne sont pas les seuls qui doivent rejeter un tel livre, et tous les philosophes sincères le devraient condamner avec une sévérité aussi indignée.

Il semble que La Rochefoucauld, qui est trop souvent un observateur exact, n'ait pas poussé bien loin ses études en philosophie positive. Une erreur vraiment prodigieuse se retrouve en chacune de ses *Maximes*, et elle est, si l'on peut ainsi parler, le caractère de cette œuvre trop vantée. L'auteur y a perpétuellement confondu les phénomènes volontaires qui

engagent la responsabilité de l'âme humaine avec les phénomènes involontaires qui la traversent et la troublent sans entamer sa liberté. Qui ne fait pas en philosophie cette indispensable distinction ne sait pas, ne saura jamais le mystère du cœur humain. Eh! sans doute — La Rochefoucauld a sur ce point mille fois raison, — nous sommes en pente vers tout ce qu'il y a de pire; nous avons l'immortelle passion du *moi*: nous ne songeons qu'à lui et lui voulons tout rapporter. Là-dessus nous avons des raffinements étranges et, pour ainsi dire, des calculs involontaires qui sont très habilement compliqués. Mais, dans toutes les âmes où le christianisme a pénétré, il est aisé de constater une admirable et puissante réaction qui se résume en un seul mot que La Rochefoucauld n'a pas prononcé et dont il semble surtout n'avoir pas compris le sens : et ce mot est SACRIFICE. Tout le christianisme est là. Le chrétien est un être misérable par lui-même, mais très auguste par le prix qu'il a coûté à Dieu; qui, sollicité par le *moi*, lui résiste énergiquement; qui sort à tout instant de lui-même et se répand au dehors en actions charitables et héroïques. Les yeux fixés sur Jésus-Christ, qui est le grand Sacrifié et lui a donné l'exemple de toutes les résistances à tous les égoïsmes, il passe à travers le monde en comprimant ses passions, en se retournant sur la pente où ses vices le voudraient entraîner, en levant les yeux vers le ciel qui l'assiste et en foulant aux pieds le démon qui le combat. L'auteur des *Maximes* n'a rien connu de cette lutte qui tous les jours se renouvelle dans l'âme du plus humble et du dernier des hommes. Pauvres grands esprits, qui ne voient pas souvent les plus simples, et en même temps les plus admirables spectacles du monde des âmes!

Nous venons de toucher à l'une des plus graves imperfections de La Rochefoucauld. Il a trop vécu à la cour et, pour lui, l'espèce humaine a véritablement commencé au marquis et

au comte. Ce n'est pas le portrait de l'homme qu'il a peint, mais celui du courtisan. Il n'a certainement pas observé (il eut dédaigné de le faire) les petites âmes banales des bourgeois et des paysans. Pour attirer les regards délicats de cet observateur restreint, il fallait porter la jaquette dorée et les grands canons. Il n'a connu que le petit monde où il vivait, où son ambition s'agitait, où il eut à souffrir cent déboires. Or, ce monde des cours est celui que le christianisme pénètre le moins et qui prétend d'ailleurs se passer le plus aisément de la foi, tout en l'affichant avec le plus d'effronterie. De là vient ce mépris universel de l'auteur des *Maximes* pour la race courtisanesque qu'il a prise naïvement pour la race humaine. De là vient que, partout autour de lui, il n'aperçoit que tromperies et pièges, déguisements et trahisons; de là vient qu'il s'écrie : « Nous » sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin » nous nous déguisons à nous-mêmes. » Tout ce pessimisme est applicable à la cour de Louis XIV, et même à toutes les cours; mais non pas, grâce à Dieu, à l'humanité rachetée par le sang de Jésus-Christ.

C'est un malheur, commun à beaucoup d'écrivains, de vivre dans un cercle trop borné, de s'y enfermer avec une obstination presque involontaire, et de ne connaître dans l'univers entier que ce petit pays et les quelques êtres qu'il renferme. Le grand chrétien qui a écrit les *Caractères,* La Bruyère lui-même, n'a pas tout à fait échappé à ce travers : il a peint souvent les types particuliers à son milieu et à son temps, plutôt que les types universels de tous les âges et de tous les milieux. Notre XIXe siècle est atteint de la même maladie; les littérateurs de profession y forment une caste à part qui habite, à Paris, depuis la Chaussée-d'Antin jusqu'au boulevard Montmartre; qui se connaît fort bien elle-même, mais ne connaît pas le reste du monde; qui a son type de femme, et ce type ne res-

semble en rien aux humbles chrétiennes que nous avons l'honneur d'avoir pour mères, pour filles et pour femmes; qui s'est composé un vocabulaire spécial, une philosophie spéciale, des mœurs spéciales. Les plus honnêtes de ces gens d'esprit, ceux qui ont les plus sincères et les meilleures intentions, voient souvent avorter leurs plus légitimes entreprises, à cause de ce monde particulier au fond duquel ils se sont enfermés. L'auteur des *Idées de Madame Aubray*, s'élevant noblement jusqu'à la doctrine de la rédemption des âmes, voulut un jour la proclamer au théâtre et donner sur la scène la parole à une chrétienne; mais, parce qu'il ne connaissait pas notre langue et nous prêtait la sienne, il échoua. C'est ce qui, dans une autre sphère, est arrivé à La Rochefoucauld, qui, courtisan lui-même, a prêté à l'humanité le langage et les sentiments des courtisans. Un prêtre qui tiendrait la plume ne commettrait jamais de ces méprises et de ces étroitesses, parce qu'il est tous les jours en communication avec des milliers d'hommes dont il connaît la vie intime et qui, depuis le duc jusqu'au chiffonnier, appartiennent à toutes les classes de la société. Mais il n'est même pas besoin d'être prêtre. Un simple chrétien, fut-il laïque, ne tomberait jamais dans une telle erreur : il aurait la plume moins fine, mais l'âme plus large.

Lorsqu'on écrit un livre intitulé : *Réflexions, sentences et maximes morales*, il semble que le premier devoir serait d'étudier l'homme sous toutes ses faces. Il convient que le moraliste descende dans la rue, aille s'asseoir à la table des bourgeois et à celle des pauvres, interroge le paysan, fasse parler l'ouvrier, grimpe aux mansardes, y passe de longues heures, lise les lettres touchantes que s'écrivent les petites gens, se pénètre de leurs mœurs, puis revienne dans les palais et prenne partout des notes. C'est là se montrer généreusement universel et vraiment observateur. Mais vous figurez-vous le duc de La Roche-

foucauld parlant à des vilains et entrant dans leurs âmes? Est-ce que les paysans, à ses yeux, faisaient réellement partie de cette humanité qui a droit à être observée par les moralistes? Nous ne le pensons pas. Le vrai titre de son livre eût été : *Réflexions morales sur les grands*, quoiqu'un certain nombre de traits heureux puissent parfois s'y appliquer à tous les hommes.

A quel esprit solidement épris de la vérité pourra-t-on jamais persuader que ces maximes trop connues de la Rochefoucauld sont l'exacte constatation d'un fait universel? « Nos » vertus ne sont LE PLUS SOUVENT que des vices déguisés. » » Les vertus SE PERDENT DANS L'INTÉRÊT, comme les fleuves se » perdent dans la mer. » « On peut dire que le monde N'EST » COMPOSÉ QUE DE MINES. » Jetons nos regards autour de nous : considérons seulement les êtres qui vivent le plus près de nous, et demandons-nous, avec une constante et profonde impartialité, si ce sont là des créatures égoïstes, uniquement préoccupées d'elles-mêmes, hypocrites et fausses, armées de masques et plaçant ces faux visages sur la grimace de leurs vices. Étudions au hasard, dans un pays chrétien, la première famille qui s'offrira à nos yeux, interrogeons-la, et réfutons les théories de La Rochefoucauld par un examen critique des réalités vivantes.... Voici le chef de la famille, voici le père. C'est une âme ardente, et que vingt passions embrasent. Brûlé par les mauvais feux de la vingtième année, il a su préserver son âme et demeurer ferme au milieu de souffrances et de tentations que le monde a toujours ignorées. Quel intérêt y trouvait-il, et comment une telle vertu mériterait-elle d'être appelée « un vice déguisé! » Cette âme, cette même âme fut toujours d'une absolue franchise et loyauté, et il serait plusieurs fois inique de lui appliquer cet odieux paradoxe de notre moraliste : « La » sincérité qu'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimula- » tion pour attirer la confiance des autres. » Pour avoir trop

sincèrement donné son avis sur une affaire délicate et où sa conscience lui a paru engagée, cet homme de bien vient de ruiner son avenir : il est menacé aujourd'hui et sera destitué demain. Osera-t-on dire à ce propos que « l'amour de la jus- » tice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souf- » frir l'injustice? » Voici bien autre chose : élevé par un parent éloigné, le chrétien que nous observons — il n'est personne parmi nous qui n'en connaisse de cette trempe — a eu récemment la douleur de le voir mourir chargé de dettes. Il a tout voulu payer, s'est refusé pendant plusieurs années le moindre plaisir, en a sevré sa femme et ses enfants, mais est arrivé par là à laver la mémoire de son bienfaiteur. Est-ce le cas de répéter ces paroles vraiment abominables de l'auteur des *Maximes :* « Il en est de la reconnaissance comme de la bonne foi : ELLE » ENTRETIENT LE COMMERCE, et nous ne payons pas parce qu'il » est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facile- » ment des gens qui nous prêtent? » Ou ces autres paroles encore, qu'il importe de dénoncer et de flétrir plus vivement : « La pitié est une habile prévoyance des malheurs où nous » pouvons tomber? » Ce n'est pas tout encore. Outragé par un misérable qui lui devait tout et qu'il pouvait aisément écraser, notre homme est allé vers lui, l'a serré dans ses bras, lui a tout pardonné : y a-t-il lieu, devant une telle générosité, de redire avec La Rochefoucauld, avec cette langue de vipère, qu'une telle réconciliation « n'était qu'un désir de rendre sa » condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte » de quelques mauvais événements? » Certes l'homme que nous avons choisi pour type est bien fait pour donner un démenti à la perfidie d'un pareil adage; mais que dire de ceux qui l'entourent? Est-ce par intérêt qu'ils sont, eux aussi, honnêtes jusqu'à la sainteté et dévoués jusqu'à l'héroïsme? Est-ce par intérêt que sa femme, durant la dernière épidémie, a été

s'installer au chevet des pestiférés, qu'elle les a pansés et veillés, qu'elle en a guéri plusieurs et qu'elle a enseveli de ses propres mains les restes horribles de ceux qu'elle n'a pu sauver? Est-ce par intérêt que son fils, le capitaine, pour sauver un soldat de son régiment, est entré seul dans un carré ennemi? Est-ce par intérêt que sa fille, la Sœur de Charité, soigne assidûment des vieillards laids, puants, ingrats? Il y avait au temps de La Rochefoucauld, il y avait des épouses chrétiennes, de vaillants soldats et des Sœurs de saint Vincent? Comment se fait-il qu'un tel philosophe n'en ait point parlé?

L'auteur des *Maximes* a, d'ailleurs, méprisé la femme plus encore que l'homme; mais, pour le réfuter, on se sent ici plus à l'aise, et les femmes honnêtes et bonnes sont moins rares que les autres. La Rochefoucauld n'a pas connu la femme; il n'a point connu ces belles et fortes âmes d'épouses et de mères qui s'épanouissaient partout au XVIIe siècle; partout, dis-je, et même à la cour. Les quelques maximes qu'il a consacrées aux femmes donnent la mesure exacte de la portée de son regard; mais il en est une qui est particulièrement odieuse et dont le dernier éditeur des *Maximes* est forcé de dire « qu'on n'y retrouve pas la délicatesse et le bon goût ordinaires à La Rochefoucauld. » Nous voulons la citer ici pour le châtier : « Il y a » peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. » Qu'en savait-il? Il s'était sans doute attaqué dans sa jeunesse à quelques gourgandines; car il nous apprend, dans son *portrait fait par lui-même* qu'il a été un peu galant autrefois, et, « que présentement il ne l'est plus, quelque jeune qu'il soit. » Cet aveu lui permet d'ajouter que « la sévérité des femmes est » un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. » Mais savait-il, encore un coup, savait-il que de son temps il y avait des milliers de femmes (je dis des milliers) scrupuleusement attachées à l'austérité de leurs devoirs et ne s'en laissant

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

détourner par aucune séduction; subissant souvent l'humeur difficile de ces maris auxquels elles demeuraient obstinément fidèles; élevant dans les pleurs de nombreux enfants auxquels elles donnaient toute leur vie; pratiquant d'ailleurs toutes les vertus chrétiennes, pieuses, aumônières, douces, résignées et pures? Le savait-il? S'il l'ignorait, que penser d'une telle ignorance chez un tel observateur? S'il le savait, que penser de cette pointe à laquelle il a sacrifié la vérité? Et l'indignation ne court-elle pas dans nos veines?

Il est temps maintenant de constater les beaux fruits qu'a produits, dans l'intelligence de l'auteur des *Maximes*, ce mépris prodigieux pour la nature humaine. Ne pouvant pas croire qu'une nature aussi dégradée fût sortie des mains d'un Dieu créateur, ne pouvant pas s'imaginer qu'un monde si mal fait soit gouverné par l'éternelle providence d'un Dieu intelligent et bon, La Rochefoucauld s'est jeté à corps perdu dans le fatalisme, seul refuge qui reste finalement à ces illustres contempteurs de l'homme. Il n'ose plus, comme nous l'avons remarqué, prononcer le nom d'un Dieu personnel, mais il dit à tout instant : « La Fortune, la Nature, » et il transmettra ce baragouin au XVIIIe siècle, sur lequel il exercera d'ailleurs une influence des plus fatales. « La nature, écrit-il, fait le mérite, et la for- » tune le met en œuvre. » « Il semble, ajoute-t-il, que nos » actions *aient des étoiles heureuses ou malheureuses* à qui elles » doivent une grande partie de la louange ou du blâme qu'on » leur donne. » Et il ne craint pas de conclure, plus aveugle que la plupart des philosophes païens : « LA FORTUNE ET » L'HUMEUR GOUVERNENT LE MONDE. » Il ne s'en tient pas là : devançant de deux siècles les doctrines qui sont aujourd'hui à la mode, il attribue à notre tempérament tous nos vices et toutes nos vertus. En plein règne de Louis XIV, il a la témérité d'écrire : « La force et la faiblesse d'esprit sont mal nom-

» mées; ELLES NE SONT EN EFFET QUE LA BONNE ET LA MAUVAISE » DISPOSITION DES ORGANES ET DU CORPS. » Et, plus bas : « La » crainte, la honte, ET SURTOUT LE TEMPÉRAMENT, font souvent » la valeur des hommes et la vertu des femmes. » Il n'y a pas loin de ces aphorismes à celui qu'a formulé le plus hardi de nos matérialistes contemporains, lorsqu'il a dit : « Le vice et la vertu ne sont que des produits, tout comme le vin et le vitriol. »

Nous voulons bien avouer que La Rochefoucauld ne s'est pas toujours laissé emporter aussi loin et qu'il a frappé au bon coin plus d'une maxime juste, résultat d'une observation fine et d'une étude exacte. Rien, d'ailleurs, n'est plus concis, ni plus expressif que la plupart de ses pensées, et jamais style n'a été pour l'idée un moule plus exact. Même il va trop loin dans la concision et devient obscur à force d'être bref. Je ne sache pas qu'aucun écrivain ait jamais autant limé son œuvre; mais il lui est précisément arrivé ce qui advient aux écrivains trop épris de leur style, et il a plus d'une fois gâté ses idées en voulant les embellir.

Il demeure, malgré tout, une des gloires incontestées de la langue française et de l'esprit français, et ceux qui se proposent de donner une forme précise à leur pensée trouveront en lui un de leurs modèles les plus achevés.

Tant de qualités solides eussent dû préserver un aussi parfait écrivain. Il méritait mieux, à coup sûr, que d'être celui dont la juste postérité pourra dire : « Voilà l'un des hommes qui ont le plus méprisé l'homme. »

Mme DE SÉVIGNÉ

VII

Mme DE SÉVIGNÉ

« Elle est charmante, elle est charmante, elle est char-
» mante. » Ce vers de la *Philiberte* d'Augier vient presque involontairement à l'esprit et aux lèvres, tandis qu'on lit les lettres de la « grande marquise. » Le charme en est tout français. Que les femmes de tous les pays et de tous les temps aient excellé dans l'art d'écrire, c'est un axiome qui est universellement admis, même par les hommes. Il n'est pas de petite bourgeoise en Europe qui, de nos jours encore, ne tourne gentiment une lettre et ne sache s'y montrer aimable. Mais Mme de Sévigné n'a rien d'anglais, rien d'allemand, rien d'italien : elle est absolument de France, et il semble que les critiques ne l'aient pas encore assez observé. Ce n'est là d'ailleurs qu'une remarque superficielle, et il faut aller plus au fond. Il y a chez Mme de Sévigné à étudier la femme, la chrétienne et l'écrivain. La division semblera peut-être naturelle, et donnera plus de clarté à cette étude.

Nous avons dit : « la femme, » et aurions dû écrire : « la mère. » Chez Mme de Sévigné, en effet, la maternité est plus que le sommet de l'âme : elle en est l'essence. On sait comment elle fut mariée, et combien peu de temps. Elle sut garder toute sa vie un profond respect à la mémoire d'un homme qu'elle eut sans doute quelque peine à respecter; mais enfin son mari ne lui fit pas assez aimer le mariage. Elle fut la femme

la plus honnête et, comme elle le dit de sa fille, la plus « régulière » de son temps; mais elle vit dans le mariage les convenances sociales et la « réputation à l'abri » plutôt peut-être que la profonde unité de deux êtres. Encore un coup, je ne saurais l'en accuser sans quelque injustice et, pour bien juger Mme de Sévigné sur un point aussi délicat, il faut se rappeler M. de Sévigné. Bref, ce n'est pas comme femme, mais comme mère que la postérité connaîtra l'auteur des *Lettres*.

Il est vrai que l'amour maternel n'a jamais trouvé une expression plus aimable, ni plus tendre, que dans les lettres de cette mère « qui devait un jour mourir en soignant sa fille, et de l'avoir soignée. » Ce sont, en vérité, d'adorables caresses. Ses angoisses pour la santé de Mme de Grignan prennent elles-mêmes un tour agréable et qui n'est pas sans plaire. L'affection est partout visible et tangible. On entend le cœur qui bat, dans le temps même où la plume court sur le papier. C'est délicat, fin, gracieux. Mais....

Comment dirais-je bien, sans paraître un esprit chagrin, que je ne trouve pas cette affection assez profondément chrétienne? J'ai tout l'air, n'est-il pas vrai, de prononcer un blasphème.

Eh bien, oui! je trouve que Mme de Grignan est un peu trop un « enfant gâté, » et ce n'est pas ainsi, selon moi, qu'une chrétienne doit aimer sa fille. Une mère, qui est plus sévèrement catholique, sait dire à sa fille de plus rudes vérités; elle ne l'accable pas sans cesse sous cette pluie de fleurs; elle ne fait pas brûler tant de cassolettes autour d'elle. Dites tant que vous voudrez que le parfum en est exquis; mais laissez-moi ajouter qu'il est capiteux. La vertu de Mme de Grignan n'en a pas souffert, je le sais et en suis heureux. Mais combien d'autres auraient succombé à une louange aussi assidue et aussi excessive! Ce que je condamne plus sévèrement encore,

c'est le caractère un peu trop matériel d'une affection qui est d'ailleurs si noble et si vraie. Mme de Sévigné adore l'esprit de sa fille, et s'extasie à tout instant sur le style aimable de ses lettres; mais elle a pour la figure et la beauté de Mme de Grignan un culte que je me permets de trouver superstitieux. A plus d'une reprise, elle lui écrit pour la prier avant tout... de n'être pas mère trop souvent. Elle craint les grossesses de sa fille à l'égal du plus grand des malheurs. Sans doute, la santé de Mme de Grignan est pour beaucoup dans cette crainte; mais sa beauté y est, hélas! pour quelque chose. Cette horreur pour les nombreuses familles commençait déjà à se faire jour au XVIIe siècle : notre décadence est venue de là. A ce point de vue, Mme de Sévigné n'est pas assez bourgeoise. Dans les Mémoriaux de famille qui sont dus aux familles chrétiennes de ce même temps, on trouve un accent maternel qui est autrement énergique et autrement profond.

Le XVIIe siècle, à vrai dire, n'était point en général une époque complimenteuse. Les mères n'avaient pas accoutumé d'encenser leurs filles de la sorte, et faisaient bien. Les grand' mères elles-mêmes étaient rudes quelquefois, et se disaient qu'un compliment, un seul, est de nature à perdre une âme. J'estime qu'elles avaient raison et qu'il faut, avant tout, forger des âmes solides. Au reste, les lettres de Mme de Sévigné nous offrent mille pages absolument irréprochables et où ces vilains compliments ne tiennent aucune place. Les mères sévères, elles aussi, savent écrire, et il n'est pas impossible de donner à ses enfants de rudes conseils en un excellent style.

La chrétienne, chez Mme de Sévigné, est savante, sincère, vivante. Néanmoins, la grande Marquise n'est pas toujours pour moi la grande chrétienne. Il lui manque la simplicité et la profondeur. Elle est séparatiste à sa manière et porte l'empreinte de son temps. Il ne saurait entrer dans mon plan de

trancher la question de son jansénisme. A-t-elle été janséniste, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout? Elle aimait trop Port-Royal pour n'avoir pas été imbue des idées de la secte, et c'est à ces doctrines rigoureuses qu'elle doit les défauts les plus incontestables de son étonnante intelligence. Si elle se fût davantage assimilé les doctrines de saint François de Sales, au lieu de savourer à l'excès tout ce qui venait de M. Pascal ou de M. Nicole, elle eût été tout autre sans cesser d'être charmante. Elle eût tout pénétré de christianisme : oui, tout, sa vie intime, son affection pour sa fille, et ses lettres elles-mêmes, qui fussent devenues plus joyeuses en devenant plus vraies. Le jansénisme, lui, est l'antithèse de la joie, et il fait de la religion quelque chose de si maussade qu'un grand nombre de chrétiens se sont depuis longtemps empressés d'être seulement religieux à certaines heures et en certaines occupations de leur journée. Comparez la correspondance de l'évêque de Genève avec celle de Mme de Sévigné : vous comprendrez ce que je veux dire.

Quant au talent proprement dit de Mme de Sévigné, il est tout simplement incomparable, et l'on n'a rien exagéré en la plaçant au-dessus de tous les épistoliers, anciens ou modernes. Jamais grec, jamais latin n'a connu cette admirable aisance et souplesse. Avec une vivacité toujours verte, avec une sorte de vaillance toujours gaillarde et une imagination toujours en éveil, elle aborde tous les sujets. Il semble que, de parti délibéré, elle se propose de toucher à tout. Il n'en est rien et, si elle touche à tout, c'est sans le vouloir et par don de nature. Je parlais de souplesse tout à l'heure : c'est bien là sa première et sa meilleure qualité. Vivant en un siècle où tous les genres littéraires étaient sévèrement distingués l'un de l'autre et claquemurés chacun dans une petite cellule, Mme de Sévigné a, tout au contraire, fondu et harmonisé tous les genres. Elle pleure et

rit dans une seule et même lettre, et le siècle de Louis XIV, qui se serait scandalisé d'un tel mélange dans un drame ou dans un poème, daigna le tolérer dans l'intimité de ces lettres. Par bonheur, et malgré Voiture, on n'avait pas encore décrété d'une façon trop officielle la création du genre épistolaire. Il fut donc permis d'y être humain et vrai. Le grand siècle ici voulut bien se dépouiller de sa grandeur, et nous autoriser à faire de notre style le reflet de notre vie.

Que Mme de Sévigné ait été naturelle, on n'en saurait douter, et il convient de lui en savoir gré; mais je ne voudrais point tomber dans l'excès de certains critiques qui regardent les *Lettres* comme l'idéal du style naturel. Je suis convaincu que, tout en les écrivant rapidement, elle les travaillait quelque peu et, s'il faut tout dire, qu'elle les ciselait volontiers. Je crains même qu'en les écrivant, elle n'ait un peu songé à leur publication future. « J'espère, écrit-elle le 20 juin 1678, que, si » mes lettres méritaient d'être lues deux fois, il se trouverait » quelque charitable personne QUI LES CORRIGERAIT. » Par bonheur, « les charitables personnes, » dont parle la Marquise, se sont contentées de publier les *Lettres*, et se sont donné garde de les corriger. Les incorrections nous y plaisent autant que le reste. Somme toute, elle n'en commet point tant, ni de si lourdes. Elle a l'habileté merveilleuse de donner, même à ce qu'elle travaille, l'apparence d'une œuvre spontanée, facile, primesautière. On ne saurait lui adresser le reproche qu'on a pu faire à La Bruyère : ses écrits ne sentent pas l'huile, et l'appareil en est ingénieusement caché. Aussi ne souffre-t-on jamais en les lisant. C'est à la fois la lecture la plus aimable et la plus reposante. Nulle agitation chez l'écrivain, nulle agitation chez le lecteur. C'est un frais ruisseau qui coule sur de beaux cailloux polis comme l'argent. Cette eau charmante ne fait aucun tapage. Les mots ne s'y préci-

pitent pas; ils ne sautillent point. Les phrases de la Marquise sont rarement longues, sans être trop coupées. Tous les secrets du style s'y trouvent agréablement condensés. Tout ce que la langue française, en huit siècles, avait trouvé de délicatesses, de tours vifs, de rapidités heureuses, toutes ces inventions de notre génie trouvent dans les *Lettres* leur expression suprême et véritablement achevée. Pas de rhétorique, ni d'enflure; rien qui trahisse l'effort. Les images même ne sont employées qu'avec sobriété, et ce pinceau n'abuse pas des couleurs. Avant tout, Mme de Sévigné est une grande dame, et il n'y a rien de vulgaire ni dans les allures de sa vie, ni dans les allures de sa plume. Elle n'est pas d'ailleurs sans quelque impertinence, et tient toujours les autres à la distance qu'exige l'étiquette. Ne lui demandons pas de tendresses pour les petites gens : elle a bien de la peine à ne pas les mépriser. Elle a le style marquis.

Il y a quelques années, un de nos plus illustres publicistes fit de Mme de Sévigné le type absolu et idéal de la chrétienne. Ce jugement ne fut pas sans me paraître excessif, et nous n'avons vraiment qu'à jeter un regard autour de nous pour trouver, dans nos mères, dans nos femmes, dans nos filles, d'aussi parfaites chrétiennes et d'une trempe peut-être plus forte.

Un jour, Joseph de Maistre se prit à écrire cette boutade : « Si j'avais à choisir entre Mme de Sévigné et sa fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre. » C'est charmant, et c'est vrai. Je ne crains pas d'ajouter — et c'est à dessein que je quitte ici le terrain littéraire — que la grande marquise m'effraie quelque peu, et que je me sentirais plus à l'aise avec des âmes plus simples. O chrétiennes inconnues, ô mères admirables qui savez cacher votre vie, je connais vos grandes âmes: je connais ces hauteurs de pensée auxquelles Mme de Sévigné ne s'est pas toujours élevée. Vous

avez une façon de voir toutes choses chrétiennement et de les considérer avec je ne sais quel bon sourire qui n'est pas le rire aimable de l'auteur des *Lettres*, mais qui vaut mieux. Vous savez écrire, vous aussi, et bien écrire : puissent vos lettres demeurer l'honneur secret de vos familles et ne pas trouver d'indiscret qui les tire de vos tiroirs et les profane en les publiant !

On parlait récemment devant moi de la mère de Lamartine, de cette grande chrétienne. Elle est fort inférieure à Mme de Sévigné comme finesse de plume et délicatesse d'esprit ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'elle a l'esprit plus intimement chrétien. Relisez ce *Manuscrit de ma mère* que le pauvre Lamartine a eu l'indélicatesse de livrer aux imprimeurs, et, — si vous n'avez pas le loisir de goûter tant de nobles pages qui n'auraient peut-être été ni pensées, ni écrites par Mme de Sévigné, — écoutez à tout le moins ces quelques lignes :

J'aime le temps d'automne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon et pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît. Puis, quand je me retourne et que je vois, du haut de la montagne, la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce nid caché et tranquille pour les aimer. Je finis toujours par une prière sans beaucoup de paroles, et qui est comme un cantique intérieur que personne n'entend. Mais vous, Seigneur, vous l'entendez, puisque vous entendez le bourdonnement d'un insecte dans cette petite forêt de bruyère que je foule à mes pieds....

Il est temps de revendiquer, pour tant d'humbles chrétiennes, une gloire qu'elles n'ont jamais cherchée et qu'on se plaît trop à leur refuser. On ne trouvera jamais dans les *Lettres* le ton d'une Eugénie de Guérin, ni ces fraîcheurs délicieuses que nous a fait connaître le *Récit d'une sœur*. Mais, pour m'en

tenir aux mères, qui ne souhaiterait d'avoir une mère comme Mme de Lamartine? Et qui ne répéterait volontiers à ces femmes modestes et courageuses, à ces héroïnes de la vie domestique, ces deux vers charmants du vieux Ducis :

Oui, j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De couler mes jours près de vous!

BOILEAU

VIII

BOILEAU

La poésie didactique mérite-t-elle décidément ce nom trop profané de « poésie? » Nous ne le pensons pas. Toutefois, il n'en a pas toujours été de même. A l'aurore de leur civilisation, les peuples, pour retenir plus aisément les éléments de leur science traditionnelle et les procédés même de leur agriculture rudimentaire, ont certaines exigences mnémotechniques que le rythme seul peut satisfaire complètement. Les peuples primitifs ne s'étonnent pas de voir quelque Hésiode se faire leur professeur poétique et revêtir de la splendeur de ses vers la nudité de ses préceptes. Suivant le commun sentiment des érudits, que rien jusqu'à ce jour n'est venu démentir, les Druides auraient tour à tour subi et professé un enseignement de cette nature, à la fois poétique et mnémotechnique. C'est bien; mais, quand à l'aurore a succédé le plein midi, quand à la demi-barbarie a succédé une civilisation demi-corrompue, est-il encore utile, est-il opportun de choisir la forme poétique pour apprendre aux hommes l'architecture ou la musique, la menuiserie ou la versification? Il va sans dire qu'il faut, de toute nécessité, créer une exception en faveur de la poésie rurale et de ce chef-d'œuvre éternel, les *Géorgiques;* mais le poète, ici, a l'inépuisable ressource de toutes les couleurs, de toutes les harmonies, de toutes les splendeurs de la nature. Pour tout le reste, nous maintenons notre dire, et affirmons

qu'en un siècle civilisé, la prose seule est vraiment didactique. C'est ce que n'ont pas su comprendre tant de prétendus poètes depuis le XIIe jusqu'au XVIIIe siècle, et nous avons ainsi l'heur de posséder des milliers de platitudes en vers, depuis le *Bestiaire* de Philippe de Thaon jusqu'à la *Gastronomie* de Berchoux : œuvres d'une médiocrité et d'une inutilité qui défient généralement toute comparaison. Eh! Messieurs, si vous avez réellement la prétention de nous apprendre quelque chose, choisissez la prose, « ce mâle outil fait pour les fortes mains ; » descendez de vos échasses et daignez enfin vous abaisser à notre niveau. Si vous n'avez au contraire que le désir fort légitime de nous charmer, traitez d'autres sujets, et ne consacrez plus quelques milliers de vers à nous ennuyer ainsi sans profit pour la science et sans honneur pour la poésie.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'*Art poétique* de Boileau.

Quel but s'est en réalité proposé l'auteur de l'*Art poétique?* Je ne saurais croire, en vérité, qu'il ait prétendu donner les règles techniques du sonnet et apprendre à ses contemporains éperdus que ce petit poème se compose de quatorze vers distribués en deux quatrains et deux tercets. Ceux qui avaient besoin de ces infimes détails les auraient trouvés, énoncés de leur temps avec beaucoup plus de précision, dans le premier Traité de versification française. Il convient donc, tout d'abord, de défalquer du poème de Boileau tant de préceptes inutiles ou déplacés. Ajoutons que c'est faire preuve de quelque étroitesse d'esprit et de quelque myopie d'entendement que de considérer aussi minutieusement d'aussi médiocres objets. C'est que Boileau a perpétuellement confondu la versification avec la poésie. Je demande pardon de ma liberté grande; mais la poésie, à mon sens, ne lui est point apparue comme une glorification de Dieu et un agrandissement de l'homme par la musique, par la

peinture et par la pensée harmonieusement réunies et fondues en un seul Art. Elle ne lui est pas apparue comme un langage divin parlé par les âmes élevées et pour les âmes élevées, destiné surtout à faire connaître et à faire aimer la Vérité. Non : la poésie n'est guère, à ses yeux, qu'une amusette à l'usage des esprits délicats et fins, « et cela fait toujours passer une heure ou deux. »

Despréaux a, suivant nous, exercé sur les destinées de la poésie en France la plus regrettable, la plus mortelle influence : il a, pour plus d'un siècle, empêché la naissance parmi nous d'un véritable poète. Il a été plus loin, et, malgré son titre, son *Art poétique* a peut-être été aussi fatal à l'art qu'à la poésie. Oui, Boileau a tellement régularisé, aligné, ratissé les abords du Parnasse, il y a mis tant d'allées correctes, tant de poteaux indicateurs : « *Ceci est la route de l'élégie, cela est le chemin du poème épique;* » il l'a si bien transformé en un jardin Lenôtre, donnant à chaque « genre » son petit jardinet à part, et séparant ces enclos par de grands murs destinés à empêcher toute communication; il a si bien fait que l'on s'est enfin dégoûté de tous ces artifices et de tous ces apprêts. On avait fini par ignorer qu'il y eût ici-bas de vrais bois désordonnés et touffus, avec de vrais oiseaux et un vrai charme, et, il faut le dire à la louange de notre siècle, c'est lui qui, après Jean-Jacques, a retrouvé le souvenir des chants oubliés et le chemin de la nature délaissée.

Veut-on savoir jusqu'à quel point les conceptions littéraires de notre temps sont plus élevées que celles du XVIIe siècle? Qu'on lise la *Poétique nouvelle* de Brizeux après l'*Art poétique* de Boileau. Les vers du poète breton ne sont qu'une esquisse, mais on y sent je ne sais quelle grandeur. Tandis que Boileau nous attarde péniblement dans ses définitions subtiles de genres et d'espèces, Brizeux, lui, nous prend par la main et

nous conduit aux trois grandes sources de toute poésie humaine : le Temple, la Nature, la Cité. Qui oserait comparer cette classification à celle de Boileau? L'une est large, et l'autre étroite; l'une est factice, l'autre vraie; l'une est d'un grammairien, et l'autre d'un poète.

La distinction de la poésie en genres rigoureux et infranchissables était faite pour arrêter tout élan vraiment poétique. Rien de plus stérile, ni de plus faux. Comment! si j'ai l'âme inondée de tristesse et si j'éclate en larmes, je devrai pleurer jusqu'à la fin de mes vers impitoyablement qualifiés d'élégie, et il me sera interdit de terminer cette « élégie » comme une hymne enflammée, avec des chants d'action de grâces ou même avec des cris de consolation et de joie! Si je parcours une belle campagne, je n'aurai pas le droit, après l'avoir décrite à ma façon, de m'élever graduellement jusqu'à l'ode, jusqu'au cantique où je chanterai le Créateur de ces montagnes et de ces vallées incomparables! Si je fais agir sur la scène les personnages d'un drame, je serai contraint de leur prêter sans cesse une grimace solennelle et lugubre, parce que ce genre s'appelle « tragédie, » ou une grimace sans cesse exhilarante et rieuse, parce que cet autre genre s'appelle « comédie! » Il me sera défendu, en mon drame amoindri, de faire pleurer et rire le même homme qui, dans la réalité de la vie, a parfois l'occasion de pleurer et de rire durant l'espace d'une seule heure! Toutes ces règles seraient odieuses, si elles n'étaient pas ridicules. Un Victor Hugo s'en est très noblement affranchi. Il a jeté bas tant de barrières, et a bien fait.

Dirai-je comment Dieu fut chassé de la poésie par la main janséniste de Boileau : « Défense à Dieu de pénétrer en ce lieu; défense au poète d'y chanter ses louanges, celles de son Fils, celles de la Vierge et de l'Église. » De telles besognes étaient laissées aux théologiens, et l'on se persuadait qu'il

fallait uniquement, pour être poète, se pénétrer jusqu'aux moelles des seuls procédés de Virgile et d'Homère. C'est la première fois, il faut l'avouer, que la poésie a été entendue de cette façon, et aucun peuple, dans toute l'histoire du monde, n'en a jamais eu cette conception étroite. Toutes les nations, civilisées ou sauvages, partout et toujours, ont fait de leur poésie l'expression, non pas des idées d'une autre nation et d'un autre temps, mais de leurs idées, mais de leurs cœurs, mais de leurs intelligences, mais de leur foi, mais de tout leur être. Elles n'ont pas été emprunter le sang d'un autre peuple pour se le transfuser, décoloré, sans vigueur et froid. Elles ont pu quelquefois ne posséder qu'une pauvre poésie; mais enfin, c'était une poésie à elles, une poésie religieuse et nationale. Elles n'ont pas été mendier la coupe dorée d'Athènes et de Rome, et ont préféré dire : « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. » Voilà la vraie notion de la poésie.

La France ancienne n'a pas été mieux comprise ni mieux traitée par Boileau. Ni les combats de l'Église, ni les premiers siècles de notre histoire nationale ne lui semblèrent poétiques. Doctrine véritablement monstrueuse et contre laquelle il ne faut pas se lasser de réagir. Que dans toutes les annales de l'humanité il y ait eu seulement deux instants vraiment poétiques et dignes d'occuper les poètes à travers tous les siècles; qu'Athènes sous Périclès et Rome sous Auguste soient l'unique aimant qui nous doive attirer et retenir sans cesse, c'est une idée que nous ne supporterons jamais. Boileau, par un excès de respect sans doute, n'a pas voulu se hasarder à parler de Moïse et de David; mais il n'eût certes pas écrit de l'auteur des *Psaumes* ce que notre Lamartine en a dit : « Essayez de lire Pindare après David; quant à moi, je ne le puis plus. » Dans l'histoire de la poésie, il biffe en

réalité tout l'Orient et tous les siècles chrétiens jusqu'à cette grande lumière, jusqu'à cet astre dont la vue est difficile à supporter, jusqu'à ce géant qui se nomme Malherbe. Du moyen âge, il ignore tout, et nous ne songeons pas à lui en faire un reproche : car c'est le défaut de son siècle, et non pas le sien. Où a-t-il cependant puisé les éléments de cette fausse érudition? Où a-t-il vu que, « durant les premiers temps du Parnasse françois, — le caprice tout seul faisait toutes les lois? » Lui était-il impossible de lire dans Fauchet ou dans Catel quelques vers des XIIe et XIIIe siècles, d'en compter les syllabes, et de se convaincre que la versification de ces temps barbares était tout aussi régulière, et peut-être plus sage que la sienne? Où a-t-il vu que « chez nos dévots aïeux » le théâtre ait été « abhorré, » alors que ce fut peut-être leur unique et profonde passion littéraire? Non, non, il faut, encore un coup, pardonner à Boileau des erreurs qui lui ont été imposées par son siècle. Mais c'est le caractère propre du génie de s'élever au-dessus de ces idées, de ces ignorances et de ces préjugés de son temps, et Boileau ne saurait vraiment passer pour un génie.

Presque partout dans son œuvre, on est amené à constater le même manque d'essor et de coups d'ailes. Comment ce satirique a-t-il compris la satire? A-t-il été ce Juvénal chretien dont le grand siècle avait tant besoin? A-t-il, en vers légitimement audacieux, flétri les adultères du Roi, les complaisances des courtisans, les envahissements du césarisme, les attentats contre l'Église romaine mère de toutes les Églises, les premiers symptômes de cette épidémie d'athéisme qui allait tout infecter, les excès du luxe royal, la servilité des grands, l'extrême misère des pauvres, et tous les vices d'un temps dont il n'a guère raillé que les travers? Non : Boileau s'est donné le plus souvent pour tâche de faire la guerre aux mé-

chants petits poètes qui pullulaient autour de lui, et ses yeux ont peut-être été plus indignés de ces minces abus que des vrais crimes de son époque. Que Cotin ait fait bâiller ses auditeurs et que Chapelain ait écrit de mauvais vers, tel n'est pourtant pas le principal souci de l'humanité chrétienne et française. Ce sont là des accidents sans doute, mais des accidents secondaires, et nous comprenons autrement l'utile et noble besogne d'un satirique. Aujourd'hui nous ne ferions pas, grâce à Dieu, de succès durable à l'écrivain qui se contenterait de berner le style de ses confrères et n'aborderait jamais les grands problèmes de la vie. Cependant les satires de Boileau ont été décrétées classiques, et l'on impose à la fraîche intelligence et au petit cœur tout neuf de nos enfants le *Repas ridicule* et les *Embarras de Paris!*

La physionomie de Despréaux est presque toujours la même dans toutes les parties de son œuvre. Le *Lutrin* appartient à ce genre faux qu'on appelait héroï-comique, et qui est, à proprement parler, la parodie. C'est une sorte de pseudo-comédie qui consiste à prêter à de petits personnages l'allure et le langage des héros. La chose est amusante durant quelques cents vers; plus longue, elle agace ou endort, et je ne crois pas qu'un esprit vraiment haut puisse jamais goûter le *Lutrin*. Il n'en est pas de même des Épîtres, qui sont incontestablement le meilleur titre de Boileau et où abondent les beaux vers honnêtes et francs, pleins d'un bon sens vigoureux et d'une lucidité toute française. Dans son Épître sur l'amour de Dieu dont nous n'avons pas à juger le fond et qui, pour la forme, est regardée avec raison comme indigne de lui, il aborde une haute question, et nous n'étions guère habitués à lui voir prendre cet essor vers les hauteurs. Nous le félicitons vivement d'une telle tentative, et estimons qu'il méritait d'y mieux réussir.

Notre jugement paraîtra sévère; mais nous n'avons encore parlé que de nos griefs. Loin de nous la pensée d'amoindrir la valeur réelle de cet excellent écrivain qui fut un chrétien convaincu. Je ne pense pas qu'on ait jamais respecté ses lecteurs avec autant de conscience, ni que jamais on ait si honnêtement travaillé une œuvre littéraire. Le vers de Boileau est net, franc, correct, et vraiment frappé de main de maître. J'ajoute que cette admirable régularité et ce parler sans tache étaient profondément nécessaires en un temps où la langue achevait de se former, et où le vers était encore un peu lâche, malgré le sublime effort de Corneille. L'auteur des Épîtres a rendu par là un signalé service à notre littérature nationale, qui ne s'en montrera jamais assez reconnaissante. La guerre impitoyable qu'il fit aux médiocrités poétiques de son temps eut, du moins, ce bon effet de déblayer le terrain littéraire et d'en expulser les indignes. Le mérite particulier de Boileau, un mérite qu'il a presque poussé jusqu'au génie, c'est le bon sens. Je ne crois pas, « quoi qu'on die, » que ce soit précisément l'attribut spécial des vrais poètes, bien que cette excellente qualité soit partout à sa place et ne soit nulle part inutile. La poésie n'est pas une folie, comme l'a prétendu certaine école; mais ce n'est pas non plus une sagesse bourgeoise et craignant les courants d'air. Malgré tout, Boileau restera et méritera de rester, en raison même de cette correction et de cet équilibre. O rare puissance de ces vertus qui n'ont rien de vulgaire! En réalité elles assurent l'immortalité, que ne donneront jamais ni la fécondité, ni l'imagination toutes seules, ni tous les dons de l'esprit sans ceux-là. Dans notre nomenclature littéraire qui est si riche, cent esprits peut-être sont supérieurs à l'auteur tranquille et peu inspiré de l'*Art poétique;* mais ils n'ont pas été corrects, et ne seront pas adoptés par la postérité qui a besoin de modèles achevés.

Il est encore un point qui me ravit chez l'auteur de l'*Art poétique* : c'est qu'il n'est point bas; c'est qu'il n'a jamais fait de vilenie; c'est qu'il a révélé l'intime noblesse de son âme dans ce vers, l'un des plus beaux de notre langue et de toutes les langues : « Le vers se sent toujours des bassesses du cœur; » c'est que, loyal et bon dans sa vie, il le fut dans ses œuvres; c'est qu'enfin, s'il est à nos yeux un poète de seconde volée, il est, dans toute la force de ce mot, un honnête homme de premier ordre.

LA FONTAINE

IX

LA FONTAINE

S'il ne fallait pas désespérer d'interrompre jamais le cours d'un préjugé, nous aurions à répéter ici, pour la millième fois peut-être, que ce prétendu naïf fut en réalité le plus madré et le plus profond de tous les égoïstes. Ce qui domine en lui, ce n'est pas le cœur, ni la conscience, ni l'âme : c'est l'esprit. Je m'évertue à chercher ce qui a mérité à ce fin matois le surnom de « bonhomme », et j'avoue en toute humilité que, malgré la constance de mes efforts, je ne suis pas encore parvenu à le découvrir. Intelligence acérée, pénétrante, mordante, piquante, charmante, il n'a jamais eu de la bonhomie vraie que certaines apparences trompeuses ; pour tout dire, je ne connais pas de type plus accompli du « faux bonhomme. » Il est essentiellement sceptique, et rit sans cesse en dedans. C'est une sorte de Voltaire qui n'est pas venimeux et qui, par paresse, ne se donne pas la peine de haïr, mais seulement de mépriser. Encore ce mépris est-il sans profondeur, comme il est sans fiel. Il observe, sourit, puis écrit.

La Fontaine a loué quelque part l'auteur des *Maximes*, et il l'a fait avec amour, avec passion, sans réserve. C'est que l'auteur des *Fables* n'est en réalité qu'un La Rochefoucauld moins bilieux, moins sec, moins anguleux, mais plus dangereux peut-être et cachant mieux son jeu. Au demeurant, c'est

le même tempérament de mépriseur de la nature humaine, et ils étaient bien faits pour se comprendre.

Voici un homme qui, doué d'un rare et merveilleux génie, et maniant le vers avec une facilité que personne n'a jamais possédée à ce point, se prépare à écrire un volume de *Fables*. Il a d'illustres modèles sous les yeux : les Indous; Ésope chez les Grecs, et, chez les Latins, Phèdre. Tous ces conteurs, que La Fontaine a si magnifiquement dépassés, ont vu dans l'apologue une façon populaire de dire la vérité aux peuples et de leur faire un cours de haute morale. Les origines de l'Apologue sont sacrées, j'allais dire divines. On le trouve dans l'Ancien Testament, et l'on peut affirmer que les paraboles de l'Évangile ne sont que des apologues surnaturalisés. Chez les nations même qui n'ont pas vécu dans la pleine lumière de la révélation, l'Apologue est resté quelque chose de mystérieux, de théologique et presque de sacerdotal. Oui, les Indous, Ésope et Phèdre lui-même sont des moralistes qui sont convaincus jusqu'à paraître inspirés. Si l'on n'avait pas tant abusé de ce mot, je dirais qu'ils semblent remplir un sacerdoce. Ils ne se dépouillent jamais d'une certaine gravité, qui est belle; ils ne raillent, ni ne plaisantent, et ce sont des prêtres qui croient à leur Dieu. Quel est, dans notre monde occidental, quel est le premier fabuliste qui a fait entrer le scepticisme dans l'apologue? Quel est le premier qui s'est dépouillé de sa toge de moraliste? Quel est le premier qui, dans cette littérature grave, a montré la grimace d'un sourire moqueur ? Ce sont les auteurs de *Renart* aux XIIe et XIIIe siècles, mais c'est surtout la Fontaine au XVIIe. Il se sert de la fable pour montrer le ridicule et l'inanité de l'homme, mais non plus pour lui prêcher une morale supérieure. Il est heureux de nous percer à jour. Au milieu de tant de vices et de petitesses, il nous donne à entendre que le seul moyen de nous

tirer d'affaire consiste en une bonne petite prudence, en une honnête petite habileté renardière qu'il se prend à nous enseigner tout au long. L'important, c'est d'arriver par la finesse au succès, sans rompre trop ouvertement avec la morale. Le trompeur n'a qu'un écueil, c'est d'être trompé, mais il peut l'éviter. Le renard, enfin, est la bête favorite du « bonhomme », qui fut lui-même un fin renard. Prenez l'une après l'autre toutes les « moralités » des fables de La Fontaine et, à part un certain nombre d'exceptions dont il convient de faire estime, vous n'y trouverez qu'une morale des plus naturalistes et des plus sceptiques. Il est certain que les Indous et Ésope ont été de grands théologiens, si on les compare à La Fontaine. Après seize cents ans de christianisme, ce fabuliste chrétien a trouvé aisément le moyen d'être infiniment moins élevé et moins moral que les fabulistes païens. Il n'y a ici-bas que deux classes d'écrivains : ceux qui concluent et ceux qui se bornent à constater. La Fontaine est de ceux-ci, et c'est, pour tout dire, un prêtre qui ne croit pas à son Dieu.

La cause de cette étrange infériorité doit être cherchée dans cette odieuse doctrine, née aux XVIe et XVIIe siècles, qui scindait l'homme en deux, le chrétien d'un côté, le poète de l'autre. Dès qu'on prenait la plume, on n'était plus tenu à conserver ses idées ordinaires, sa physionomie intime. Tout au contraire, on croyait entrer dans le domaine de la fiction, dans un pays où il fallait se masquer. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire aux défenseurs de La Fontaine : « Il faisait des fables, et non pas de la théologie ; » de même que nous avons eu le chagrin d'entendre dire à des publicistes fort catholiques : « Nous ne faisons pas de la théologie, mais du journalisme, » Comme si de telles choses étaient réellement divisibles ! Comme si la foi n'était pas la substance réelle de toute poésie et de tout art ! Comme si l'on pouvait renfermer en soi

ces deux êtres si complètement différents et opposés : un chrétien qui s'agenouille devant Dieu et un poète qui ne prononce même pas ce nom sacré ! Nous ne craignons pas d'affirmer que La Fontaine, vivant en plein pays chrétien, pouvait et devait écrire des fables chrétiennes. Puis donc que le niveau de la morale humaine s'était si prodigieusement élevé dans le monde depuis le sacrifice du Calvaire, il était à tout le moins obligé de se mettre à ce niveau, et d'être plus grand que les fabulistes anciens. Il est, à ce point de vue, notablement plus petit.

Nous avons là, sous les yeux, un Recueil d'apologues indiens qui ont été traduits en chinois; puis du chinois en français, par Stanislas Julien. J'en citerai ici quelques pièces, plutôt que de citer Ésope et Phèdre, trop connus, et nos lecteurs verront sans peine combien ces pauvres bouddhistes avaient de la fable une idée plus haute que notre La Fontaine. Écoutez ce récit, dont le titre et la moralité sont contenus en ces sept mots : *Il faut être fidèle à sa parole.*

« Un lion qui vivait dans une forêt avait lié amitié avec un singe. Celui-ci confia un jour ses deux petits au lion. Dans ce moment un vautour, qui était pressé par la faim, rôdait en cherchant sa proie. Comme le lion s'était endormi, le vautour prit les petits du singe et alla se fixer au haut d'un arbre. A son réveil, le lion chercha les petits du singe et ne les trouva plus et, ayant levé les yeux, aperçut le vautour qui les tenait au haut d'un arbre : « J'avais reçu, dit-il au vautour, les petits du singe qui avaient été confiés à ma garde; mais je ne les ai pas protégés avec assez de vigilance et de soin, et vous en avez profité pour les prendre et les emporter. De cette manière, j'ai manqué de foi. Je vous en prie, rendez-les moi. Je suis le roi des quadrupèdes, et vous le maître des oiseaux : notre noblesse et notre puissance sont égales. Il serait juste de me les rendre.

— « Vous ne connaissez pas les circonstances, lui répondit le vautour. Maintenant je meurs de faim. Qu'ai-je besoin de considérer la ressemblance ou la différence du rang ? »

Le lion, voyant qu'il n'obtiendrait rien, déchira avec ses ongles la chair de ses flancs pour racheter les petits du singe. »

Et cette autre fable dont la moralité n'est pas moins haute : *Pratiquez l'humanité*, n'est-elle pas digne aussi d'être regardée comme une œuvre vraiment chrétienne?

« Jadis, dans une grande forêt, il y avait une multitude d'animaux. Le feu, ayant été allumé dans une plaine sauvage, s'étendit rapidement et consuma trois côtés de la forêt. Il n'en restait plus qu'un qui fut libre; mais, devant coulait une grande rivière. Les animaux, réduits à l'extrémité, ne savaient plus comment sauver leur vie.

» Dans ce moment, dit le Bouddha, je pris la forme d'un cerf gigantesque et doué d'une force extraordinaire. Je posai mes pieds de devant sur le bord ultérieur, et ceux de derrière sur l'autre rive, et je fis de mon dos un pont pour passer les animaux. Ma peau et ma chair furent cruellement meurtries et déchirées; mais, par un sentiment d'affection et de pitié, j'endurai la douleur au risque de mourir. Après tous les animaux arriva un lièvre. Quoique la vigueur de mon corps fut épuisée, je fis un dernier et suprême effort pour qu'il pût passer. Dès que le lièvre fut sauvé, mon dos se brisa. Je tombai dans l'eau et je mourus. »

Nous pourrions multiplier ces exemples et en citer d'aussi décisifs; mais personne n'hésitera désormais à établir entre les Indous et La Fontaine une différence qui ne sera pas à l'avantage du dernier. Il est presque inutile d'ajouter que ce caractère primitif de l'apologue a persisté chez toutes les nations chrétiennes et, en particulier, chez la nôtre. Marie de France, au XIIIe siècle, a versifié des fables, imitées de l'antiquité, qui présentent une morale sévère et élevée. Dans le *Coq et la Perle*, le fabuliste du XVIIe siècle semble donner pour conclusion et pour morale cette idée fort réaliste que l'Utile est souvent préférable au Beau. Telle n'est pas, au contraire, la pensée de l'auteur du moyen âge, quand il compare le coq à ces esprits qui « méprisent l'honneur et choisissent le pire. » Je préfère cette morale et m'y tiens.

Mais si La Fontaine est à nos yeux le moins religieux de tous les fabulistes, il en est certainement le plus admirable et

le plus parfait, si l'on ne considère que la forme. Autant de fables, autant de drames vivants, autant de chefs-d'œuvre. Pour trouver dans ce livre sans pareil un mot déplacé, une expression fausse, une faiblesse, il faut de longues recherches et qui aboutissent rarement. Sous la main de cet homme prodigieux, le vers français prend une souplesse, une variété, une élasticité dont Boileau ne l'aurait pas cru capable. Les rythmes changent sans cesse, et l'harmonie n'en souffre jamais. La Fontaine procède par images, ou plutôt par tableaux. Il dédaigne avec raison les sécheresses d'Ésope et la brièveté de Phèdre : il met tout en action. Plus de style indirect : du drame, toujours du drame. Chaque animal a la parole : on le voit, on l'entend. Les Indous, par exemple, connaissaient la fable de *L'Ane couvert de la peau d'un lion;* mais quelle concision désespérante! « Un âne s'étant couvert de la peau d'un lion, se pavanait fièrement et s'imaginait qu'il était le roi des quadrupèdes. Quelques personnes, l'ayant aperçu de loin, le prirent pour un vrai lion; mais quand il se fut approché d'eux, il se mit à braire, et tous connurent que ce n'était qu'un âne. » Tels sont presque tous les thèmes de La Fontaine, et vous savez comment il les a embellis. Des tableaux d'une infinie variété, un drame plein de vie, un style plein de facilité, ce n'était pas encore assez : La Fontaine y joint la pointe de son esprit, qui est d'une méchanceté délicate. Vous vous heurtez, dans chaque fable, à vingt observations délicieusement vraies. Le bon sens domine et éclaire toute l'œuvre. Ce n'est pas celui de Boileau qui était parfois grave jusqu'à la lourdeur : c'est le sien, qui est plus français. Il accepte, d'ailleurs, les données de la morale naturelle, et, s'il ne leur ajoute rien, il lui arrive le plus souvent de ne les point défigurer ni amoindrir. Somme toute, avec les *Fables* on ne charmera jamais un chrétien, mais on amusera honnêtement les honnêtes gens.

C'est le plus parfait de tous les chefs-d'œuvre, et il est visiblement immortel.

Je crois néanmoins qu'il n'a pas augmenté ici-bas la somme du bien; j'ajoute qu'il n'a pas agrandi une seule âme; je suis convaincu, enfin, qu'avec le seul bon sens, même doublé d'esprit, on ne fondera jamais ici-bas rien de vraiment grand.

Quant aux *Contes* de La Fontaine, je n'en parlerai pas. Ils déroutent certains de ses admirateurs, qui les trouvent décidément trop gaulois. Il les faut tenir dans la même estime que nos Fabliaux du XIIIe siècle et le *Décaméron* de Boccace.

Venant de l'auteur des *Fables*, ils nous désolent plus qu'ils ne nous surprennent.

CORNEILLE

X

LE THÉATRE

I. CORNEILLE ET RACINE

La vraie poésie du siècle de Louis XIV, c'est le Drame. Trois génies s'y rendent immortels : Corneille, Racine, Molière. Pourquoi faut-il que leur marche victorieuse ait été entravée par de vulgaires obstacles? Ces grands esprits trouvèrent la scène encombrée par des héros de convention et régie par une législation ridicule. Ils furent dominés par des circonstances qu'ils auraient peut-être dû dominer davantage. Les sujets antiques d'une part, et les trois Unités de l'autre, furent imposés à ces généreuses intelligences comme une digue dont leur génie n'avait pas besoin. Ils acceptèrent ces règles factices. Le plus indépendant fut peut-être le plus ancien, Corneille. Comme ce vieux Rotrou, son contemporain, qui est l'auteur de *Venceslas* et d'un admirable *Saint-Genest*, il ne recula pas devant les sujets modernes et écrivit le *Cid ;* il ne recula pas devant les sujets chrétiens et fit *Polyeucte*, chef-d'œuvre éternel. Sans doute il y a dans ces drames sublimes certaines faiblesses étranges et inattendues ; plusieurs scènes du *Cid* sont tout à fait mauvaises, plusieurs de *Cinna* tout à fait odieuses. Mais, quelle vie ! Le vers est frappé par

une main forte et tourné en façon de proverbe: les traits abondent, et parfois il y en a trop; le style est inégal, mais plein d'une majesté dont il ne se dépouille jamais : car Corneille est plat d'une manière majestueuse, et il a une façon solennelle et grande d'être mauvais. Cette solennité le fait trop aisément tomber dans la déclamation, qui est presque naturelle chez lui. Il a d'ailleurs cette excellente fécondité qui est, malgré tout, le propre des grandes intelligences. Touche-t-il à la comédie, il y est embrouillé autant que charmant, et, après y avoir été léger, il y redevient aisément solennel, témoin la fameuse scène du *Menteur :* « Êtes-vous gentilhomme? » Mais ce n'est pas la meilleure de ses comédies, et *Nicomède*, à mes yeux, est la plus soutenue : car c'est une vraie comédie, que Molière, suivant nous, a imitée de près dans son *Malade imaginaire*. On a beaucoup exagéré la rapidité avec laquelle Corneille serait arrivé à la décadence de son talent : le fait est que ses dernières œuvres elles-mêmes renferment des traits de génie. Puis, ce qui ne l'abandonne jamais, c'est la fierté. Il a l'âme fière et le vers fier, et par là nous le trouvons très Français, en dépit de ceux qui ne placent pas dans cette vertu l'élément « gaulois » de notre littérature. On l'accuse de n'être pas tendre; mais c'est quand on veut à tout prix lui préférer Racine. J'ignore ce qu'il avait dans l'âme ; mais je sais bien qu'on doit à ce grand chrétien le plus admirable type de femme qui existe sur la scène française et même dans le théâtre de tous les peuples : celui de Pauline, dans *Polyeucte*. Jamais Racine n'eût rencontré ce type, et peut-être même ne l'aurait-il point cherché. Il n'est pas une seule de ses héroïnes qui approche de Pauline et qui soit de sa taille. C'est la seule chrétienne, d'ailleurs, que nous offrent la tragédie et la comédie du XVIIe siècle, et voilà pourquoi nous mettons tant d'ardeur à la saluer au passage!

RACINE

Racine a moins résisté que Corneille aux doctrines de la Renaissance : il est plus classique. Son style ne présente pas d'inégalités : mais s'il ne descend jamais aussi bas que celui de Corneille, il s'élève rarement aussi haut. Jamais la langue française n'a rendu un tel son ; jamais notre vers n'a coulé si doucement. C'est une harmonie véritablement délicieuse. Les images, qui chez Racine ne sont jamais violentes, n'y fatiguent jamais les yeux. Plus aisé que celui de Boileau, ce style a moins de monotonie et autant de clarté. La plus légère prétention, le plus petit boursoufflage en sont heureusement absents : rien n'est plus travaillé, et rien ne me semble moins l'être. Quant aux sujets, ils sont sérieusement et longuement étudiés ; mais oserai-je ajouter que la convention tient beaucoup trop de place dans le caractère des héros ? Oreste est fatigant à force d'être immortellement furieux, et Hermione n'est guère moins ennuyeuse à force d'être obstinément jalouse. Trop souvent un seul côté de l'âme humaine occupe les yeux du poète, et par conséquent ceux de son public ; le rire et les larmes, qui se confondent si souvent dans une seule minute de notre vie, ne se mêlent jamais dans la vie de ses personnages, et ce défaut, d'ailleurs, est celui de tout son temps. Tous les reproches qu'on a adressés à la tragédie française sont plus mérités par Racine que par Corneille. La beauté, chez l'auteur d'*Andromaque*, devient monotone à force d'être partout la même. La grâce, l'harmonie, la correction, la clarté, le charme, toutes ces inappréciables qualités y deviennent parfois difficiles à supporter longtemps : mais il faut faire une exception pour l'admirable rôle de Néron dans *Britannicus*, et pour celui de Phèdre. Je n'ai encore rien dit d'*Esther* ni d'*Athalie*, parce qu'elles appartiennent à un tout autre ordre d'idées. La première de ces œuvres est une charmante étude biblique, où les couleurs de l'original ont perdu

de leur vivacité pour se fondre en une teinte agréable ; mais *Athalie* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Jamais on n'a imité la Bible avec cette vigueur d'originalité : un verset de l'Écriture, traduit par Racine, devient un acte tout entier de son drame, un acte où l'on ne pourrait retrancher un seul vers. Ce grand esprit, pour cette fois, a laissé la douceur habituelle de son style, qu'il a prêtée au seul petit Joas ; il est devenu fier sur ses vieux jours, et il y a du cornélien dans *Athalie*. Je disais tout à l'heure que Racine n'eût pas tracé le personnage de Pauline : je dirai maintenant que Corneille n'eût pas dessiné celui de Joad. Joad, c'est le peuple de Dieu dans tout ce qu'il a eu de grand ; ce sont tous les lévites, ce sont tous les grands prêtres, ce sont tous les prophètes de l'ancienne loi. Cette seule poitrine contient tous ces grands souffles. En relisant ces vers, qui n'ont peut-être leurs pareils dans aucune langue, on se prend à regretter que Racine ait achevé dix autres œuvres avant d'en venir à celle-ci, et qu'il n'ait pas donné à un sujet national le même éclat qu'à un sujet religieux.

Mais c'est la faute de son siècle plutôt que la sienne.

II. MOLIÈRE

Me voici maintenant en face de Molière et fort embarrassé pour en parler librement : car s'il existe en littérature des idées préconçues, un jugement routinier, des doctrines toutes faites, c'est certes au sujet de l'auteur du *Misanthrope*. Malheur à qui n'écrit pas pour la millième fois cette phrase consacrée :

« Molière est aussi profond philosophe que grand écrivain. » Eh bien! non, malgré tout, je ne veux pas, je ne puis pas écrire cette banalité... qui est fausse.

Pour l'écrivain, j'accorde tout, et vais même au delà de tout ce qu'on me pourrait demander. Oui, je l'avoue, on n'a jamais écrit avec cette aisance, cette limpidité, ce sans-façon, ce naturel exquis. Les vers de Molière ont exactement les mêmes qualités que sa prose, et ce n'est pas un petit éloge que je prétends leur faire. Ce sont d'éternels modèles de bon goût, de bon sens, de finesse, et surtout, chose rare, de simplicité. C'est dans Molière, enfin, qu'il faut peut-être aller chercher de préférence les secrets du style au XVIIe siècle. Il appartient à tous les siècles, sans doute; mais il est aussi, mais il est merveilleusement de son temps. Ce talent, chez lui, touche au génie.

Je concède encore qu'il a été observateur; mais, pour être sincère, j'ajouterai qu'il n'a pas observé toutes les classes de la société de son temps, ni surtout tous les côtés de l'âme humaine. Qu'on veuille bien penser un instant à la vie de Molière, au milieu où il vécut, au monde qu'il fréquenta. Qu'a-t-il connu du XVIIe siècle? Il a connu les comédiens au milieu desquels il a écrit tous ses ouvrages; il a connu la cour et les courtisans, et les a connus à une époque où ils étaient tout à fait corrompus. Mais j'affirme qu'il n'a pas connu et que, par conséquent, il n'a pas observé les meilleurs éléments de la société française au XVIIe siècle. Il y avait alors une noblesse provinciale et une excellente bourgeoisie très profondément catholiques; il y avait des milliers de femmes chrétiennes qui n'étaient pas loin d'être des saintes; il y avait de grands et de saints prêtres; il y avait les institutions et les œuvres de l'Église, qui vivaient leur bonne et noble vie; il y avait les établissements de saint Vincent de Paul. Oserez-vous

soutenir que Molière s'est fait l'observateur de toutes ces vertus? A coup sûr, vous n'en trouverez pas la moindre trace dans son théâtre. Il n'y a pas, à vrai dire, un seul chrétien dans toute l'œuvre de Molière, et surtout on n'y rencontre pas une seule chrétienne. S'il faut juger les critiques et les observateurs d'après les pages qu'ils consacrent aux femmes, passez en revue les « femmes » de Molière. Henriette, des *Femmes savantes*, est sans doute une de celles qui sont faites pour plaire; mais au fond, c'est une raisonneuse, et il n'est pas très sûr que vous la voudriez pour femme. Quant aux autres, ce ne sont trop souvent que des adultères, de fausses ingénues ou des coquettes.

Je concède enfin que Molière a été un philosophe, mais à la condition d'ajouter « un philosophe païen. » Sauf dix lignes peut-être, sauf quelques scènes de *Tartufe*, et sauf surtout l'admirable *Don Juan*, TOUT LE THÉATRE DE MOLIÈRE AURAIT PU ÊTRE ÉCRIT AVANT JÉSUS-CHRIST. Molière n'a pas tenu compte de ce fait prodigieux qui s'appelle le Christianisme; il l'a placidement regardé comme non avenu; il n'en a parlé enfin que pour le bafouer, en paraissant s'incliner devant lui : semblable à La Fontaine, qui ne s'occupe que deux ou trois fois des prêtres et des moines dans la longue série de ses *Fables*, et c'est pour les égratigner au passage. Nous le croyons sincèrement : *Tartufe*, dans l'intention de l'auteur, a été uniquement dirigé contre l'hypocrisie, que nous détestons autant et plus que ne le faisait Molière lui-même. Mais il est avéré que ce chef-d'œuvre de style et d'observation a été exploité contre la sainte Église et contre les plus nobles âmes. « *Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez :* » c'est peut-être le mot le plus perfide qui ait été lancé contre le christianisme et les chrétiens. On feint de nous croire ou de nous vouloir impeccables, et, dès que l'on constate chez nous la plus légère

imperfection, on se révolte, on s'emporte, on nous maltraite. Nous protestons contre cette singulière prétention. L'évêque de Tulle, avec sa grande parole, disait un jour que nous ne sommes pas « des machines à sainteté, » et qu'à travers la grâce nous demeurons tout à fait libres. Molière ignorait-il cette vérité, et croyait-il de bonne foi à l'impeccabilité des chrétiens?

Philosophe tant que vous voudrez, mais non pas bon philosophe. Alceste, quoi qu'on dise, n'est qu'un rationaliste grognon ; le vieux Chrysale, qu'on a tant admiré dans les *Femmes savantes,* n'est qu'un bonhomme à petites idées étroites; les Aristes sont d'ennuyenx sermonneurs, qui sont là pour représenter la vertu et qui la rendent ennuyeuse comme eux. Mais ici, dois-je oublier que Molière, dans plusieurs de ses œuvres, a rendu l'adultère amusant? Oui, il a fait rire, et rire à gorge déployée, des maris qu'il nous montre bernés et trompés. Le dénouement de *Georges Dandin* est à cet égard tout ce qu'on peut imaginer de plus odieux, et je ne comprends guère qu'on puisse supporter un tel spectacle. Il appartenait au théâtre du XIXe siècle de protester contre cette tendance de Molière et de plaider contre l'adultère. Mais vous voyez bien qu'il m'est impossible de laisser plus longtemps le nom auguste de philosophe à Molière, avocat de l'adultère.

Reste *Don Juan*, qui est le chef-d'œuvre de ce grand esprit dévoyé et l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On doit remarquer que Molière en a emprunté le sujet à l'Espagne, et que le dénouement surtout ne lui appartient pas. Mais ce n'est plus imiter que d'imiter de la sorte, et si le mot *génie* nous échappe des lèvres, c'est en lisant la « scène du pauvre, » les reproches de Don Luis, et principalement la dernière scène. *Don Juan,* suivant nous, est la protestation d'un déiste convaincu contre l'athéisme qui commençait, hélas! à fleurir de

tous côtés. Ce n'est pas sans doute l'œuvre d'un catholique achevé; mais, du moins, c'est l'œuvre d'un spiritualiste et d'un honnête homme. Et, par le temps d'athées qui court, c'est quelque chose qu'un théiste qui ne craint pas de proclamer sa foi.

Nous sommes heureux de terminer par un éloge ce que nous avions à dire ici de Molière. Il est trop vrai que les catholiques sont forcés de plaindre l'auteur de *Georges Dandin* et du *Tartufe;* mais ils ne peuvent qu'admirer l'auteur de *Don Juan !*

MOLIÈRE

XI

LES LYRIQUES

Si l'histoire littéraire n'était pas encombrée de vulgarités et de lieux communs, si la routine n'y étalait pas son triomphe, Malherbe serait depuis longtemps dépossédé de cette singulière primauté qu'on se plaît à lui attribuer depuis l'*Enfin Malherbe vint* de son disciple Boileau. Quoi ! notre grandeur daterait de cette médiocrité ! Nous aurions pour ancêtre ce versificateur prosaïque ! Je veux que son bon sens ait été d'un exemple profitable pour son temps ; qu'il ait été justement sévère aux poétaillons de son époque ; qu'il ait, en bon forgeron, bien frappé notre vers français ; qu'il ait proprement attelé nos alexandrins deux par deux, et que Corneille lui-même l'ait imité dans cette nécessaire et heureuse besogne. C'est fort bien, et je n'y contredis pas. Il nous fallait de ces sergents instructeurs après les vagabondages fantaisistes du XVIe siècle ; mais, de grâce, qu'on n'exagère pas la gloire de ces utiles. Disons que Malherbe a discipliné notre versification : ne disons pas qu'il a créé notre poésie. Nos hexamètres, d'ailleurs, n'ont été que trop bien domptés par cette main sévère. Il nous faudra descendre jusqu'à André Chénier pour trouver un autre moule à notre vers de douze syllabes : et, s'il faut tout dire, nous préférons celui d'André Chénier. Trois ou quatre fois, du reste, nous avouons que Malherbe a rencontré de superbes accents, des accents véritablement

chrétiens, et jusqu'au dernier jour on chantera en France l'un des plus beaux cantiques qui aient été écrits en aucune langue : « N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde. »

Mais ce cantique, après tout, n'est qu'une traduction, et c'est le lieu d'observer ici que les seules poésies sacrées dont le XVIIe siècle « se soit rendu coupable » sont presque uniquement des traductions, soit de notre liturgie, soit de nos livres saints. Dans cette voie nous rencontrons trois grands écrivains, et dont les deux premiers méritent d'être classés dans le groupe sacré des génies : Corneille, Racine, Jean-Baptiste Rousseau.

L'auteur de *Polyeucte* saisissait la grandeur de l'art chrétien, et n'était pas pénétré jusqu'aux moelles de ce paganisme qui dévorait son époque. Un jour, avec la noblesse des repentirs de ce temps-là, il se donna la pénitence sublime de traduire l'*Imitation de Jésus-Christ*, les Hymnes du Bréviaire romain et l'Office de la Vierge. Peut-être voulut-il travailler trop rapidement; mais, malgré tout, l'*Imitation* est un chef-d'œuvre, et ses quarante éditions consécutives sont peut-être le plus grand succès littéraire du XVIIe siècle. Ce succès est légitime. Ceux qui sont embarrassés de trouver aujourd'hui de beaux cantiques pour les graver dans la mémoire de leurs enfants, au lieu des platitudes qu'on leur impose, ces honnêtes gens trouveront dans la traduction de Corneille vingt chants merveilleux de profondeur, et où le style est à la hauteur de la pensée. Sans doute, les bras vigoureux de notre grand tragique n'étreignent pas toujours victorieusement le génie inconnu qui écrivit l'*Imitation*. Sans doute, il est moins ferme, moins concis et moins précis : il détruit le plus souvent les antithèses de son modèle; il en émousse les traits. Mais que de majesté, que d'ampleur, et quelle intelligence de la langue

chrétienne! Racine, comme toujours, est plus parfait, et il est malaisé de noter une tache dans ses incomparables chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. On a dit qu'il y avait là les plus belles pages de notre poésie lyrique; on eût dû ajouter : « avant Lamartine et avant Hugo, » et l'on n'aurait été que juste; mais on l'est difficilement à l'égard de notre siècle. Si admirables d'ailleurs que soient ces chœurs très légitimement vantés, il ne faudrait pas les comparer avec les Psaumes. Racine n'avait pas, il ne pouvait pas avoir le sentiment complet de la poésie hébraïque; il a trop souvent affaibli et décoloré son modèle. Ce n'est plus la poésie orientale, pleine de couleurs et de soleil; ce ne sont plus les images fortes, ce n'est plus le parallélisme de David. Non, c'est un mélange d'art juif et d'art français, admirablement approprié à l'époque où l'on joua ces immortelles tragédies et aux personnes qui les représentèrent. C'est autre chose que la Bible, et néanmoins c'est parfait. Dans sa traduction des hymnes du Bréviaire, qui mérite une partie des mêmes critiques, Racine serre de bien plus près son modèle qui, d'ailleurs, est moins redoutable, et voilà encore autant de cantiques tout trouvés pour nos catéchistes qui se condamnent de gaieté de cœur à tant de médiocrités dangereuses. Les chrétiens, en vérité, ne connaissent pas assez les ressources de la littérature chrétienne.

Jean-Baptiste Rousseau a plus vécu dans le XVIIIe siècle que dans le XVIIe; mai, dans ses œuvres lyriques, il est resté fidèle à l'inspiration générale de l'époque de Boileau. L'auteur des *Odes* procède de l'auteur de l'*Art poétique* : ceci a produit cela. Le recueil des Œuvres poétiques de Rousseau est d'ailleurs un type singulier de la littérature à cette époque. Avez-vous quelquefois rencontré, dans les rues de Paris, ces artistes ambulants qui portent sur leur tête un achalandage varié de moulages en plâtre, des Vénus d'une part et des

Vierges de l'autre? C'est tout Jean-Baptiste. Sur quatre livres d'odes, il veut bien en consacrer un à Jésus-Christ, mais il donne les trois autres aux faux dieux mal compris d'une antiquité mal connue. Ce mélange ne choquait personne, et c'est ce qu'on appelait « unir agréablement le profane au sacré. » On rougit en pensant que ce recueil de Malherbe II a été longtemps un livre classique. On rougit surtout en songeant qu'il est encore un certain nombre d'intelligences qui préfèrent hautement Rousseau à Lamartine. L'auteur des *Odes* est d'un correct qui les séduit; ils lui pardonnent de n'avoir point de souffle, point de naturel, point de vigueur. Ils nous citent vingt chants dont la langue est pure et qui sont dignes d'être retenus par une mémoire chrétienne; mais vingt odes honnêtes ne suffisent pas à faire un grand poète... pas plus que vingt bonnes actions ne suffisent à faire un saint.

SAINT-SIMON

XII

SAINT-SIMON

I

Quelles que soient les réserves qu'un honnête homme soit en droit de formuler sur les jugements de l'illustre chroniqueur, Saint-Simon est aujourd'hui hors de pair. Du premier coup, il s'est établi parmi nos classiques, et dans un rang qui n'est pas médiocre. Il est un de ceux qui honorent la langue française, et les littératures étrangères pourraient difficilement nous opposer un génie plus souple, plus varié, plus fécond.

On s'était longtemps défié de cet « irrégulier », et les délicats n'avaient pas voulu, tout d'abord, l'admettre dans l'auguste voisinage de Bossuet et de Racine. De fait, on ne le trouvait point assez aligné. Saint-Simon est une façon de romantique. Il a un tempérament fougueux et ardent dont il n'essaie même pas de triompher. Je n'ignore pas tout ce qu'il doit au Journal de Dangeau et qu'il en a fait, pour ainsi parler, la première substance d'une partie considérable de son œuvre ; mais ce n'est point pour affaiblir le jet impétueux de sa pensée. Je sais aussi qu'il a mis deux fois son livre sur le chantier et que nous possédons le trésor de ces deux rédactions. Mais, à ne considérer que ce qui lui appartient en propre, on peut dire qu'il laisse courir la plume et ne prend pas souci de cent incorrections. Il ne faut pas voir, dans cette étrange composi-

tion, autre chose qu'une suite de grandes fresques « sans fin » et qui vous font passer sous les yeux deux siècles de notre histoire. J'ai dit « deux siècles » et ne m'en repens pas. Mais, à vraiment parler, c'est un homme du XVIIIe siècle. Il en a l'esprit, la langue, l'audace et le fiel.

II

La langue de Saint-Simon n'est pas de celles que l'on puisse offrir pour modèle : c'est un écrivain qu'il faut lire à un âge quelque peu mûr, et les jeunes gens se trouveraient assez mal d'une telle lecture. Ils n'y apprendraient ni à se contenir, ni à se corriger, et y puiseraient trop aisément l'habitude d'écrire avec une rapidité malsaine. Le génie seul peut procéder avec une telle désinvolture d'incorrection. Que Saint-Simon se permette des phrases de vingt lignes et y enchevêtre péniblement les incidentes dans les incidentes, c'est pour lui petite affaire. Avec deux coups de pinceau, il rachète tout et se fait tout pardonner. Mais de telles libertés ne sauraient être permises qu'à ceux qui peuvent ainsi les faire oublier. Pour conclure, c'est La Bruyère, et non pas Saint-Simon, qu'il faut mettre aux mains de la jeunesse.

Ajoutons que, pour de jeunes entendements, le fond n'en serait pas meilleur que la forme elle-même, et Saint-Simon est un professeur de mépris dont on n'a pas besoin à vingt ans.

Ce n'est pas, pour en revenir à son style, qu'on ne lui puisse reprocher des longueurs ; mais véritablement on n'en oserait rien supprimer. C'est par l'ellipse qu'il pèche le plus volontiers, et il montre une telle hâte dans le rendu de sa

pensée qu'il prend plaisir à employer un mot au lieu de dix. Mais, par la force de son esprit, il trouve dans ces ellipses mêmes un des plus merveilleux secrets de son style et, comme on l'a dit avant nous, « une effrayante propriété de l'expression. » Quelques exemples ne seront peut-être pas inutiles.

Après avoir décrit, de main de maître, comment le saint viatique fut administré à Louis XIV ; après nous avoir montré le très humble cortège qui, ce jour-là, accompagna le Dieu, créateur du ciel et de la terre, à travers les appartements de Versailles ; après nous avoir parlé de ce « très petit accompagnement qui monta chez le Roi par le petit escalier de ses cabinets, » Saint-Simon ajoute qu'après le sacrement reçu, il ne demeura dans la chambre de Louis que Mme de Maintenon et le Chancelier, et qu'ils profitèrent de cette solitude pour lui faire signer ce fameux codicille, « si fraîchement fait, qui mettait le couteau dans la gorge à M. le duc d'Orléans, dont il livrait le manche en plein au duc du Maine. » Voilà qui est fièrement dit ; mais ici les plus magnifiques ellipses abondent : « Tout aussitôt, et cet *aussitôt* fut un peu étrange, le Chancelier lui présenta le codicille. » Puis, quelques pages plus loin, parlant des deux cardinaux de Rohan et de Bissy, qui reçoivent du Roi mourant une si vigoureuse harangue en pleine poitrine : « Leur réponse dit Saint-Simon, ne fut que sécurité et louanges. » Ailleurs il entretient son lecteur, avec son amertume habituelle, de sa réconciliation si superficielle avec le duc de Noailles : « Ma persévérance sèche, froide et précise aux simples devoirs d'indispensable bienséance, m'*ont* délivré et l'*ont* réduit au même point que moi. » Tout Saint-Simon est dans cette phrase dont l'incorrection est si manifeste : mais où trouver deux mots mieux accouplés que ceux-ci : « Persévérance sèche ! » C'est un coup de génie, et rien n'est plus fréquent dans les *Mémoires*.

Saint-Simon ne procède guère que par tableaux. Toutes les fois qu'il n'est pas peintre, il est médiocre. C'est alors qu'il se perd en ces incidentes que nous signalions tout à l'heure. Écoutez plutôt : « Le soir, fort tard, ne répondit pas à l'applaudissement *qu'on* avait voulu donner à la journée, *pendant laquelle* il avait dit au curé de Versailles, *qui* avait profité de la liberté d'entrer, *qu'il* n'était pas question de sa vie, sur ce *qu'il* lui disait *que* tout était en prières pour la demander, mais de son salut, pour *lequel* il fallait bien prier. » On se ferait difficilement l'idée d'une telle lourdeur, et il est bien peu de pages de Saint-Simon qui n'en soient gâtées. Mais comme il se relève, et par un mot! Voyez-le peindre le Roi « avec Jésus-Christ sur les lèvres encore, qu'il venait de recevoir? » Et maintenant, voulez-vous un tableau complet, un tableau avec son cadre? Lisez cette page, étonnante en sa simplicité, où il nous montre toute la Cour abandonnant le Régent, le jour où l'on croit que le Roi va revenir à la santé : « Le matin de ce jeudi, il parut plus de force, et quelque rayon de mieux qui fut incontinent grossi et dont le bruit courut de tous côtés. Le Roi mangea même deux petits biscuits dans un peu de vin d'Alicante, avec une sorte d'appétit. J'allai, ce jour-là, sur les deux heures après midi, chez M. le duc d'Orléans, dans les appartements duquel la foule était au point, depuis huit jours et à toute heure, qu'exactement parlant une épingle n'y serait pas tombée à terre. Je n'y trouvai qui que ce soit. Dès qu'il me vit, il se mit à rire et à me dire que j'étais le premier homme qu'il eût encore vu chez lui de la journée, qui jusqu'au soir fut entièrement déserte chez lui. Voilà le monde. » Ces quelques lignes peuvent passer pour un type parfait, comme un abrégé de toute la manière de l'auteur. Et maintenant rhéteurs, relevez, tant qu'il vous plaira, les constructions défectueuses, les inélégances, les tours incor-

rects, les pesanteurs, les *lapsus*. Vous n'empêcherez pas que cela ne soit vivant. Oui, cela vit, cela frémit, et je préfère cette incorrection animée à votre correction sans mouvement. Dans les Traités de Rhétorique, on n'a pas encore écrit de chapitre qui porte ce titre : « De la vie dans le style. » C'est qu'en effet on peut tout apprendre et tout acquérir, sauf cette chaleur vitale dont le génie a voulu garder le secret.

III

Saint-Simon, malgré tant de qualités et qui sont de premier ordre, n'est pas en grande estime auprès des catholiques, et je ne saurais leur donner tort. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est ni un grand cœur, ni un beau caractère, ni un esprit élevé. L'élévation surtout lui fait absolument défaut, Les horizons de cet historien sont étroits : il ne voit pas haut, et il ne voit pas loin. Homme de cour, il n'a pas même imaginé qu'il pût y avoir, au delà de la cour, quelque spectacle digne de fixer un moment l'attention d'un galant homme. On a dit que la race humaine finissait au baron : Saint-Simon eût été dans le cas de le penser. C'est un duc plutôt qu'un homme. Il ne semble pas avoir le sens de la nature, de même qu'il n'a pas le sens de l'humanité. Le palais de Versailles est tout son paysage. Il faut se le représenter frétillant sans cesse au milieu de tous ces groupes en jaquettes dorées, et trottant dans tous les coins et recoins de ce château, qu'on a si bien appelé « une caserne à courtisans. » Il ne saurait demeurer un instant en repos, et l'agitation est son état normal. Il va de l'un à l'autre, il s'inquiète, il s'informe, il entre partout, il connaît les ateliers où se fabriquent les bruits qui courent ensuite dans tout le

royaume, il les recueille avec une sincérité passionnée, et les colporte d'autant plus volontiers qu'ils favorisent les vingt ou trente haines dont son cœur est gonflé. Il y a du *reporter* dans Saint-Simon; ou plutôt, c'est un *reporter* de génie. Les autres ne lui vont pas à la cheville, mais ils sont bien de la même famille. On a prononcé à ce sujet le mot de commérage, et je ne pense pas qu'on se soit, ce jour-là, rendu coupable d'une grande calomnie. C'est une simple médisance.

Cette médisance a, néanmoins, échauffé les oreilles de tous les adorateurs de Saint-Simon et nous a particulièrement valu une magnifique indignation de Sainte-Beuve, lequel était rarement indigné : « Oui, dit-il, les *commérages* de Saint-Simon ; mais, comme qui dirait les *barbouillages* de Rembrandt ou de Rubens. » L'indignation paraît ici égarer quelque peu l'esprit ordinairement si précis de Sainte-Beuve. Le commérage ne réside pas dans le style, mais dans les habitudes de la vie, et l'on peut être en même temps une commère de premier ordre et un écrivain de première valeur.

Saint-Simon haïssait tout ce que haïssait Sainte-Beuve, et c'est cette haine bilieuse qui lui a fait trouver un partisan si décidé dans l'auteur des *Lundis*. Il se trouve que le duc Saint-Simon a été janséniste, et que Sainte-Beuve, tout en ne croyant à rien (absolument à rien) a voulu se donner les allures de défendre le jansénisme. On ne saura jamais supputer le nombre des athées qui ont de la même façon aimé Port-Royal et combattu la bulle *Unigenitus;* mais il est, à tout le moins, permis d'affirmer que Saint-Simon a eu contre la Papauté une aversion profonde qu'il conciliait, je ne sais trop comment, avec une foi sincère et une piété grave. Il inventa perfidement tout un système pour empêcher les évêques de correspondre librement avec Rome, et l'on voit par là qu'il est bien fait pour donner ici des leçons à tous nos brochuriers contemporains. Il

demande qu'il ne soit permis « à aucun évêque, ni à aucun ecclésiastique d'écrire à qui que ce soit de la Cour de Rome, ni d'en recevoir des lettres SANS LA PERMISSION EXPRESSE DU ROI SUR CHAQUE CHOSE. » Et plus loin : « C'est bien assez de laisser le commerce de Rome libre aux trois cardinaux UNIQUEMENT, et celui du Nonce à cinq ou six prélats ou gens de second ordre, bien choisis, et nommés pour cela par M. le duc d'Orléans; et châtier sévèrement et irrémissiblement tous prélats et gens de second ordre qui oseraient transgresser la défense le moins du monde. » Ne croirait-on pas lire quelque écrit semi-officiel du second empire? Mais Saint-Simon ne s'est pas défié que des évêques. Même passion contre les Jésuites, et surtout contre Mme de Maintenon. C'est un brochurier gallican; c'est un pamphlétaire janséniste. Tous les ennemis de l'Église se servent de ce croyant pour fortifier leur incroyance.

IV

Nous parlions tout à l'heure de certaine étroitesse de cette intelligence ; mais, encore ici, nous trouvons devant nous la colère de Sainte-Beuve : « Vous parlez de Tacite, qui a admirablement condensé, travaillé, pétri, cuit et recuit à la lampe, doré d'un ton sombre ses peintures chaudes et amères. Ne vous repentez pas, Français, d'avoir eu chez vous, en pleine cour de Versailles et à même de la curée humaine, ce petit duc à l'œil perçant, cruel, inassouvi, toujours courant, furetant, présent à tout, faisant partout son butin et son ravage, un Tacite au naturel et à bride abattue. » Et le critique de s'emporter ici contre ces impertinents qui ont osé parler de « l'horizon borné de Saint-Simon, de ce Tacite à la Shakes-

peare. » L'éloquente réponse de Sainte-Beuve ne nous paraît répondre à rien : c'est une réplique à côté. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si Saint-Simon peut être comparé à Tacite, et nous admettons fort volontiers la justesse de cette comparaison. Mais il s'agit, mais il importe de savoir si Saint-Simon a réellement connu autre chose que la Cour et les courtisans; et sans crainte, nous répondons : Non. Il n'a même pas connu la noblesse rurale de son temps, ni cette bourgeoisie qu'il dédaigne si insolemment, ni ce brave peuple, si honnête, si travailleur et si chrétien, qui n'a même pas d'existence à ses yeux. Quelques prélats de cour sont à peu près les seuls prêtres dont il ait essayé le portrait. Il n'est même pas au courant de la vie chrétienne qui circule à Paris et qui n'est point sans pénétrer alors dans les meilleurs endroits de la Cour. Si ce ne sont pas là des « horizons bornés, » qu'appellerez-vous de ce nom? Et ne vaut-il pas mieux reconnaître que le « petit duc, dont la vanité était si folle, » ne saurait être considéré comme le peintre exact de l'ancienne société française? Il en a merveilleusement connu les parties gangrenées et pourries, mais non pas les autres. Il a connu, il a peint un Français sur dix mille. Sa façon de défendre la noblesse et d'en parler nous prouve assez qu'il ne « faisait pas grand. » Il est impossible d'avoir un large horizon quand on s'occupe à ce point de préséances et de tabourets. Ces petitesses de Saint-Simon nous donnent une fâcheuse idée de la portée de son regard, et, décidément, il n'y a en lui rien de grand que son talent de peindre.

Je comparerais volontiers Saint-Simon à La Rochefoucauld. Ce sont esprits de même trempe. Tous deux méprisent. Tous deux sont décourageants et ne croient qu'à l'intérêt. Saint-Simon, c'est La Rochefoucauld écrivant l'histoire et ne voyant partout qu'intrigues, bassesses, vilenies, trahisons, consciences

vendues, simonies, vices, travers ou crimes : le tout sous les apparences les plus décevantes. Mais, si la trempe de l'esprit et le système philosophique sont les mêmes, rien n'est plus différent que la nature du talent et le tissu du style. Saint-Simon est un La Rochefoucauld fécond et incorrect, ardent et pittoresque; La Rochefoucauld est un Saint-Simon classique. abstrait et froid. Le premier répand son fiel; le second le condense. L'un brosse des fresques splendides; le second cisèle délicieusement des paradoxes ou des axiomes. Leur commerce, d'ailleurs, nous semble également funeste. Nous n'avons, certes, aucune peine à rendre justice à leur génie; mais nous avons regardé comme un devoir de proclamer très haut que ce génie est trop souvent dangereux et malsain. C'est fait.

XIII

DERNIER REGARD SUR LE XVIIE SIÈCLE

LES LIVRES DE RAISON

I

Nous avons eu souvent l'occasion d'établir ce grand principe que « la Littérature et l'Art doivent être l'écho précis de la Pensée. » D'où cette loi à laquelle les littérateurs et les artistes semblent parfois ne pas songer assez : « Il faut penser le vrai, et parler comme on pense. » Rien de mieux, et il suit de là que la Littérature et l'Art devraient être le reflet exact de leur temps. Tel siècle, tel art. C'est en effet ce qui devrait être, mais c'est ce qui n'est pas. Il semble en particulier que la France ait, trop souvent, possédé une certaine littérature qui ne correspond pas à la réalité historique. Pour tout dire en un mot, la France, trop souvent, a mieux valu que sa littérature.

D'où vient un tel phénomène?

C'est que nous avons le malheur de posséder chez nous un millier de romanciers, de poètes, de dramaturges et de caricaturistes qui ne vivent pas de notre vie et ne meurent pas de notre mort; qui ne nous connaissent point; qui ne s'assoient

pas à nos foyers ; qui nous traitent volontiers de bourgeois ; qui nous trouvent prosaïques et plats ; qui ignorent enfin qu'il y a dans l'énorme Paris cent mille familles honnêtes, vertueuses, modestes, chrétiennes. Or ces hommes sont les seuls qui fassent du bruit, et chacun d'eux en fait bien comme cent. Seuls ils tiennent la plume, le pinceau, le crayon. Seuls, hélas! ils représentent aux yeux de l'étranger la grande nation, et celle qui, à coup sûr, possède ici bas la plus haute dose d'enthousiasme et de générosité. Allez à Vienne, à Londres, à Florence : la pauvre France n'est représentée là-bas que par ses opérettes, ses romans, ses journaux. Ajoutez-y nos actrices et nos coiffeurs. La plupart des étrangers ne se doutent guère que, malgré tous ces éléments étranges ou médiocres, nous sommes encore le peuple le plus chrétien et le plus honnête de la terre. Ils ne se doutent pas que la femme française, dans toutes les classes sociales, est la plus laborieuse, la plus simple, la plus vaillante de toutes les femmes. Ils ne soupçonnent pas les prodiges d'économie et d'honnêteté qui sont journellement accomplis au sein de nos petits ménages ouvriers et bourgeois. La faute en est surtout, comme nous l'avons dit, à ces lettrés qui vivent uniquement dans l'espace compris entre la Chaussée-d'Antin et le faubourg Montmartre, et auxquels on a si justement infligé le nom de boulevardiers. Ah! qu'ils nous ont fait et qu'ils nous font de mal !

Ce n'est pas que le boulevardier soit un être pervers, et il y a chez lui plus d'une noble tendance, plus d'une vertu d'origine chrétienne; mais son grand malheur est de vivre en dehors de la vie réelle. Son existence est surmenée, son intelligence surchauffée. Dans le milieu restreint où il promène son existence fiévreuse, il ne rencontre guère que la convention et non la réalité. Le théâtre, qu'il fréquente assidûment, le nourrit de chimères. Il en vient à croire à tous les adultères

qu'il fabrique et ne saurait voir une femme sans se l'imaginer bassement ou dramatiquement coupable. Si l'on juge un jour notre pauvre époque d'après nos drames et nos romans, on s'en fera une idée qui sera scandaleusement inexacte et fausse. En réalité, nous valons mille fois mieux que notre réputation, et les boulevardiers nous calomnient.

Eh bien! je viens de faire un peu tard cette triste découverte : c'est que le « boulevardisme » a existé de tout temps parmi nous, et qu'il serait injuste de juger les siècles passés d'après nos poètes, nos romanciers ou nos moralistes. Il y a des exceptions, je le sais. Nos chansons de geste au XIIe siècle, Villehardouin et Joinville au XIIIe, les sermonnaires et les chants populaires nous offrent souvent des tableaux exacts et qui n'ont rien de conventionnel. Mais que de boulevardiers, même au temps de saint Bernard, même au temps de saint Louis!

Je viens de relire le *Roman de Renart,* et il est depuis longtemps démontré qu'un certain nombre de ses « branches » remontent au XIIe siècle. Convient-il d'y voir une peinture ressemblante? Non, non, mille fois non. L'auteur de *Renart* est un sceptique qui visiblement ne croit à rien. Il a une manière effroyable de plaisanter sur les choses les plus saintes. Il persiffle, persiffle, persiffle. Il faut voir comme il raille le Paradis, la prière, la messe. C'est un Voltaire anticipé, un horrible petit Voltaire qui écrit cinq siècles avant l'autre. Si cependant nous lisons avec un œil loyal les documents sincères de cette même époque, nous ne trouvons chez le peuple chrétien rien de semblable. Ce peuple a des vices qui sont souvent grossiers, et l'Église n'a pas encore achevé son éducation; mais, à tout le moins, il croit avec une admirable ardeur. Il ne raille pas, il se prosterne; il ne persiffle pas, il adore. L'auteur de *Renart* est un boulevardier.

Je relisais aussi, ces jours derniers, le *Roman de la Rose* et nos Fabliaux. Les admire qui voudra! C'est une abominable littérature, et elle est surtout abominable parce qu'elle n'est pas vraie, parce qu'elle est conventionnelle. Je n'ignore pas que le XIIIe siècle, par de certains côtés, est une époque de décadence, et que les folles filles eurent l'impudence, durant la croisade, d'aller planter leur tente à côté de celle de saint Louis. Il m'a été donné de connaître un grand nombre de documents historiques de cette époque; j'ai sous les yeux ce très sincère registre des visites d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, lequel trouva dans son diocèse bien des abus à réformer et les réforma. Ces faits ne me sont pas étrangers, et je pourrais citer encore bien d'autres scandales qu'il convient de mettre en pleine lumière. Mais que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie aient été alors aussi pourris qu'il plaît aux Fabliaux de l'affirmer; qu'il n'y ait pas eu à cette époque un seul mariage respecté; que l'adultère ait foisonné à ce point; que nos pères aient été de tels gredins et nos mères de telles coquines, je le nie absolument. Les honnêtes familles, les religieux austères et les bons prêtres étaient chez nous en majorité. La plupart des femmes étaient à peu près ce que nous les montre un document admirable du siècle suivant, le *Ménagier de Paris* : simples, travailleuses, pures, chrétiennes. Elles ne mettaient pas en pratique cet *Art d'aimer* d'Ovide, que Jean de Meung a presque rendu populaire : elles ne connaissaient pas de telles vilenies. Sans doute il y avait, alors comme aujourd'hui et peut-être plus qu'aujourd'hui, des amours coupables, des débauches, des crimes; mais pas à ce point là, mais pas de cette façon-là. Les auteurs de la *Rose* et des Fabliaux sont des boulevardiers.

Je ne veux pas pousser plus loin ma thèse; mais j'ai déjà eu l'occasion de prouver que le XVIIe siècle lui-même a été

infecté de boulevardisme. Cependant, grâce à la force et à la vitesse acquises dans tous les siècles précédents, la famille en France n'avait jamais peut-être été plus profondément chrétienne. Oh! les admirables mariages, chastes et féconds! Oh! les nobles figures de pères chrétiens, sévères et douces! Oh! les charmantes femmes, austères et aimables! Notez que ces vertus ne fleurissaient pas seulement sur les sommets de la société : le ménage bourgeois valait autant et souvent mieux que le ménage noble. Les paysans valaient les bourgeois. Il n'y avait guère de gâté que la cour. Or, c'est la cour surtout que les lettrés de ce temps-là ont plus ou moins observée et décrite. Lisez La Fontaine, lisez La Rochefoucauld, lisez Molière : ils ne vous disent pas un mot de tant de vertus. Si, pour juger le XVIIe siècle, nous ne possédions par aventure que le théâtre de Molière, quelle idée nous en ferions-nous? Ne me dites pas que l'auteur comique n'est tenu qu'à mettre en relief les vices et les ridicules de son temps. Je dis, tout au contraire, qu'à côté de ces petitesses ou de ces noirceurs, il doit, à tout le moins comme contraste, tenir compte des éléments honnêtes et vrais de son temps. C'est un devoir qu'ont parfois remplis les poètes du XIXe siècle, mais bien rarement ceux du XVIIe. Par quels personnages est représentée dans Molière toute cette bourgeoisie admirable de son temps? Par M. et Mme Jourdain, ou par les Chrysale et les Orgon que je m'entête à ne pas trouver ressemblants. Il y a du boulevardier dans Molière.

Toute l'histoire intime de notre passé et, en particulier, toute celle du XVIIe siècle reste à faire, mais d'après d'autres sources. Il nous faut des narrateurs exacts; il nous faut des historiens ayant réellement vécu de cette vie même qu'ils nous racontent. Nous sommes désabusés de la convention : il nous faut le vrai. Assez, assez de boulevardiers!

II

Ce sera l'honneur de M. de Ribbe d'être, un des premiers, remonté aux sources vraies de notre histoire intime, et son livre « sur les anciennes familles de France » est véritablement destiné à faire époque. Cet homme d'esprit est allé chercher dans la famille même les historiens de la famille. Tandis que les « amateurs, » comme on les appelle assez sottement, cherchent dans les vieilles maisons les bahuts sculptés et les armoires Louis XIII, M. de Ribbe a fait mieux : il a ouvert les vieux tiroirs et y a retrouvé les souvenirs écrits de nos arrière-grands-pères. Nous n'avons pas la prétention d'apprendre à nos lecteurs que dans chaque ménage, on tenait jadis des livres de compte ou « livres de raison, » et qu'à côté de la comptabilité domestique, on y écrivait aussi les grands événements de la famille, mariages, morts ou naissances : le tout accompagné de quelques réflexions simples et brèves. Au chef de la famille, il appartenait de rédiger ce Mémorial intime et de le tenir au courant, et cet humble Journal n'était pas le moins précieux héritage qu'il laissait plus tard à ses enfants. Or, quoi de plus sincère et de plus vrai que de pareils documents? Les auteurs n'y prétendaient pas à la publicité : ils ne prenaient la plume que pour leurs fils. C'est là qu'on est en droit de chercher les tableaux les plus exacts : car la rhétorique n'a pas pénétré dans ces pages sans prétention, et nous avons affaire, ô joie! à une parole profondément sincère et d'où tout boulevardisme est exclu. Consultons-la donc avec vénération, cette chère littérature domestique, et voyons, d'après un autre ordre que celui de

M. de Ribbe, ce qu'étaient vraiment les familles de nos pères...

Ce qui frappe tout d'abord, en ces centaines de livres intimes des trois derniers siècles (nous citerons de préférence ceux du XVIIe), ce qui leur donne leur véritable caractère, c'est la présence perpétuelle de l'idée de Dieu. Cette vieille société française, dont on a tant médit, était bâtie sur ce fondement : ou, pour mieux parler, l'idée de Dieu était l'air, était l'oxygène qu'elle respirait sans cesse. Il faudrait ici tout citer, et le mot « Dieu » éclate délicieusement à toutes les pages de nos Mémoriaux. Écoutez les paroles d'un mourant : « Ma femme, je vous prie, ne vous peinez pas de l'avenir. Dieu pourvoit à tout ce qu'il cognoist nous estre nécessaire. » « Que nos descendants, dit un autre, ne ressemblent pas aux bestes brutes qui mangent les fruits qui tombent des arbres, sans lever les yeux en haut pour voir les arbres dont ils tombent. Qu'ils en remercient le Créateur, auteur de tout leur bonheur, et qui est le vrai Arbre qui produit les bénédictions de la terre et du ciel. » Mais on pourrait croire que la vieillesse et la mort, heures augustes entre toutes, ont particulièrement inspiré d'aussi nobles pensées. Qu'on se détrompe : l'idée de Dieu anime tout aussi vivement la jeunesse des temps anciens. Les contrats de mariage commencent tous par ces mots : « A l'honneur de Dieu et pour l'augmentation du genre humain. » Toute la vie est imprégnée de Dieu. « Beaucoup de ces recueils intimes, ajoute M. de Ribbe, portent des professions de foi comme celle-ci : « Telles sont les affaires que j'ai faites en cette année, priant Dieu de me faire de mieux en mieux travailler, et que ce soit à sa gloire. » Chaque naissance d'enfant est saluée par un cri vers Dieu : « Dieu le fasse vivre pour le servir chrétiennement. » A la fin de chaque année, au moment où minuit va sonner et où l'on va clore le journal ou les comptes, la même image de Dieu se présente doucement aux

yeux de nos pères : « J'ai passé mon année fort heureusement et fort honorablement. *Sit nomen Domini benedictum.* » Partout, partout, et dans toutes les affaires, « Dieu est imploré, COMME ARTICLE FONDAMENTAL DU MÉNAGE. » Ces derniers mots sont d'Olivier de Serres qui, ayant été un agriculteur, ne fut jamais un boulevardier.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, combien de fois n'entendons-nous pas répéter dans notre pauvre pays, où l'éducation est si routinière, que « l'idée de patrie remonte à 1789. » Il n'y a guère de plus impertinente erreur, et les livres de raison nous le font bien voir. Le mot « patrie » s'y trouve souvent; l'idée, plus souvent encore; l'amour, partout : « Dieu, s'écrie Montluc, veuille conserver mes enfants pour faire service à leurs roys et à leur patrie, sans faire honte au nom qu'ils portent. » Il convient de lire la très noble énumération que M. de Ribbe nous a donnée des ancêtres de Bayard et des services qu'ils ont rendus à la France. Un livre de raison qui résume ici l'esprit de tous les autres est celui de Henri de Forbin, baron d'Oppède. Il commence en ces termes : « Je recommande à mes enfants la crainte et l'amour de Dieu, de vivre en gens de bien, et de souffrir plutôt mille morts et la perte de tous leurs biens, que de manquer au service qu'ils doivent au Roi. » Que si ce dernier mot déchirait les oreilles de quelques-uns de nos lecteurs, nous sommes en mesure de leur prouver, d'après mille textes accumulés, qu'il était alors synonyme, absolument synonyme de « patrie. » En histoire, il ne faut pas se payer de mots, mais savoir ce que ces mots recouvrent.

Dans aucun pays on n'a eu un sentiment aussi profond de cet héroïsme et de cette délicatesse de la vertu qu'on a si bien appelée l'honneur. La France est le pays de l'honneur, et ce serait étrangement se tromper que de croire ici au monopole

des classes élevées. Nos petits bourgeois n'ont pas de l'honneur une idée moins élevée que les ducs, et ne lui font pas une moindre part dans leur vie : « De vieux papiers sont inutiles à une famille qui n'a pas de preuves de noblesse à faire, et qui est connue dans cette ville pour une des plus honnêtes et des plus anciennes. » Ainsi parle un certain Gautier de Cavaillon, et il ajoute : « On doit plutôt travailler à la conservation de l'honneur des familles que des biens qu'elles possèdent, parce que le premier leur doit être infiniment plus cher que les derniers. » Les nobles parlent aussi noblement : « Vous êtes de l'ordre de la noblesse incontestablement, dit M. de Gardane à ses enfants. Cela ne suffit pas : soyez bons chrétiens. Servez le Roy avec zèle, fidélité, fermeté et activité. Soyez en même temps modestes, honnêtes, bienfaisants, prévenants; il vous faut tout cela au moins, et vous serez dès lors de la première et vraie noblesse. Il n'y a, à la vérité, rien de brillant dans votre naissance : il vous est réservé d'en transmettre à vos neveux. » Un autre dit avec une éloquence plus concise : « Il se peut que notre famille ne remonte pas bien haut; il doit nous suffire que tous nos ancêtres aient toujours été de très honnêtes gens. » Et plus loin : « Il vaut mieux une bonne réputation que dix mille livres de revenus de plus. » Tous nos mémoriaux (tous, vous entendez) sont pleins de cette pensée, et il n'est pas rare de trouver, dans les testaments ou dans les livres de raison, cette devise qui renferme un magnifique enseignement : « Vivre en gens de bien; suivre le droit chemin des honnêtes gens. » Je ne connais rien de plus beau que ces lignes écrites en 1684 par Joseph de Garidel, après la célébration de son mariage : « Dieu veuille que la bénédiction du Ciel descende sur nous, afin que nous puissions vivre sans reproche, en véritables chrétiens, et suivant les traces de nos ancêtres qui ont vécu

avec tant de candeur d'âme. » C'est bien là tout le manifeste et, s'il m'était permis de le dire, tout le programme du véritable honneur. Rien n'est alors plus ordinaire, rien n'est plus banal que de tels sentiments au sein des plus humbles familles. Nos Mémoriaux le prouvent bien, et l'on a eu tort de ne les étudier jusqu'ici qu'au point de vue du droit et de l'économie sociale.

La constitution de la famille chrétienne est, grâce à ces journaux intimes, mise en une admirable lumière. Rien n'a paru au monde d'aussi beau ni d'aussi grand que la famille française, telle que le christianisme l'avait faite. La fécondité en est le premier caractère. Un jeune homme écrit sur son journal, au lendemain de son mariage : « Naissances des enfants que Dieu voudra bien me donner. » Et un autre ajoute avec une honnête et noble candeur : « Je commençai en ce temps à devenir père par la naissance de ma fille. Ma famille a par la grâce de Dieu augmenté en la suite, ma femme ayant mis au monde dix-huit enfants. C'est une bénédiction de Dieu. » Quelle que soit la joie qu'inspirent aux parents tant de naissances, ils n'hésitent pas, dans leur rudesse aimante, à s'écrier : « Que notre enfant meure plutôt que de donner à gauche. Si notre fille doit offenser Dieu, que Dieu lui fasse la grâce de la retirer du monde avant qu'elle ait l'usage de la raison. *Aut sancta, aut nulla.* Que Dieu l'enlève plutôt que faire brèche à sa vertu. » Ces âmes viriles n'en étaient pas moins tendres, et il faut les entendre pleurer leurs enfants morts : « Voicy, dit Joseph de Sudre, voicy le plus triste et le plus funeste endroit de ma vie et de tout ce livre. C'est la mort de mon fils Jean-Joseph, tué à la bataille de Marsala. Je ne puis en dire davantage, fondant en larmes dans ce même moment que j'escris. Il ne m'a jamais donné aucun déplaisir que celui de sa mort. » Le pauvre père ajoute qu'il a été

« malade à mourir » depuis le jour de cette triste nouvelle. Mais « le bon Dieu, dit-il, veut que je ressente plus longtemps la perte que je viens de faire et que mon affliction soit plus longue. Elle ne cessera jamais. Je prierai Dieu toute ma vie pour son âme. » De telles pages abondent dans les documents que nous citons, et il en est d'autres sur l'éducation qui ne sont pas moins éloquentes. La sévérité était la dominante de cette éducation austère et chrétienne ; mais il n'y avait pas d'excès. « La trop grande sévérité, la trop facile indulgence sont à craindre ; mais bien plus cette dernière. » Et ailleurs : « Nous ferons tout notre possible pour élever chrétiennement cet enfant et en faire un bon chrétien et un parfait honnête homme. » Ici encore, la pensée de Dieu pénétrait tout : « Je veux me flatter, écrit un père à son fils, que, faisant tout votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut pas l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » Ces dernières lignes sont de Jean Racine, en 1698. Elles l'honorent davantage que *Britannicus* ou *Phèdre*.

D'une telle éducation il sortait une race de fer. Nous en avons connu les derniers représentants, et il était trop aisé de voir la supériorité de ces cœurs virils sur leurs égoïstes et faibles descendants. Dès l'enfance, ces hommes du XVIIe ou du XVIIIe siècle étaient formés au sacrifice. On les accoutumait à ne se compter pour rien et à s'oublier absolument. Nous en avons vu qui n'avaient jamais, une seule fois durant toute leur vie, contenté un seul de leurs caprices. Tels sont les hommes qui ont fait les campagnes de la Révolution et du premier Empire. Ils ont pu, sans trop souffrir, supporter vingt-cinq ans de guerre, manger rarement, coucher à la dure, avoir du sang jusqu'au poitrail de leurs chevaux, traverser et retraverser l'Europe, aller de l'Espagne à la Russie et de la Russie à l'Espagne, entrer dans vingt capitales. Mais ils n'auraient pas

accompli toutes ces merveilles s'ils n'avaient pas été élevés, avec une aimante et salutaire rudesse, par des pères chrétiens et des mères chrétiennes. Je ne crains pas d'affirmer que nos victoires de 1792 à 1814 ont été gagnées par des chrétiens. Ils ne l'étaient plus dans leur vie, je le veux bien ; mais ils l'étaient par leur éducation. On n'a pas encore osé le dire.

III

Quoi qu'il en soit, les textes qu'a publiés M. de Ribbe sont les plus précieux qui puissent éclairer notre histoire. Il est vrai qu'ils sont souvent en contradiction avec les affirmations des gens de plume et les lazzis des gens de théâtre ; mais on ne saurait scientifiquement mettre en doute ni la profonde véracité, ni la haute valeur de ces journaux intimes. Voilà qui nous console des écrits de tant de boulevardiers illustres, et tel est le vrai tableau de l'antique bourgeoisie, de l'antique noblesse, de l'antique France. On a dit bien souvent, et nous lisons encore tous les jours, en plus d'un Manuel à l'usage de nos enfants, que la tradition française est représentée dans les lettres par le *Renart*, par les Fabliaux, par Rabelais et par Molière. A tout le moins c'est une hyperbole. Il y a bien eu une certaine France représentée par ces livres et par ces hommes ; mais la vraie France, c'est celle de nos livres de raison. Ces livres, grâce à Dieu, n'ont rien d'artificiel ni de « convenu. » Encore un coup tout y est vrai, et il serait à désirer que nos boulevardiers adoptassent enfin pour devise ces belles paroles tirées d'un de nos Mémoriaux : *Creator omnium rerum, fac me semper scribere verum.*

VOLTAIRE

XIII

PREMIER REGARD SUR LE XVIIIE SIÈCLE

VOLTAIRE

Voltaire! Il est aujourd'hui possible d'en parler froidement, et cette froideur de jugement ne peut que lui être défavorable. Il n'est pas de ces écrivains qui gagnent à être approfondis, et le recueillement du lecteur n'est pas pour lui de bon augure. La passion et la haine lui conviennent mieux, et il fallait cette atmosphère à la vitalité de cette gloire. Le XIXe siècle est trop honnête, trop consciencieux, trop *chercheur* pour aimer véritablement Voltaire. Ce siècle est l'antithèse de celui qui l'a précédé. Il n'est pas sceptique, il n'est pas railleur, il n'a pas ce rire grimaçant. On le voit entrer en d'effroyables rages, nier tout et tout détruire; mais on le voit aussi, dans ses heures d'amour, tout affirmer et tout rebâtir. Ils n'auront donc pas de succès, ces odieux petits abrégés du *Dictionnaire philosophique* qu'un évêque dénonçait naguère à l'indignation de la France. Nous sommes allés plus loin dans la négation comme dans la foi. Voltaire n'est plus au courant : il est démodé.

Quoi que ses admirateurs puissent alléguer en sa faveur, ce révolutionnaire n'a pas eu le courage de ses révoltes. Quelle que puisse être la subtilité de leurs arguments, il a changé

vingt fois d'idée, et c'est un caractère hypocrite doublé d'un esprit versatile. Nous n'aimons plus ni ces esprits, ni ces caractères, et la question, grâce à Dieu, est aujourd'hui posée avec une tout autre netteté.

Avec Voltaire, l'impartialité n'est plus difficile.

I

Il suffit de lire l'*Essai sur le poème épique* pour être persuadé, tout d'abord, que cet homme d'esprit, qui a su frapper de si bons vers, ne s'est jamais élevé à la notion de la vraie poésie. Rien ne semble plus étroit que les théories de cet ultra-classique. Boileau, en comparaison, a des ailes immenses et domine tous les mondes de la sublimité de son vol. L'*Art poétique* est d'une élévation désespérante, et il faut renoncer à en suivre du regard l'éclat vainqueur. Nous l'avons lu et relu, cet *Essai* de Voltaire. On y retrouve la doctrine étroite de ses contemporains sur la Renaissance, sur les anciens, sur la brutale séparation des genres littéraires. Nous sommes bien loin de Fénelon et de cette *Lettre à l'Académie française* où brillent çà et là de si belles, de si splendides lueurs. C'est tout le ratatinage de la vieille école critique, et, en vérité, La Harpe est plus grand.

A l'appui de ces théories, Voltaire a composé la *Henriade* qui ne pouvait leur donner tort. Avec une candeur qui a pour circonstance atténuante d'avoir été partagée par tout son temps, il s'imaginait être le premier à « doter » la France d'un poème épique. Le moyen âge, en effet, était pour lui un millénaire de ténèbres où il n'essayait même pas de plonger son regard, et il ne pouvait prévoir qu'un jour on aurait la témérité d'op-

poser à sa *Henriade* notre *Chanson de Roland*. Donc il rédigea son poème avec un soin qu'il faut louer. Il était jeune encore et tout plein de la lecture de Racine. A son vers, qui est solide et monotone, il sut donner tout à la fois une correction et une solennité qui sont véritablement désolantes. L'ennui sort de là comme le parfum de la fleur. Sans doute les beautés abondent : sans doute le style est égal, le mot juste, le vers bien forgé ; mais enfin, mais malgré tout, c'est ennuyeux, effroyablement ennuyeux. C'est de la poésie conventionnelle. A côté du vrai Dieu, on y voit, non sans quelque stupéfaction, descendre parfois les vieilles fictions mythologiques avec la friperie du vieil Olympe. Le sens historique n'y est ni plus profond ni plus vrai. La haine de la Ligue est, à vrai dire, ce qui échauffe ces vers froids, et Voltaire, pour bien accentuer son dessein, voulait d'abord intituler son poème : *La Ligue*. Avons-nous besoin d'ajouter que c'est là une haine mal raisonnée ou, pour mieux parler, une passion et un préjugé? Il est trop vrai que les Ligueurs se sont rendus coupables de cent sottises et de cent crimes ; mais la Ligue n'en demeure pas moins une grande chose, et elle a sauvé la France. Elle a été victorieuse en sa défaite même, et a empêché l'hérésie de s'asseoir sur le trône de saint Louis. Parmi ces bourgeois ligueurs, il y avait de grands caractères et des dévouements incomparables. J'estime même que, durant le siège de Paris à cette époque, les assiégés furent plus grands et plus héroïques que les assiégeants. L'amour pour la royauté française, tel que celui de Voltaire dans la *Henriade*, est un amour de légiste césarien, un amour dont je me défie. J'entends qu'on admire davantage nos pères les Ligueurs, et qu'on veuille bien ne pas trop oublier que les vaincus d'Arques, comme ceux d'Ivry, étaient des catholiques. Le Roi ne saurait nous faire oublier l'Église.

La *Henriade* n'est certes pas ce que Voltaire a écrit de

meilleur, mais c'est peut-être ce qu'il a laissé de plus élevé, et il serait injuste de méconnaître qu'il y a une certaine hauteur dans la conception de cette prétendue épopée. Cet esprit allègre et vif était-il mieux fait pour le théâtre? C'est en vain que ses partisans les plus enthousiastes ont essayé d'inscrire son nom, sur les marbres immortels, à côté de ceux de Corneille et de Racine. Entre ces deux génies et l'esprit de M. de Voltaire, il y a un abîme qu'aucune admiration ne saura jamais combler. Les vingt-huit tragédies de Voltaire sont pleines de vers heureux, et il lui a été donné d'en frapper quelques-uns qui se sont tournés en proverbes. Certaines scènes sont gracieuses, et d'autres sont dramatiques autant que les plus belles de ses illustres devanciers. Mais où la faiblesse se fait trop aisément sentir, c'est dans le style. En général il est faible. Il n'y a pas là de ces traits vigoureux qui abondent dans le vieux Corneille; il n'y a pas là surtout cette adorable harmonie qui fait des vers de Racine la plus ravissante musique que puissent entendre les oreilles humaines. Voltaire est le plus intelligent de tous les imitateurs; mais ce n'est qu'un imitateur. Il s'attaque d'ailleurs à Racine plus qu'à Corneille, et celui-ci, en effet, prête moins à l'imitation. Cependant, il faut tout dire : Voltaire n'a pas été sans hardiesse au théâtre. Ce sceptique, ce futur ennemi de « l'Infâme, » est celui de tous nos tragiques qui, après l'auteur de *Polyeucte,* a peut-être jeté sur la scène les personnages les plus chrétiens. Il serait injuste de ne lui pas tenir compte de Lusignan. Il y a dans *Alzire*, comme dans *Zaïre,* des accents sincèrement évangéliques, et c'est là, de toutes les originalités de Voltaire, celle qui me paraît avoir le plus de droits à notre reconnaissance. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il a été audacieux de vingt autres façons; que, malgré ses dédains pour le théâtre anglais, il a introduit parmi nous quelques témérités shakespeariennes;

qu'il a sans cesse innové en matière de mise en scène, et parfois fort heureusement. Mais ces audaces me laissent froid, et je suis de ceux qui lisent *Mérope* sans enthousiasme. Je lui préférerais, comme œuvre nationale, *Adélaïde du Guesclin*, si elle était mieux agencée et mieux écrite. Somme toute, j'en reste à *Alzire*, pour avoir la joie d'admirer sans contrainte une œuvre de cet homme.

La comédie ne pouvait porter bonheur à un esprit qui riait d'un si mauvais rire. Il ne faut pas haïr, il ne faut pas être rongé de haine pour faire franchement rire les autres. Le rire de Voltaire, qu'Ernest Hello a si bien appelé la grimace du désespoir, n'était pas de nature à induire le public en une loyale et durable gaieté. Voltaire est traînant dans la comédie, il y est gêné, il y perd sa vivacité et quelque peu de son esprit. On n'a pas ri de ses comédies au XVIIIe siècle, et on a pris, au XIXe, le parti fort sage de ne plus les jouer. *Nanine* elle-même n'a guère plus d'admirateurs, et je doute que, si un directeur voltairien la voulait remettre à la scène, il trouvât pour l'applaudir un public assez courageux. Voltaire, cependant, savait discerner chez les autres la véritable *vis comica*. Dans ses Commentaires sur Corneille il a compris, l'un des premiers, toute la valeur de la *Suite du Menteur*. Mais que dire, hélas ! de ses observations sur les autres comédies ou tragédies de l'auteur du *Cid*. On ne saurait imaginer rien de plus médiocre, ni de plus pédant. Corneille, le grand Corneille, épluché par ces affreux petits doigts malins ! *Polyeucte* disséqué par ce méchant et minutieux carabin ! *Cinna, Horace* et *Nicomède* passés au crible sous ces yeux pétillants et jaloux ! Il est difficile d'exprimer les sentiments que la lecture de ces notes provoque dans les esprits les plus calmes. Et vivent les éditions sans commentaires !

Les Épîtres de Voltaire, tout à l'opposé, sont charmantes,

et elles le sont par plus d'un côté. Il y a là l'épanouissement naturel de ses qualités les plus innées : de la vivacité, de l'esprit, du mordant, de la facilité, de la verve. La haine n'en pouvait pas être longtemps absente, et on l'y retrouve, hélas! alors même qu'on ne l'y cherche point. Ce méchant esprit, mis au service d'une haine aveugle et satanique, devait aboutir à une infamie. Oui, un jour, tout ce que Voltaire avait en lui d'exécration contre le Christ et de mépris pour la France, il le condensa en une œuvre que quelques-uns ont eu l'audace d'appeler poétique. J'ai nommé la *Pucelle*. Il semble que, pour punir certains esprits de leur haine contre la Vérité, Dieu permette qu'ils écrivent certaines œuvres où ils donnent presque involontairement, avec l'exacte mesure de leur taille, la conclusion véritable de tout leur système. La *Pucelle* est la condensation, réelle et scientifique, de toutes les idées de Voltaire. Il a été condamné à en venir là ; il a été condamné à la *Pucelle* à perpétuité. On jugera par cette œuvre de la portée secrète de cet esprit. Il a été forcé de s'y démasquer. S'il n'avait pas écrit cette ignominie dont la plupart de ses amis ne se vantent guère, on aurait pu conserver quelques doutes sur les désastres que son scepticisme peut produire dans les meilleurs esprits. Mais il n'est plus possible d'en douter. Le *Dictionnaire philosophique* étant donné, la *Pucelle* est inévitable. Le crime devient le châtiment.

II

On a beaucoup parlé du regard perçant de Voltaire. En histoire, il a la vue courte. Un des plus grands défauts chez un historien est, en effet, de vouloir tout ramener aux idées,

aux mœurs et aux habitudes de son temps. Combien ne voit-on pas, en nos jours troublés, de prétendus érudits qui écrivent encore des livres historiques d'après ce funeste et condamnable système! Mais personne n'a été, là-dessus, plus surprenant que Voltaire. Il parcourt tous les âges de l'humanité, et les juge uniquement d'après leur plus ou moins de ressemblance avec le XVIIIe siècle. C'est ainsi notamment qu'il a compris toute l'histoire du peuple juif; c'est ainsi par conséquent qu'il n'y a rien compris. A toutes les pages de ses œuvres, il se plaint vivement que Dieu ait traité ce peuple étrange avec trop de rudesse. Il se scandalise des exécutions terribles de la Justice divine. Il voudrait que la miséricorde de Dieu eût fait sans cesse de la nation juive l'objet de ses pardons, et il n'a pas vu combien ce peuple « à la dure cervelle » (c'est l'Écriture qui l'appelle ainsi à dix reprises) méritait réellement d'être châtié. Il n'a pas vu davantage combien ces punitions célestes étaient utiles à ceux-là mêmes qui en étaient l'objet, et qu'elles les ont sauvés, même temporellement. On ne gouverne pas toujours un peuple avec la seule douceur, et la justice n'y est pas moins nécessaire que la clémence. Cette sévérité était d'autant plus nécessaire chez les Juifs, qu'ils étaient appelés à préparer dans le monde la grande Société universelle des esprits, l'Église. Il y allait de l'intérêt de l'univers entier, comme de leur propre intérêt. La justice de Dieu, en les frappant très équitablement, donnait lieu à sa miséricorde de sauver tous les mondes dans le sang de Jésus-Christ, lequel naquit au sein de ce peuple si charitablement puni et si rudement préservé.

En histoire, comme en philosophie, il convient de tenir compte, non seulement de l'âme de l'homme, mais de son corps. Voltaire ne l'a pas entendu de la sorte et est ici tombé dans l'erreur de tous les philosophes qui ne sont pas chré-

tiens. Tantôt il abaisse l'homme à l'excès, comme dans *Candide* et dans la *Pucelle;* tantôt il oublie que ce même homme n'est pas un pur esprit, témoin maint passage de son *Dictionnaire philosophique*. Il ne comprend pas, il ne veut pas comprendre que nous ayons jamais eu besoin de signes extérieurs, de culte, de religion visible. Il feint de croire que, du temps de Moïse ou du temps d'Homère, la philosophie pure aurait parfaitement suffi à l'humanité spiritualisée. Pas de temple; fi donc! Pas de rites, pas de liturgie, pas de symboles, pas de législation matérielle, pas de supplices même. Théories insensées, et auxquelles Victor Hugo a vainement essayé de donner une vie nouvelle. La vérité est que la loi de Dieu, comme les lois humaines, doit tout à la fois atteindre le corps et l'esprit de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que, partant d'un principe absolument faux, Voltaire se prenne de mépris pour toutes les observances de la loi mosaïque. Il raille le Tabernacle, le Saint des saints, l'éphod, les pains de propitiation, le chandelier aux sept branches. Il tourne en dérision tous les cultes; il éclate de rire devant toutes les religions. Tout ce qui est visible l'irrite, et celui qui a écrit les livres les plus charnels est en même temps celui qui n'accorde au corps aucune place ni dans son système historique ni dans sa prétendue philosophie. Ajoutez à cela que l'idée de la prière lui est suprêmement antipathique et qu'il se refuse à admettre l'intervention de la Providence dans la conduite des événements humains. Reste un Dieu vague et indéterminé, perdu nébuleusement dans je ne sais quel ciel et se croisant les bras devant le spectacle de notre humanité misérable. Quelle histoire, quelle philosophie de l'histoire peut-on attendre d'un tel parti pris et d'un aussi coupable aveuglement?

Ce sera trop souvent de l'histoire anecdotique, de la petite histoire.

Voltaire, en effet, ne nous offre rien de plus dans son *Siècle de Louis XIV*, dans cette œuvre beaucoup trop vantée. Sans doute il serait difficile d'écrire en une langue plus aisée, plus claire, plus transparente. Il semble que la France ait décidément conquis son vrai langage, son vrai style. Nul apprêt, nulle solennité, nulle prétention, nulle cheville. Cela coule comme un ruisseau limpide, mais qui n'a pas de profondeur. Quant au plan, il n'en faut point parler et c'est ici que les esprits légers trahissent leur impuissance. L'*Histoire de Charles XII* est excellemment écrite, suivant l'ordre chronologique; mais il faudrait être dix fois complaisant pour admirer la division du *Siècle de Louis XIV*. Ces chapelets d'anecdotes plus ou moins authentiques, ces listes d'hommes célèbres, ces récits militaires qui ne présentent point de suite, ces commérages habilement narrés, ces lambeaux mal cousus, tout cela ne donne pas l'idée de la véritable histoire. Ce n'est pas là un livre vraiment grand. Ni l'antiquité, ni le moyen âge, ni le XIXe siècle n'ont ainsi compris une œuvre historique, et il convient de leur donner raison. L'absence de prétention n'est pas la seule qualité qu'on puisse exiger d'un historien, surtout quand cette absence de prétention se trahit par une absence de plan. Il faut encore de la composition, de l'ordre, de l'harmonie, quelque grandeur, et même de l'élévation. Le *Siècle de Louis XIV* ne se recommande point par ces qualités. On n'en fera jamais un chef-d'œuvre.

L'*Essai sur les mœurs* est plein de cette haine contre Jésus-Christ que nous avons déjà dénoncée. On a la douleur d'y trouver par avance ces doctrines que Michelet devait revêtir un jour de couleurs si voyantes : à savoir « que le Christianisme a été un point d'arrêt dans le mouvement de l'humanité, et que cette halte honteuse a duré quinze cents ans. » Voltaire n'a peut-être pas été aussi loin, mais à coup sûr la même

fièvre l'a dévoré. Il est cependant moins inexcusable que l'auteur de l'*Amour* et de la *Bible de l'humanité :* car on connaissait bien mal le moyen âge en son temps, et nos évêques eux-mêmes ne craignaient pas alors de décerner aux siècles chrétiens l'épithète de barbares. Le génie eût ici consisté, comme partout, à s'élever au-dessus des idées qui sont particulières à une nation ou à un siècle. Mais le génie n'a rien à faire ici.

Il nous reste chez Voltaire à étudier le « philosophe. » Ce n'est pas, d'ailleurs, un portrait achevé que nous nous proposons de faire ici passer sous le regard de notre lecteur; mais seulement, et à peine, « l'esquisse d'une esquisse. »

III

C'est du *Dictionnaire philosophique*, avons-nous dit, qu'ont été extraits ces « Morceaux choisis de Voltaire » dont on a voulu, dont on voudrait faire le classique de nos paysans et de nos ouvriers. Un tel choix n'est pas maladroit. C'est dans ce *Dictionnaire* et dans sa Correspondance que l'on trouve en effet Voltaire tout entier. Il nous y donne l'essence et la quintessence de son esprit. Il s'y met visiblement à l'aise et prend la liberté de changer d'avis. Il y est enfin d'une hypocrisie plus franche et descend sans contrainte jusqu'à l'effronterie et au cynisme. Le tout avec l'habituelle clarté de son style et cette petite flamme qu'on appelle ici-bas de l'esprit, mais qui ne gardera pas ce nom dans l'autre vie. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour déclarer tout net que je ne suis pas de ceux qui admirent outre mesure la plaisanterie voltairienne, et j'ai même l'audace de penser qu'il n'est pas

permis au diable d'être spirituel sans un mauvais mélange de grimaces et de mauvais rire. Le véritable esprit, l'esprit qui n'a rien de pénible pour personne, est le propre des honnêtes gens qui croient en Dieu.

Mais je me sens arrêté, dans le développement de ma thèse, par la voix solennelle de ce Joseph Prudhomme qui a toujours fait profession d'être voltairien : « Voltaire, dit-il, c'est le bon sens. » Je demande humblement la permission d'être ici d'un avis contraire, et vais essayer de persuader, non pas Joseph Prudhomme, lequel ne change jamais d'avis, mais le lecteur impartial et vraiment philosophe.

Qu'est-ce que le bon sens? Il consiste fort simplement, suivant nous, « à voir les choses telles qu'elles sont. » Voltaire voit toujours plus petit que la réalité. S'il ne s'agissait, pour avoir du bon sens, que de ne pas trouver de profondeur aux choses profondes, Voltaire serait en effet et serait excellemment l'homme du bon sens. C'est le plus terre-à-terre de tous les observateurs ; c'en est le plus bourgeois, et il était bien fait pour former toute notre bourgeoisie à son image. Il ne voit que le contingent. Il se rit des causes invisibles et des résultats intangibles. A ses yeux, le but de cette vie et de cette terre, c'est cette vie et cette terre elles-mêmes, et il est vraiment impossible d'être plus éloigné du système chrétien qui ne voit dans cette existence terrestre que la préparation d'un jour à une éternelle vie, un passage, une préface, un portique. Les deux points de vue sont donc absolument contraires, et il ne reste plus qu'à se poser cette question : « La conception d'une terre sans ciel, est-ce vraiment du bon sens? Ne pas supposer d'horizon éternel, ne pas admettre d'*au delà*, est-ce réellement faire preuve de sagesse, de modération et de clairvoyance? » Oui, si l'*au delà* n'existe point ; non, mille fois non, s'il existe.

Quel que soit, d'ailleurs, le problème dont il aborde l'étude, Voltaire fait preuve de la même étroitesse d'entendement. Ni élevé, ni large. Il est ultra-terrestre, il est ultra-temporel. Son bon sens, encore un coup, n'est que de la myopie.

Il importe cependant de prouver nos dires par quelques exemples, et nous allons les choisir à dessein dans ces petits livres où l'on essaie aujourd'hui de rendre Voltaire une seconde fois populaire. L'idée des Anges chagrine l'auteur de *Candide*, et il épuise sa verve à prouver que le règne angélique n'existe point; mais il s'y prend vraiment de la plus étrange façon. Il fait le tour de toutes les nations de l'antiquité, parcourt l'Occident, traverse l'Orient et démontre, avec une richesse étonnante de documents, que « tous les peuples ont cru à des anges. » Là-dessus, il raille agréablement les noms « bizarres » de quelques-uns de ces intermédiaires entre le ciel et nous, et il se rit de quelques superstitions auxquelles cette croyance a dû et a pu donner lieu. Mais que pensez-vous qu'il conclue? Il a admis quelque part que la religion était « ce qui avait été cru toujours et partout. » Il constate PARTOUT ET TOUJOURS la foi aux anges, et, au lieu d'en déduire l'existence réelle du monde angélique, il s'écrie « qu'il ne faut que de l'imagination pour inventer des êtres supérieurs à nous. » O logique puissante!

Et notez que c'est là, en réalité, la seule méthode de Voltaire et le *nec plus ultra* de son raisonnement. Il ne procède guère autrement pour prouver la fausseté de tous les dogmes catholiques. Il s'évertue sans cesse à montrer qu'ils ont été l'objet de la croyance de tous les peuples de l'univers. « Ils sont donc faux, puisque le monde entier les a crus : » ces quelques mots sont, à peu de chose près, tout le résumé du *Dictionnaire philosophique*. Les catholiques, au contraire, arrivent à cette déduction rigoureuse et nécessaire : « Si nos

dogmes se retrouvent partout, c'est que tout d'abord ils sont conformes à la nature de l'homme, qui les a si universellement soupçonnés et désirés. S'ils se retrouvent partout, c'est aussi qu'ils ont une source commune, et cette source n'est autre que la révélation. » Entre les deux raisonnements, le lecteur de bonne foi peut choisir.

J'en reviens aux Anges et à l'article mesquin dont Voltaire en a fait l'objet. Il est aujourd'hui établi fort scientifiquement que tous les êtres du règne inorganique et du règne organique sont étagés les uns au-dessus des autres, suivant une admirable progression et hiérarchie, depuis la pierre inerte jusqu'au zoophyte, et depuis le zoophyte jusqu'à l'animal qui est le plus voisin de l'homme. Eh bien! est-il permis de croire que la même progression et hiérarchie n'existe pas entre l'homme et Dieu? Peut-il vraiment ne pas exister, entre ces deux termes si éloignés, toute une échelle d'êtres de mieux en mieux organisés, de plus en plus parfaits? J'exposais un jour cette doctrine devant un mathématicien, et il s'écria : « C'est mathématique. » Sans aller jusqu'à cette épithète, il conviendrait peut-être de tenir ce raisonnement en une certaine estime. Voltaire n'en a rien fait.

Partout, c'est la même absence de profondeur. L'allégorie et le symbole horripilent tout particulièrement l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Rien n'est plus facile à comprendre : car l'allégorie et le symbole supposent nécessairement l'existence d'un monde supérieur et invisible. Tous les faits et toutes les opérations du monde matériel ont, dans le monde spirituel, les équivalents les plus exacts. Ces deux mondes sont pour ainsi dire couchés l'un sur l'autre. Il y a une vie, une respiration, une nourriture, des maladies et une mort immatérielles, comme il y a une vie, une respiration, une nourriture, des maladies et une mort corporelles. Dieu gouverne par

les mêmes lois les deux règnes visible et invisible, d'où il suit que, dans le langage humain, les faits et les opérations du monde moral sont exprimés par des mots qui ont désigné, à l'origine, les faits et les opérations analogues du monde physique. On procède enfin par voie de comparaison, et de là, non seulement la métaphore, mais tout le langage figuré qui est fondé sur ce symbolisme même dont Voltaire a tant ri. Essayez maintenant, essayez de lire ou de relire son charmant et profond article. Il se contente d'y relever quelques traits de symbolisme ridicules. Hélas! il lui eût été facile d'en recueillir un plus grand nombre, et nous pouvons en offrir de plus ridicules encore à ceux qui continuent ou vulgarisent son œuvre. Mais, malgré ces abus inévitables, le symbolisme subsiste, et il est le fond même de l'âme humaine comme du langage humain.

Il est à peine utile d'observer ici que ce mot « abus » a fourni à Voltaire l'occasion de quelques pages venimeuses autant que faciles. Il est encore là tout entier, et c'est vraiment d'un pauvre esprit. Les abus sont dans l'ordre historique ce que les exceptions sont dans l'ordre du raisonnement. Il en faut faire estime, mais dans une certaine mesure et sans jamais oublier ni les lois, ni les règles. La verrue ne doit pas empêcher de rendre justice au visage. Voltaire n'a vu que la verrue.

Il lui était certes permis de blâmer le mauvais emploi que certains hommes d'église ont fait de la fortune des pauvres. Même il pouvait aller jusqu'à flétrir, avec une énergique éloquence, certaines institutions qui ont été scandaleusement oublieuses de leur mission évangélique. Une telle indignation est légitime, et l'on peut même affirmer chrétiennement qu'elle constitue un devoir strict. Un grand nombre de Saints se sont armés de ce fouet, et ont formidablement fustigé tout leur

siècle. Ils n'étaient inspirés, eux, que par l'amour de Dieu et par l'amour des pauvres; mais Voltaire, lui, déteste les richesses du clergé d'une haine bilieuse et injuste. Avec son regard « perspicace et pratique, » il eût pu cependant se rendre un compte exact des immenses entreprises et des incomparables fondations de la charité chrétienne. Il y avait, de son temps, je ne sais combien de cent milliers d'hommes qui vivaient uniquement de cette charité et qui étaient nourris, vêtus, instruits, moralisés par elle. Les hôpitaux, les orphelinats, les écoles étaient innombrables, et tous ces établissements, tous SANS EXCEPTION, portaient dans leurs fondements la trace visible de la main de l'Église. Pourquoi Voltaire en a-t-il si peu parlé, ou n'en a-t-il rien dit? L'évidence était là : pourquoi n'a-t-il pas constaté l'évidence? A tout moment, vous le voyez, nous surprenons cet homme en flagrant délit de médiocrité ou d'injustice.

Malgré quelques bons mouvements dont il faut impartialement lui savoir gré, je ne saurais admettre qu'il y ait eu dans son cœur plus de profondeur que dans son intelligence. Il s'élève quelque part contre le chômage des fêtes et trahit, par là, son peu d'amour pour le peuple. Sans doute, il ignorait quels efforts avait dû faire la sainte Église, aux premiers temps de son histoire, pour obtenir, en faveur des malheureux esclaves, un chômage d'un ou de deux jours par semaine. Ah! ce chômage avait été le premier signal de la grande délivrance, et il avait été salué par un de ces soupirs de joie et d'apaisement dont rien ne saurait rendre la douceur. Puis, l'Église avait appliqué la loi du chômage à tous les petits, à tous les pauvres, à tous les déshérités de ce monde. Un jour d'oasis, un jour d'*alleluia* par semaine! Chants aux lèvres et joie en l'âme, tous les malheureux se paraient d'habits de fête pour célébrer, dans une église étincelante d'or et de mo-

saïques, la fête de quelque pauvre artisan qui leur montrait le chemin du ciel. C'était apaisant, c'était reposant. Dans tout cela, Voltaire ne voit qu'une chose : la parure exagérée du temple et le temps perdu dans les ateliers ou dans les campagnes. Eh bien! il serait satisfait aujourd'hui. Partout, le dimanche, il verrait des troupeaux d'êtres humains attelés à d'ignobles fardeaux, répandant le blasphème avec la sueur, portant la haine au front et la rage au cœur. C'est en partie son œuvre, à lui, Voltaire. Le jour de Pâques dernier (nous nous en souviendrons toujours) nous sortions d'une messe ouvrière, et venions en effet de voir des ouvriers chrétiens s'approcher, timides et beaux, de la Table eucharistique. Mais à peine étions-nous au dehors qu'un spectacle désolant nous serra le cœur : personne, dans tout un grand et beau quartier de Paris, personne n'avait pensé à chômer la fête de Pâques. Pas de trêve, pas de repos, pas de halte dans la joie. Travaille, bête brute, travaille encore, travaille toujours. Et, le soir, de retour au logis, n'oublie pas de lire à ta femme et à tes enfants quelques pages du *Dictionnaire philosophique....*

Est-ce encore faire preuve d'un bon sens profond que de s'écrier, au sujet de la confession : « Dans les pays protestants on se confesse à Dieu et dans les pays catholiques aux hommes. » Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de résumé plus perfide et, disons le mot, plus menteur. Nous avons, catholiques, l'honneur de nous confesser à des hommes qui représentent Dieu, et c'est le pardon de Dieu qu'ils répandent en réalité sur nos têtes, avec le sang de Jésus-Christ. Telle est la doctrine; et il est bon, il est excellent que des hommes servent ainsi d'intermédiaire à ce pardon : car il est bon et il est excellent que nous soyons humiliés dans notre orgueil. Nous ne pouvons guère pécher que de deux façons : en nous faisant

plus grands que nous ne devons l'être, et l'Aveu expie ce désordre; ou en descendant au dessous de nous-mêmes, et la Contrition, qui est une douleur, expie nos voluptés animales. Quant à la Satisfaction, elle répare tout le mal que nous avons pu faire aux autres, et remet toutes choses dans l'état qui est le plus conforme à la justice. Telle est l'admirable économie du sacrement de la Pénitence. Rien n'a jamais paru de plus beau, et Voltaire n'a rien vu de cette beauté profonde. Il est petit, très petit, et sa petitesse a vieilli.

IV

L'étroitesse de vues n'est pas, d'ailleurs, le seul défaut que présente l'œuvre de Voltaire, et il nous est impossible de ne pas flétrir chez lui l'erreur sans ambages et le mensonge sans excuse. Les preuves ne sont, hélas! que trop abondantes, et il ne sera pas superflu, encore ici, de citer quelques exemples pour l'édification de tant d'ignorants et de demi-savants.... Voltaire, qui s'est pris de haine personnelle contre la divinité du Christ, l'attaque avec toutes les armes, *per fas et nefas :* « Saint Paul, dit-il notamment, ne regarde pas Jésus-Christ comme Dieu et ne l'appelle jamais de ce nom. » Le pauvre ouvrier, qui lira cette affirmation audacieuse, se dira fort naturellement : « C'est imprimé; donc, c'est vrai, » et classera désormais l'apôtre des nations parmi les adversaires de la divinité de Jésus. C'est en vain, d'ailleurs, que nous lui répondrons par vingt textes accumulés : on ne les lira point, et le mensonge suivra victorieusement son chemin. Voltaire, cependant n'avait-il pas lu les Épîtres de saint Paul, et son regard n'avait-il pas été frappé par ces magnifiques paroles de

l'Épître aux Romains, qui s'appliquent uniquement au Christ: *Qui est super omnia* DEUS *benedictus in sæcula.* Dans les *Actes des Apôtres,* dans ce livre plusieurs fois admirable, Voltaire n'avait-il pas entendu saint Paul, parlant avec sa parole enflammée devant les premiers fidèles, leur tenir cet énergique langage : *Spiritus Sanctus posuit episcopos regere ecclesiam* DEI *quam acquisivit sanguine* SUO? O magnifique *suo,* et dont les rationalistes ont en vain essayé d'atténuer la portée! Voltaire ne l'avait donc pas lu, et il ne se souvenait donc pas de cet incomparable passage de l'Épître aux Philippiens : *Jesus Christus, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem* DEO. Voilà la troisième fois que ce mot « Dieu » frappe délicieusement mon oreille; voilà la troisième fois qu'il donne à Voltaire un insolent démenti. Plus loin, saint Paul salue le Christ de cette appellation qui équivaut à une affirmation de sa divinité : *Dominus omnium.* Qu'il l'ait nommé *Filius Dei,* c'est ce qu'il est trop difficile de nier; mais ce qu'il est impossible d'écarter, ce qui vous serre Voltaire à la gorge, ce sont les premiers mots de l'*Épître aux Hébreux* (j'adopte ici à dessein les attributions et les données de l'exégèse catholique), c'est ce divin exorde où saint Paul dit du Christ : *Per quem Deus fecit sæcula,* et où il le nomme *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus portansque omnia verbo virtutis suæ.* Voilà des textes, n'est-il pas vrai, et des arguments avec lesquels il faut compter. Eh bien! soyez assurés que le mot de Voltaire : « Saint Paul n'appelle JAMAIS Jésus-Christ du nom de Dieu, » que cette abominable calomnie continuera à circuler et à emporter la croyance universelle. Le mensonge se rit de nous; le mensonge est vainqueur. Tout ce que nous aimons est à terre.

C'est par milliers que l'on pourrait relever, dans l'œuvre de Voltaire, ces affirmations mensongères ou erronées. Quelle

audace n'a-t-il pas fallu pour écrire « que Jésus n'enseigna jamais aucun dogme métaphysique et qu'il n'a jamais dit : « Je suis consubstantiel? » La plaisanterie roule ici sur le mot « consubstantiel » que Jésus-Christ, en effet, n'a jamais prononcé. Mais comme le divin Sauveur a dit à plus d'une reprise : « Mon père et moi, nous sommes *un*, » la plaisanterie perd de son sel, et nous nous trouvons simplement en face d'un mensonge. Ailleurs, cet adversaire intime du Pentateuque, Voltaire, observe cauteleusement que les Démons ne figurent pas dans ces cinq livres. Par malheur, il oublie qu'il a lui-même écrit en un autre endroit de ses libelles : « Le serpent qui tente Ève a été reconnu pour le Diable. » Il aurait pu également, touchant la croyance antique au Démon, citer le livre de Job où Satan apparaît dans toute l'infamie de sa fausse gloire. A-t-il encore, a-t-il vraiment pu croire « qu'il n'y a pas eu de messe dans les premiers siècles, » quand il lui était si facile de lire la démonstration mathématique de la thèse contraire dans l'admirable livre de l'abbé Renaudot sur les liturgies orientales? Les liturgies apostoliques n'ont été *écrites* qu'après le triomphe de l'Église; mais il est prouvé qu'elles existaient *oralement* depuis l'antiquité la plus reculée ; les preuves abondent et surabondent. Élève des Jésuites, Voltaire devait connaître les *Lettres édifiantes* et, à tout le moins, l'histoire abrégée de nos Missions; il savait, à n'en pas douter, que le sang de nos missionnaires avait partout coulé comme l'eau. Il le savait, et cependant il ne craint pas de mettre ces mots infâmes sur les lèvres d'un missionnaire : « Épargnez-nous le bonheur du martyre. » Que dire de cette prétendue bulle d'Urbain VIII, qui, suivant Voltaire, « donne la permission de manger gras pendant tout le carême ET ABSOUT DE TOUT CRIME, excepté de celui d'hérésie. » Ici les sottises se heurtent aux sottises, et il n'est

pas d'écolier qui ne hausse les épaules. Un enfant de dix ans sait fort bien qu'on ne saurait être absous d'aucun crime sans l'intervention des sacrements, sans la confession, sans l'absolution du prêtre. Mais il importe peu : le mensonge est lancé dans le monde, il y triomphe, il y règne, et c'est en vain que nous demanderons à voir le texte, le texte même de cette bulle indignement imaginaire ou plus indignement falsifiée.

Le mensonge et l'étroitesse sont trop souvent les signes auxquels on reconnaît la philosophie de Voltaire; mais il en faut bien venir à cette plaisanterie qui en est le condiment. Comment m'y prendrais-je bien pour avouer que cet esprit n'est pas toujours du meilleur goût, et que la finesse, oui, la finesse, lui fait trop souvent défaut? Je lis un « Dialogue sur la vertu entre un honnête homme et un excrément de théologie. » Ce dernier est appelé tout court : « L'Excrément. » Trouvez-vous cette pointe délicate? La grande et salutaire loi de l'abstinence, cette loi qui est de tous les temps et qu'on constate chez tous les peuples, est-elle véritablement battue en brèche par cet autre mot que tous les commis-voyageurs répètent avec un sourire fin : « Quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes? » Ailleurs, Voltaire oublie le vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien, » et s'en prend certain jour à ce grand, à cet immense saint Jérôme, dont la parole a réchauffé le monde. Et que lui reproche-t-il? De n'avoir dirigé que des femmes. Car ajoute-t-il, « les hommes ont pour cela trop de barbe au menton. » Plaisanterie forcée et médiocre. Il convient d'ajouter que cet homme d'esprit se répète, et que toutes ses finesses pourraient être ramenées à un certain nombre, assez restreint, de procédés presque mécaniques. Que de fois ne trouve-t-on pas dans son œuvre l'emploi de ce mode de

raillerie : « Tous les Conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes. » C'est le cliché n° 1. En voici un autre : « Il est impossible que les intrigues pénètrent jamais dans un Concile. » C'est le cliché n° 2. Il y en a ainsi une vingtaine, peut-être, qu'il ne serait pas difficile de classer scientifiquement. Je ne voudrais pas cependant aller dans cette voie plus loin que l'impartialité ne l'exige, et conviens que souvent, très souvent même et presque à toutes les pages de son œuvre immense, Voltaire est fin, spirituel, pétillant de malice et étincelant de verve. Si cette gloire lui suffit, qu'il s'en contente. J'en sais une autre, cependant, que je préfère pour lui et dont je ne veux pas me taire : c'est d'avoir mis parfois tant d'esprit au service d'idées généreuses et vraiment humaines. Un chrétien doit être assez loyal pour lui reconnaître un aussi rare mérite, et je ne fais, en le publiant, que remplir un devoir.

Il est un dernier reproche que je lui veux faire et qui va surprendre tous ses admirateurs et quelques-uns de ses adversaires. Voltaire n'a pas eu le sens pratique. Il n'a point possédé, en histoire, la notion vraie de la réalité des choses, et c'est ce qui se traduit surtout dans ses attaques contre la Bible. Il ne part pas de cette vérité « que la Bible n'a pas été écrite pour Dieu, mais pour l'homme. » Eh! Dieu n'en avait pas besoin. Sa Bible à lui et pour lui se résume en cette parole éternellement lancée dans le plus profond de sa béatitude : « Je suis. » La Bible de Dieu, c'est son Verbe, lequel est son discours intérieur et sa pensée profonde. Mais notre Bible à nous a été écrite pour nous. Elle a été écrite pour remédier à un certain état de l'humanité tombée, pour guérir telle ou telle maladie de l'humanité déchue. C'est, comme on l'a dit, le traitement de l'homme malade. S'agit-il, par exemple, de donner, en un certain moment de l'histoire, une

idée humble de sa propre nature à l'homme qui s'enorgueillit outre mesure? L'*Ecclésiaste* est écrit. Faut-il, au contraire, communiquer à ce même homme une notion anticipée de l'amour ardent que l'âme un jour ressentira pour son Dieu, et esquisser par avance toute la mystique catholique? La parole est donnée à l'auteur du *Cantique des cantiques*. Parmi les versets de la Bible, il n'en est pas un seul qui ne soit entré, comme une pierre utile, dans les fondations de l'Église et qui n'ait ainsi contribué à la formation nécessaire et lente de cette société de Dieu avec les hommes. C'est ce dont Voltaire ne tient aucun compte, et il ne semble pas admettre davantage que Dieu, souverain inspirateur des Livres saints, ait laissé aux écrivains sacrés la liberté de leur style. Surtout, il paraît ignorer que la Bible n'est pas un catéchisme destiné à renfermer l'exposition complète de TOUTES les vérités. Il y a de ces vérités, en effet, qui sont restées dans la tradition, et d'autres dans la raison. La Bible en offre d'autres que la raison n'aurait jamais pu découvrir; mais elle est surtout destinée à faire avancer sûrement, d'étape en étape, la misérable humanité depuis l'Éden perdu jusqu'à l'Éden retrouvé. Les moyens qu'emploie Dieu peuvent sembler rudes, mais ils ne le sont qu'en apparence, et un petit esprit comme Voltaire pouvait seul s'y tromper.

Ce manque de sens pratique — et le sens pratique n'est qu'une forme du bon sens, — on le constate partout dans le *Dictionnaire philosophique*. Voltaire s'y plaint notamment des cérémonies matérielles du baptême : cette eau l'agace. Il va même jusqu'à répéter ces méchants petits vers : « C'est une drôle de maxime — Qu'une lessive efface un crime. » Mais enfin nous sommes des hommes; mais enfin nous avons un corps qui est en rapport direct avec la nature; mais enfin il est nécessaire que les législateurs ne s'occupent pas que de

notre âme. La nature essentielle de l'homme consiste à être le trait d'union vivant entre la matière et l'esprit : donc, il faut que chez nous l'élément-matière reçoive quelque satisfaction. De là ces signes visibles qu'on appelle les Sacrements. Par eux, d'ailleurs, tout le monde matériel reçoit une fonction auguste et divine : l'eau, le sel, l'huile, les parfums, le froment et le vin sont ainsi appelés à la gloire d'un symbolisme très élevé, et même à quelque chose de plus réel. Toute la nature sert à glorifier l'homme qui glorifie Dieu. Nous voilà bien loin de la lessive de Voltaire, et plus loin encore de cet affreux rire qui n'a jamais été qu'un ricanement.

Les sophistes ne manquent guère à nous faire observer que la définition de la vertu par Voltaire est supérieure à celle qu'en ont pu donner tous nos théologiens. Nous la connaissons, cette thèse de Voltaire et de son école : « Il faut faire le bien sans espoir d'une récompense céleste. » En d'autres termes : « Il y a deux choses qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, Dieu et la vertu. » C'est là de la fausse élévation, et c'est encore pécher par manque de sens pratique. On peut affirmer que des millions et des millions de crimes ont été évités par la crainte de l'enfer, et l'espoir du ciel a produit un très grand nombre d'actes qui ont été d'un poids décisif pour le véritable progrès de l'humanité. C'est une loi de l'ordre naturel, une loi éternelle et imprescriptible, que le bien mérite une récompense et le mal un châtiment. On n'efface pas les axiomes, et on ne pourra jamais effacer celui-là ; mais il en est un autre que Voltaire a également méconnu : c'est que l'homme est un être qui a soif de bonheur. Comment ! nous sommes ici-bas accablés par tous les maux ; nous avons à subir les maladies qui rongent notre corps, les passions qui ravagent notre âme, les larmes qui brûlent nos yeux ; nous nous traînons en gémissant sur la

route des tombeaux; l'amitié nous trahit, la pitié nous abandonne; les tentations nous oppressent; nous tombons en des abîmes que nous n'avions pas vus; nous voulons nous relever, et nous tombons encore; nous avons les mains et les pieds déchirés par les ronces du chemin; l'angoisse est dans notre âme et la fièvre bat notre sang; tout ce que nous avons aimé s'écoule et disparaît; nous souffrons, nous pleurons, nous mourons.... Et voilà que cet affreux sophiste nous refuse la consolation suprême de la récompense céleste. Voilà qu'il dit à tous les misérables de la terre, à ces paysans, à ces ouvriers, à ces maudits qui ont été si rudement éprouvés durant toute leur vie : « Aimez la vertu pour elle-même. » Ah! le malheureux! Et c'est lui, c'est ce désintéressé qui a écrit *Candide*, la *Pucelle* et tant d'autres livres malsains et troublants, tant d'autres œuvres impies et désespérantes! Il aimait la vertu pour elle-même!!!

VI

Si l'on va au fond, tout au fond du système de Voltaire, il est aisé d'en découvrir toute la dominante. Elle n'est autre que la méconnaissance ou la haine de la Souffrance. Tout est là.

Mais c'est surtout la Souffrance volontaire, mais c'est l'Expiation pour soi et l'Expiation pour les autres qui excite sans cesse le détestable rire et la colère de Voltaire.

Il a écrit quelque part certain petit conte que ses amis racontent en se léchant les lèvres. Il s'agit de je ne sais quel fakir ou ermite de l'Orient qui est fort en vogue dans tout son pays, parce qu'il se macère de toutes façons et que

notamment il prend soin de s'enfoncer sans cesse des clous dans la chair. Notez, lecteurs, que je gaze l'original. Et voici qu'un très honnête homme vient un jour consulter ce fakir et lui dit sans modestie : « Je remplis tous mes devoirs ; je suis bon fils et bon époux, bon père et bon citoyen. Que faut-il faire de plus pour arriver au ciel ? » L'ermite lui répond : « Enfoncez-vous des clous dans le corps. »

Il est assez facile de voir que, par cet apologue, Voltaire a prétendu railler tout le système chrétien de l'Expiation et de la Souffrance. C'est, en fin de compte, tout le résumé de sa philosophie.

Eh bien ! malgré ce misérable apologue, la pauvre humanité en larmes demeurera toujours fidèle à ces axiomes chrétiens, plus éblouissants que tant de millions de mondes découverts par les modernes télescopes : « Il faut souffrir pour expier ses fautes ; on peut souffrir pour expier les fautes des autres ; quelqu'un enfin est descendu en terre pour être l'Expiateur universel, et ce quelqu'un, c'est Dieu. » Ce sont là des vérités qui sont fixées au plus profond de notre âme, et le spectacle de Jésus portant sa croix, de Jésus souffrant et mourant pour toute l'humanité, ce spectacle est fait pour satisfaire éternellement notre raison et passionner éternellement notre cœur. L'humanité ne s'y trompera pas : elle considérera Jésus comme son véritable représentant, comme son type éternel, et l'imitation du Christ au Calvaire demeurera le secret de tous les dévouements comme la source de toutes les vertus.

Convient-il, en terminant, d'accorder à Voltaire le bénéfice de quelques circonstances atténuantes ? Nous croyons que, s'il lui est pardonné quelque chose là-haut (et nous le souhaitons très vivement), ce sera à cause de ce jansénisme qui avait alors enlaidi et dénaturé toutes les idées chrétiennes.

Le jansénisme avait fait de l'Église et du Ciel quelque chose de si étroit, de si repoussant, de si odieux, que Voltaire est peut-être un peu moins inexcusable de s'être pris contre le christianisme d'une haine si injuste et si perfide. La doctrine du très petit nombre des élus circulait presque partout, et le ciel n'était promis qu'à une infime minorité de prédestinés. En dépit de son amour pour les jansénistes, Voltaire a réellement été perdu par eux. Tout se tient dans l'histoire des idées. Sans Voltaire, pas de Révolution; mais sans les jansénistes, pas de Voltaire.

Telle est notre conclusion à laquelle nous ne voulons pas donner un caractère rigoureux et qui, dans une certaine mesure, demeurera toujours à l'état d'hypothèse. Nous la soumettons, en toute humilité, à tous ceux qui cherchent à découvrir, dès ici-bas, l'enchaînement mystérieux des grands faits de l'histoire.

SECONDE PARTIE

ÉTUDES SUR LES DEUX DERNIERS SIÈCLES

Le P. RAPIN

I

LES MÉMOIRES AU XVIIE SIÈCLE

ÉTUDE SUR LE P. RAPIN

I

« *Habent sua fata libelli.* » Il arrive souvent qu'un auteur porte une affection particulière à l'un de ses ouvrages, qu'il le préfère hautement à tous les autres, qu'il le proclame son chef-d'œuvre. Ce n'est pas ce livre cependant que la postérité adoptera. Tout au contraire, la gloire s'attachera à telle autre œuvre du même écrivain, à une œuvre qu'il n'aimait pas, qu'il croyait négligée, médiocre, indigne de retenir le regard de ses lecteurs.

C'est ce qui est advenu au Père Rapin.

« Connaissez-vous le P. Rapin? » A cette question, soyez persuadé que neuf voix sur dix vous répondront : « Certes, nous le connaissons. C'est l'auteur du poème des *Jardins;* c'est l'honneur du Parnasse latin au XVIIe siècle; c'est, suivant le P. Bouhours et quelques autres, un poète *digne du siècle d'Auguste, digne de Virgile même !* » Mais sauf quelques érudits qui mangent la poussière des bibliothèques, personne ne vous répondra : « C'est l'auteur des *Mémoires* les plus spirituels, les plus vifs, les plus intéressants, les plus complets enfin

que nous possédions sur les origines et les premiers développements du jansénisme. »

Rien n'est plus élégant, nous l'avouons, rien n'est plus travaillé ni plus correct que le poème des *Jardins* : ce sont les plus beaux vers latins... de collège que nous connaissions ; mais combien nous préférons les *Mémoires !* Il est permis d'affirmer qu'on ne saurait désormais écrire sur le XVIIe siècle, et en particulier sur la grande hérésie jansénienne, sans prendre connaissance des trente *livres* du savant jésuite, sans leur emprunter une foule de faits nouveaux et d'appréciations nouvelles. Beaucoup d'esprits étroits n'attachent pas de notre temps une importance assez considérable à ce jansénisme dont le P. Rapin a écrit la solide histoire ; mais, en vérité, toute vaincue qu'elle est, cette erreur subsiste encore : elle a encore de mauvaises résistances, elle est encore dangereuse. Et voilà pourquoi il est si utile de connaître les origines d'une secte qui nous a fait tant de mal, et qui tous les jours encore barre le chemin à la Vérité.

Le P. Rapin était bien fait pour étudier ces origines ; il était bien fait surtout pour raconter ce qu'il voyait autour de lui, les événements dont il était le témoin oculaire ou, tout au moins, le contemporain. Et c'est même, suivant nous, ce qui donne une valeur toute particulière aux vingt derniers livres de ces *Mémoires*, qui ont été naguères publiés par M. Léon Aubineau.

Il est, dans tout le XVIIe siècle, peu de physionomies aussi honnêtes que celle de cet excellent chroniqueur. Dans l'histoire d'une erreur qui a échauffé tant de tempéraments, qui a remué tant de passions, le P. Rapin demeure calme et a l'art de ne point se passionner. Il aime la vérité, sans doute, et il a de belles ardeurs ; mais sa modération, son étonnante modération reprend toujours le dessus. C'est un causeur charmant, quel-

quefois un peu long, qui s'anime par instants, mais qui sait raconter, avec une bonne honnêteté tranquille et fine, les faits les plus délicats et auxquels il a été le plus mêlé. Puis (ô qualité précieuse, incomparable et dont les chroniqueurs d'aujourd'hui sont si friands), le P. Rapin est un homme BIEN INFORMÉ. Il a tenu entre ses mains les pièces les plus rares, les plus secrètes, les plus inédites ; le cardinal Albizzi lui a ouvert les archives des Congrégations romaines ; il s'est mis en relation avec les membres les plus influents de sa Compagnie, avec tous les autres Ordres religieux, avec tous les personnages importants que leurs fonctions avaient jetés dans ces terribles affaires. Il allait, il allait, recueillant partout les renseignements les plus sûrs et les plus complets, prenant des notes, accumulant des documents. Puis il écrivait, avec une placidité heureuse, avec une modération satisfaite. En quatre mots, les latins ont donné la définition de l'orateur : « *Vir bonus dicendi peritus.* » Nous tracerons, presque aussi brièvement, le portrait le plus complet peut-être et le plus ressemblant du P. Rapin : « Ce fut un honnête homme bien informé. »

Mais, ne l'oublions pas, ce fut en même temps, ce fut presque un homme du monde. Il fréquentait le cercle de Mme de Sablé, il entendait les bruits de la cour et de la ville. Il était, dit Mme de Sévigné, « aimé et recherché de tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume. » Et comme le jansénisme remplissait alors et échauffait toutes les conversations, le P. Rapin écoutait, discutait, était sur la brèche, se mettait au courant des petites intrigues et des grandes passions, voyait avec douleur et constatait avec exactitude que les intérêts humains se mêlaient à cette grande cause et en produisaient souvent les péripéties les plus inattendues. Nul peut-être n'a mieux débrouillé les cabales de ce siècle cabaleur ; nul n'a aperçu plus finement le rôle déplorable que jouèrent

les femmes dans toutes les affaires de la secte. Quel soutien pour le jansénisme! Intrigaillant, discutaillant, ces belles dames se multipliaient « pour la défense de la morale » et pour la cause de Port-Royal. Les nouveaux évêques étaient entourés, prévenus, préparés, travaillés. La nomination d'un prélat était un événement : on aurait voulu que l'épiscopat de France fût tout entier semblable au trop célèbre Arnault d'Angers. Le P. Rapin a assisté de près à tout ce mouvement; il a d'un œil attentif suivi toutes les phases de cette maladie. Et il nous a tout raconté avec bon sens, avec équité, avec esprit.

Rien cependant n'est plus délicat que ces questions du libre arbitre et de la grâce. Pour bien écrire une histoire du Jansénisme, un théologien est rigoureusement nécessaire. Or, le P. Rapin mérite précisément d'être compté au nombre des théologiens les plus estimables d'une époque aussi théologique. Il a cette incomparable qualité, qui est nécessaire à tous les écrivains, mais surtout aux philosophes : la clarté. Il trouve le secret d'intéresser vivement son lecteur en exposant les longues discussions des Congrégations romaines sur les cinq propositions jansénistes, et ces pages de son livre, qui le croirait? se lisent avec une sorte de fièvre. Nouvel exemple à citer contre ceux qui prétendent séparer la science et le style, et qui veulent que l'érudition soit dépouillée de l'art. Il est un style scientifique et dont la science ne saurait se passer.

Ne vous attendez pas, d'ailleurs, à trouver dans les Mémoires du P. Rapin cette rhétorique à laquelle il fut trop attaché dans tous ses autres ouvrages. Point d'ornements, point de déclamations, point de figures. L'historien du jansénisme, chose excellente, écrit comme il pense. La simplicité est le caractère de cette œuvre qui ressemble à une causerie. La phrase est claire, bien qu'un peu traînante quelquefois et

malgré ces pénibles enchevêtrements de *relatifs* et de *conjonctions* qui sont trop ordinaires à cette époque. Bref, c'est une bonne prose, bien transparente, et qui laisse voir une bonne pensée. Le P. Rapin interrompt parfois son récit et se met à tracer un portrait. Alors, il est tout à fait remarquable, et je pense qu'il est peu de pages de nos bons auteurs comparables à son portrait de Mme de Longueville (1). M. Cousin en aurait pu tirer un bon profit.

Mais, encore un coup, le principal intérêt de ces *Mémoires*, c'est leur intérêt historique, et c'est à ce point de vue que nous voulons en faire ici une étude plus détaillée. Nous choisirons la partie de cette *Histoire* qui est à la fois la plus importante et la mieux écrite, c'est-à-dire les livres VII, VIII et IX, où est racontée longuement la célèbre condamnation des cinq propositions par le Pape Innocent X (2). On y verra éclater la merveilleuse conduite de l'Infaillibilité sur la terre; on y verra par quels longs travaux et par quelles scrupuleuses enquêtes les Souverains Pontifes préparent ici-bas la sagesse de leurs décisions dogmatiques; on y verra que rien n'est fait à la légère, et que ceux enfin sur qui descend la clarté du Saint-Esprit sont ceux aussi dont la sagesse est humainement la plus parfaite.

II

Nous sommes en septembre 1651. Le pape Innocent (3) touche à sa quatre-vingtième année; mais il a dans la volonté

(1) *Mémoires du P. Rapin*, t. II, pp. 146 et 147.

(2) *Ibid.*, t. II, pp. 1-234.

(3) C'était un Pamphili. Il était né en 1574 et occupait le Siège apostolique depuis le 15 septembre 1644.

et dans l'intelligence une jeunesse qui ne veut pas vieillir. Et sur quelle question se concentre en ce moment toute son activité? sur celle du jansénisme. Le Souverain Pontife y pense sans cesse; il aime qu'on lui en parle; il a de longues conversations sur ce sujet avec ses cardinaux et ses théologiens. Quatre-vingt-huit évêques ont déféré à son tribunal les cinq fameuses propositions dénoncées par Nicolas Cornet; onze autres évêques tiennent pour Jansénius et travaillent à le défendre. Les deux partis ont à Rome des députés, des représentants. Saint-Amour est le principal émissaire des jansénistes; Hallier, Joisel, Lagault sont les mandataires des quatre-vingt-huit évêques. La lutte va s'engager, Pierre va parler, tout fait silence.

Innocent X, alors, unit en lui l'énergie la plus juvénile et la prudence la plus mûre. Il envoie des lettres aux Universités d'Allemagne et d'Espagne, qui renfermaient tant de théologiens consommés; il leur adresse les cinq propositions; il leur demande un avis motivé. Il instruit la cause.

Mais enfin il faut, puisqu'il y a cause, qu'il y ait tribunal. Le successeur de saint Pierre ne voulant pas surcharger d'occupations le tribunal du Saint-Office, qui d'ailleurs est impopulaire en France, crée une Commission particulière. Les cardinaux Roma, Ginetti, Spada, Ceccini en sont les quatre membres principaux; le cardinal Chigi n'y entrera que plus tard; Albizzi tient la plume du secrétaire. Derrière les cardinaux s'assoient onze consulteurs, parmi lesquels nous reconnaissons le jésuite Palavicini, le Maître du Sacré Palais et aussi plusieurs généraux d'Ordres. L'assemblée est imposante : elle mérite et obtient le respect universel. Le cardinal Roma vient à mourir, et il est dignement remplacé par le cardinal Spada, auquel va désormais appartenir toute la direction de cette longue et difficile affaire. Il est de taille à en porter le poids.

Cependant il n'est question dans Rome que de la nouvelle Commission et des Congrégations qui vont avoir lieu. Dans les palais, dans les maisons, dans les rues mêmes, on s'agite, on s'inquiète. Saint-Amour commence à se remuer, il fait de nombreuses visites, il a des intelligences dans la place, il a gagné à sa cause, à celle de la Secte, plus d'un consulteur de la Commission pontificale. Hallier n'est arrivé qu'après lui. Le Tribunal ne perd pas son temps, et, tout d'abord, examine en détail les doctrines de Baïus, avec lesquelles celles de Jansénius ont de si étroits rapports. Tout prend je ne sais quel air solennel. C'est ce certain calme qui précède les grands orages. Enfin, la première Congrégation a lieu, et l'on y discute la première proposition de Jansénius : *Que les commandements de Dieu sont quelquefois impossibles au juste.*

Jamais discussion plus grave, plus importante à la vraie grandeur et aux vrais intérêts de l'homme n'a peut-être eu lieu sur la terre, et je souris de ceux qui sourient de ces problèmes. Il s'agissait de savoir si l'homme était libre ou s'il n'était qu'une machine à sainteté; il s'agissait de savoir si Dieu était bon, miséricordieux, paternel, et si ses bras s'étaient ouverts sur la croix pour embrasser quelques prédestinés ou pour étreindre l'humanité tout entière. C'était la grandeur de Dieu, c'était la dignité de l'homme qui étaient en cause. La discussion, disions-nous, fut grave et belle; ajoutons qu'elle fut libre. Elle dura plus d'un an (1), et pendant tout ce temps, quatre Consulteurs du tribunal, quatre tout au moins, qui étaient visiblement favorables aux idées nouvelles, purent donner tout leur avis avec une indépendance absolue. Parmi ces quatre Consulteurs il faut nommer le général des Dominicains, de cet Ordre qui était spécialement chargé du maintien de la foi parmi les peuples catholiques. Ces oppo-

(1) Depuis le 26 septembre 1651 jusqu'au 20 janvier 1653.

sants parlèrent en paix, et le Pape ne témoigna son mécontentement qu'après la publication de la Bulle.

Les Congrégations avaient lieu d'abord tous les mardis, dans l'après-dîner; mais le Pape était haletant, il était en quelque sorte rempli du souffle de l'Esprit, il était poussé en avant par la puissance terrible de ce souffle vainqueur. Il ordonna bientôt que les réunions eussent lieu deux fois la semaine. Cet octogénaire, tous les soirs, consacrait deux heures à se faire rendre un compte exact de ces séances théologiques. Il était facile de prévoir de quel côté penchait cet inspiré du Saint-Esprit. Il s'irritait contre les défenseurs des doctrines nouvelles, contre Vadingo, Visconti et Candido. Il ne voyait pas sans quelque déplaisir la situation singulière qu'avait prise le P. Palavicini, qui, suivant la très heureuse expression de Rapin, « prenait toujours l'écart, » et ne se déclarait encore avec assez d'énergie ni pour un parti, ni pour l'autre (1). En revanche, Campanella, Aversa et Modeste de Ferrare se déclaraient contre les nouveaux hérétiques avec une science et une indignation vigoureuses. Mais tous les honneurs de cette discussion revenaient à un Augustin, au P. Bruni, que le Pape avait fait venir de Naples. Ce grand esprit était à la fois érudit et ardent; il était redouté et redoutable. Sa parole claire, sa science universelle, son

(1) Le P. Rapin juge assez sévèrement le P. Palavicini : « Palavicini fut alors de tous les consulteurs celui qui traita la doctrine de Jansénius le plus favorablement. Ce jésuite, bien loin d'opiner dans les principes de Molina, s'en écarta en tout. Il n'eut même aucun égard aux sentiments ordinaires de sa Compagnie. C'était un esprit particulier, sujet à des idées, qui se piquait de dire et de penser autrement que les autres, qui n'opinait que sur des sens alambiqués qu'il donnait aux propositions, n'allant presque jamais au but, prenant l'écart en tout et ne cherchant des sens écartés que pour sauver d'hérésie la doctrine de l'évêque d'Ypres.... Voilà quel était ce jésuite, du nom duquel on se servait pour rendre suspects les autres consulteurs, et dont les jansénistes firent tant de bruit pour colorer leurs mécontentements. Et rien ne justifia tant le peu de part que les Jésuites prirent en toute cette affaire que la conduite de Palavicini. » (*Mémoires du P. Rapin*, t. II, 40, 41.)

caractère inébranlable, son désintéressement, sa sainteté en firent aisément le prince de ces consulteurs. Le docteur Lagault a bien raison de dire en parlant de Bruni et de ses discours : « N'appelez-vous pas cela une Providence de Dieu particulière? »

Ainsi furent discutées tour à tour les cinq fameuses propositions. L'équité la plus évidente éclatait dans ces luttes. « Ah! plût à Dieu, disait aux jansénistes le cardinal Ceccini, plût à Dieu que je pusse vous dire avec quel soin, quelle attention et quelle sincérité on travaille à cette affaire! » Les jansénistes le savaient bien et n'en cherchaient que plus activement à se créer un parti dans Rome. Ils parvinrent à se faire quelques créatures : ce fut tout. Et en effet il semble que les murs, les monuments, les pierres même de Rome, soient de leur nature antijansénistes. C'est à Rome que les idées sont le plus vastes, que le Christ est représenté avec les bras le plus largement ouverts; c'est dans cette ville universelle que l'on croit le plus vivement à l'universalité de la rédemption. Un janséniste à Rome, c'est véritablement un nuage dans le bleu du ciel.

Le 20 janvier 1653 se terminèrent les Congrégations. Le P. Rapin ne s'est pas contenté d'en esquisser comme nous une ébauche rapide. Il a fait parler tous les orateurs, il a exposé toutes les opinions, il a été le sténographe intelligent de ce parlement théologique. Et le lecteur ne s'ennuie point; il n'est pas « induit en baillement » comme en lisant certaines discussions politiques; il tourne la page avec une curiosité entraînée....

Saint-Amour cependant et ses amis répandaient partout le bruit que les partisans des doctrines attribuées à saint Augustin n'avaient pas été entendus. On les admit à parler devant la Congrégation, on leur permit d'exposer leur dé-

fense. Mais c'était une discussion qu'ils voulaient, une discussion de puissance à puissance, et non pas une exposition qui ressemblait trop à une apologie. Ce refus ne les fit pas avancer dans l'opinion publique : l'ambassadeur de France leur en adressa des reproches. Cet ambassadeur commençait à se déprendre des jansénistes et à se tourner vers la vérité. Les trois discours des députés catholiques, de Lagault, de Joisel et de Hallier, étaient faits pour le persuader encore plus vivement. Ceux-là parlèrent : ils parlèrent au nom de quatre-vingt-huit évêques ; ils furent savants, vigoureux, pressants. Le P. Bruni acheva d'élucider la question en défendant son cher saint Augustin contre les témérités des sectaires et en montrant qu'il n'y avait rien de commun entre les doctrines du grand converti de saint Ambroise et celles de l'évêque d'Ypres. Tous les jours la discussion avançait d'un pas, la lumière se faisait, l'erreur reculait.

Le 10 mars 1653 commencèrent les « Congrégations devant le Pape. » Les Romains virent défiler dans les rues la procession solennelle des membres du Tribunal, les cardinaux Spada, Ginetti, Pamphili, Chigi, le secrétaire Albizzi, les consulteurs. Et le vieux Pontife Innocent, plus jeune, plus énergique que jamais, ouvrit la première séance en invoquant le Saint-Esprit. On reprit alors, avec une nouvelle ardeur, la discussion des cinq propositions : Vadingo, de Pretis, Visconti, Candido, défendirent énergiquement leur premier avis et se jetèrent en pleurs aux pieds du Pape, pour le supplier de ne pas prononcer une condamnation qui devait, suivant eux, atteindre surtout saint Augustin. Le P. Palavicini, guéri de son premier engouement, revenait peu à peu à la véritable doctrine. Campanella, Modeste de Ferrare, Carpinetti, Aversa, Angelo de Crémone, Tartaglia, del Bene, mais surtout l'infatigable et invincible Bruni, développaient de plus en plus les

énergies de leur résistance à l'erreur et n'épargnaient pas aux nouvelles doctrines ces terribles épithètes qui devaient un jour éclater dans la Bulle de condamnation : « Fausses, hérétiques, dangereuses. »

Cependant, les députés jansénistes avaient renoncé à leur première résolution, et consentirent enfin à paraître devant le Tribunal pour y exposer et y défendre leur doctrine. Ils étaient cinq : habiles, beaux parleurs, pleins d'activité, fort attachés à leur mauvaise cause et bien faits pour en donner la meilleure idée. Ils parlèrent devant la Congrégation; ils furent écoutés; même ils furent applaudis. L'abbé de La Lane et le P. Desmares furent l'objet d'une ovation parmi leurs partisans, et leurs adversaires eux-mêmes ne leur marchandèrent pas les applaudissements. Ce vain bruit leur tourna la tête : ils se crurent vainqueurs alors qu'ils étaient le plus vaincus. Ils écrivirent en France; ils firent retentirent Paris de leurs cris de joie; les bons catholiques s'alarmèrent, les consciences furent troublées. C'était beaucoup d'agitation pour peu de chose.

Et tout à coup, au milieu de cette explosion de joie, au milieu de tout cet encens et de tous ces applaudissements, le Souverain Pontife, suffisamment informé, ayant prononcé la clôture définitive des Congrégations, ayant invoqué ardemment le Saint-Esprit, dans cette belle nuit de la Pentecôte que l'Église primitive célébrait avec tant de solennité, libre, inspiré, infaillible, ordonna la publication de cette Bulle si célèbre qui condamnait les cinq propositions « comme fausses, téméraires, impies, blasphématoires, injurieuses à la bonté de Dieu et hérétiques. » C'en était fait : la dignité de l'homme et la bonté de Dieu étaient affirmées par l'Infaillibilité. C'en était fait : la joie et la miséricorde allaient renaître et triompher dans le monde. La largeur des âmes, l'amour,

la générosité, l'élévation des sentiments, les proportions de la nature humaine, les dimensions de notre cœur étaient à tout jamais sauvegardés par la Bulle d'Innocent X, par cette Bulle qui est le plus incontestable honneur de son pontificat et une des gloires les plus éclatantes de la Papauté.

Le docteur Lagault, dont la correspondance est si précieuse et sert de contre-poids au *Journal* de Saint-Amour, ne put retenir l'explosion de son allégresse à la nouvelle de cette condamnation : « Je ne me sens pas de joie, dit-il. Jansénius est condamné tout du long d'une manière aussi sanglante qu'il se puisse. La Bulle a été publiée ce matin. Adieu le jansénisme. Je me sens à demi transporté. Cette bonne nouvelle engloutit toutes les autres. » Restons sur ces bonnes paroles, et terminons par elles cet imparfait résumé d'un des événements les plus considérables de l'histoire ecclésiastique. Si vous désirez le connaître à fond, si vous désirez y assister d'une façon vivante, lisez et relisez les *Mémoires du P. Rapin*. Vous penserez véritablement être à Rome en 1653, derrière le banc des consulteurs. Vous contemplerez le Pape, vous vous indignerez contre Vadingo, vous applaudirez le P. Bruni, vous verrez afficher la Bulle, vous la lirez avec enthousiasme et vous répéterez, avec joie, ces mémorables paroles qui échappaient aux lèvres du docteur Lagault, à Rome, en 1652, en présence de ces Congrégations si sages et si savantes, à la vue de cette prudence du Pape, de cette magnifique lenteur, de cette élaboration tranquille des foudres pontificales : *Video visibiliter influere Spiritum Sanctum.*

Mme ROLAND

II

LES MÉMOIRES AU XVIIIE SIÈCLE

ÉTUDE SUR Mme ROLAND

I

Les *Mémoires* ne sont pas, à notre avis, une littérature dont on puisse faire grande estime; mais surtout les Mémoires intimes nous paraissent haïssables. Le plus souvent, ce sont des plaidoyers égoïstes et pleins d'une vanité qui prend plaisir à ne pas se déguiser. Le *moi* s'y étale et y prend une telle place en superficie et en profondeur, que toutes les autres personnalités doivent fatalement s'effacer et disparaître. Un auteur de *Mémoires* se fait toujours centre; mais s'il est permis de parler ainsi, le centre, ici, se dilate et atteint la circonférence : tout est plein de cet affreux *moi*.

Mais que dire des Mémoires intimes lorsqu'ils sont écrits par une femme? A tant de griefs contre les Mémoires en général, vient se joindre je ne sais quel dégoût particulièrement invincible. Concevez-vous la femme, cette reine du foyer et dont la royauté doit s'exercer dans une sorte d'ombre sacrée; concevez-vous cette majesté de l'épouse et de la mère se dépouillant volontairement de tout ce qui attire sur elle le respect; concevez-vous enfin cette créature auguste faisant en quelque sorte un signe de la fenêtre à tous les passants, les

invitant à visiter la maison de son mari, la chambre nuptiale, le berceau de ses enfants, et les initiant comme un *cicerone* de musée à tous les menus détails de sa vie privée et de ses habitudes intimes? Car enfin la femme qui écrit ses Mémoires ne fait pas autre chose, et c'est le cas de Mme Roland.

Nous les avons lus, ces tristes Mémoires avec encore plus de pitié que d'indignation. Pauvre femme! Se donner ainsi en spectacle, *poser* ainsi devant les générations futures! Instruire les siècles à venir du premier jour où elle a dit *maman*, du fouet qu'elle a reçu et de l'emploi de chacune de ses journées depuis l'âge de deux ans. Tout publier, ne rien laisser dans l'ombre; donner à un public avide les clefs de sa maison, celles de ses tiroirs, celles de sa conscience! Et écrire tout cela sur une table de prison, dans ces heures augustes qui précèdent la mort! Au lieu de se recueillir (ce mot est si beau, si l'on pense à son étymologie : *recolligere*), au lieu de se recueillir, se répandre au dehors; se draper pour la postérité; travailler à devenir une belle statue pour les yeux des âges lointains, au lieu de chercher l'humilité dans le silence, et la vérité dans la méditation! La lecture de ces *Mémoires* est navrante.

Néanmoins, comme l'a dit Mme Roland elle-même, ces souvenirs sont précieux en ce qu'ils nous offrent « l'histoire d'une âme. » Essayons donc de tracer ici cette histoire. Elle aura pour nous d'autant plus d'intérêt que Mme Roland est un type : le type des femmes de la Révolution. Puisque, tous les jours encore, nos ennemis nous attaquent sur ce terrain; puisque, tous les jours encore, ils prétendent que le christianisme abaisse la femme, voyons à quels sommets la Révolution peut élever cette victime; voyons ce qu'elle sait faire de la femme, et quel est son idéal. Après quoi, mieux instruits, nous prononcerons entre la chrétienne et la révolutionnaire;

car, décidément, nous saurons laquelle est la plus digne des respects de notre intelligence et des hommages de notre cœur.

II

Mme Roland naquit en 1754. Son acte de naissance, que ses biographes nous ont précieusement conservé, nous atteste qu'elle naquit de parents bourgeois : son père, M. Phlipon, était graveur, comme le père de Jean-Jacques était horloger. Elle avait pour petit nom un nom bien plébéien : — Manon. — « Oui, Manon, c'est ainsi qu'on m'appelait; j'en suis fâchée pour les amateurs de roman : *ce nom n'est pas noble, il ne sied pas à une héroïne du grand genre;* mais enfin c'était le mien. » Elle se vengea plus tard en appelant sa fille Eudora.

Dès la première page de ses *Mémoires particuliers* (les seuls dont nous nous occuperons), elle donne la note dominante de toute son âme. Elle commence par déclarer « qu'elle ne connaît de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu. » On voit déjà la femme qui veut passer pour un homme, qui pose pour la virilité; on sent aussi sa haine contre tout ce qui dépassait la bourgeoisie, contre la noblesse surtout, où elle n'était pas née. Nous ne pouvons d'ailleurs nous arrêter à réfuter tout ce que contient de faux cette première phrase de l'héroïne de la Gironde : c'est le commencement du pathos. Quelques pages plus loin elle achève de se peindre en disant : « La vue d'une fleur caresse mon imagination à un point inexprimable. » Mme Roland, en effet, naquit avec deux tendances fatales; une ardeur étrange de tempérament, qui devait être cause d'une partie

de ses malheurs, et une imagination dévorante, qui, n'ayant pas l'utile contre-poids du bon sens, devait l'entraîner vers tous les systèmes, vers toutes les erreurs, vers tous les semblants de vérité. Si jamais l'éducation fut nécessaire pour réformer une intelligence et tempérer un cœur, ce fut bien chez Mme Roland. Il était vraiment nécessaire qu'elle fût l'objet de soins tout particuliers. Avant tout, il fallait qu'elle fît peu de lectures et qu'on attirât vers des études prudemment limitées la trop puissante activité de cette riche nature. Disons tout : il fallait à Mlle Phlipon une mère d'une haute intelligence et d'une foi profonde ; ajoutons que, suivant nous, elle ne posséda pas ce trésor. C'est en sa faveur une circonstance atténuante.

Mme Phlipon était une femme des plus ordinaires, d'une indulgence que sa fille a toujours confondue avec la vraie bonté, d'une foi tiède et facile aux accommodements. C'était tout au plus une demi-chrétienne; elle avait plutôt les habitudes que les ardeurs de la foi : médiocre en tout, si ce n'est dans son affection maternelle, qu'elle avait plus forte que sage. Elle ne fit aucune difficulté d'envoyer sa fille au catéchisme et c'est ce dont la petite Manon avait le plus grand besoin. Mme Roland dut à ces instructions modestes tout ce qu'elle conserva de raisonnable « dans sa tête romantique (1) ; » mais elle ne sut pas s'en montrer assez reconnaissante. Il faut voir avec quel ton railleur elle parle de ces « catéchismes de confirmation, » que nous admirons sur la foi de ses seules paroles. On pourra, en effet, constater dans ces pages moqueuses combien les curés de l'ancien régime avaient de sollicitude à l'endroit des dons du Saint-Esprit : la préparation au sacrement de Confirmation était alors beaucoup plus longue, peut-être même plus sérieuse que de nos jours. Le bon Dieu,

(1) L'expression est de Mme Roland elle-même.

comme on le voit, n'abandonnait pas la petite Manon ; il l'enveloppait d'une bonne atmosphère de grâce; il l'entourait de saints prêtres; il en avait placé un certain nombre dans la propre famille de cette enfant qu'il voulait sauver. A la médiocrité de Mme Phlipon il opposait l'esprit élevé et le grand cœur de l'abbé Bimont, dont Mme Roland elle-même n'a pas pu médire. C'était le bon ange visible de celle qui avait tant besoin de protection angélique.

La petite fille, dès qu'elle sut épeler, se jeta avec une sorte de rage sur tous les livres qui tombèrent entre ses mains, ou qu'elle y fit tomber. C'était là le grand écueil, que sa mère ne vit pas. Mme Phlipon, pendant toute sa vie, s'occupa naïvement à procurer à sa fille les clefs de toutes les bibliothèques : de là sont venues toutes les erreurs et toutes les fautes de Mme Roland. Je me résume en deux mots : elle a beaucoup, elle a infiniment trop lu. A l'âge de sept ans, elle faisait déjà la moue devant la Bible, et ne lisait le Psautier que « faute de mieux. » En vérité, il est fâcheux pour David, dont la voix a fait bondir d'enthousiasme tant de milliers de générations, il est fâcheux pour ce grand roi, pour ce prophète aux lèvres inspirées, pour ce poète incomparable, de n'avoir pas emporté l'estime de Mlle Manon. Plutarque convenait davantage à cette grande âme. Elle le dévora à neuf ans : « Je n'oublierai jamais, dit-elle, le carême de 1763. J'emportais Plutarque à l'église en guise de Semaine-Sainte. » Nous en sommes vraiment désolé pour les admirateurs de la Grèce antique ; mais nous sommes persuadé que cet amour pour Plutarque était la marque d'un esprit prématurément faux. Préférer Plutarque à sa *Semaine-Sainte* est plus qu'une preuve de mauvais goût. Qui peut s'éprendre de toutes les fausses grandeurs accumulées dans Plutarque, est condamné à n'avoir jamais la notion de la vraie grandeur. Si

Mme Roland *pose* perpétuellement, c'est que les héros de Plutarque *posent* sans cesse. C'est dans ce livre qu'elle a pris cet amour pour la draperie, ce ton théâtral et tragique, cette voix et ce geste faits pour être admirés, Quand, à neuf ans, on préfère la vie de Brutus au livre qui raconte et chante la mort de Jésus-Christ, on devient..... tout ce qu'est devenue Mme Roland, et pis encore !

Autre lecture de cette petite fille : *Télémaque*. « Le *tendre* Fénelon émut mon cœur, » dit-elle ; mais ce qu'elle préfère dans cette œuvre beaucoup trop païenne, c'est l'épisode de Calypso. *Télémaque*, en réalité, continuait l'œuvre de Plutarque, et l'on voit par là quels désastres peut faire naître dans un petit cœur la lecture de livres qui ne sont pas pleinement chrétiens. Parents aveugles, qui prenez tant de plaisir à faire sortir des jolies lèvres de vos enfants les fausses perles d'une littérature profane ; parents follement vaniteux, lisez cette page des *Mémoires* de Mme Roland ; écoutez les battements de ce petit cœur, et si vous ne voulez pas que vos filles cessent d'être chrétiennes et perdent jusqu'à l'espoir de le redevenir, ne permettez pas à leurs voix de tout réciter, ni à leurs yeux de tout voir. Soyez plutôt comme ce père de famille qui nous disait tout récemment, avec un regard enflammé, montrant d'une main ses jeunes enfants et de l'autre ses livres : « Jamais un païen n'est encore entré ici. »

Ce n'était pas assez de Plutarque et de *Télémaque ;* Mlle Phlipon lut Voltaire : « Quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. » La naïve enfant lut naïvement *Candide*. Un jour, certaine amie de sa mère s'étonna de voir un tel livre entre des mains si jeunes ; la petite Manon regarda de très mauvais œil cette dame, dont elle ne flatte pas le portrait dans ses *Mémoires*, et depuis « oncques ne lui sourit. » Charmante petite personne ! Quant à Mme Phlipon, que pensez-vous

qu'elle fit? Écoutez : « Ma bonne mère ne changea rien à son allure *fort singulière* et *me laissa lire ce que je trouvais,* sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était. » Décidément c'était une pauvre femme que cette Mme Phlipon. L'enfant, avec une surveillance aussi aveugle, devait « s'en donner à cœur joie. » Jamais on n'a vu telle frénésie. Elle lisait, lisait, lisait. Pas de choix dans ces lectures; tout entrait pêle-mêle dans cette pauvre intelligence : erreurs, vérités, demi-erreurs et demi-vérités, jugements droits et faux, doutes, calomnies, systèmes, mensonges, ombres et rayons. Un grand combat se livrait dans cette jeune tête : l'imagination, qui était sa faculté dominante, prononçait seule entre tant d'idées; tout ce qui reluisait était or. La sensiblerie, qui est cette fausse sensibilité aimant les choses périssables et non les éternelles, la sensiblerie faisait de regrettables dégâts dans ce cœur trop facilement ému. Mme Roland a cru bon de nous laisser une liste de certains ouvrages qu'elle a lus; cette liste est étrange : Berruyer, Maimbourg, Condillac, le P. André, les poésies de Voltaire, les *Essais* de Nicole, les *Pères du désert,* la Vie de Descartes, l'*Histoire universelle* de Bossuet, *Don Quichotte,* saint Jérôme, Pascal, Montesquieu, Locke et Diodore de Sicile. Tout cela avant sa première communion! Il est impossible de ne pas tirer de là une leçon pour les mères, pour les pères surtout. Évidemment M^r^ et Mme Phlipon voulurent faire de leur fille un prodige ou, tout au moins, furent ravis qu'elle eût autant de précocité dans l'esprit. Il sera trop aisé de constater tout à l'heure les résultats d'une telle éducation.

III

La mère de Manon ne négligeait pas, avons-nous dit, « *ce qu'on appelle la religion; elle avait de la piété sans être dévote.* » L'enfant, dont l'imagination ardente se développait aux dépens des autres facultés, se passionna tout d'abord pour les idées religieuses. « Ces idées, dit-elle, vinrent à *fermenter* DANS MA TÊTE, *et produisirent bientôt une grande explosion.* » On ne saurait mieux dire : sa tête se prit, et non pas son cœur, et non pas surtout sa volonté. La vraie piété n'est pas une fermentation, et ne produit aucune explosion : elle se peint doucement dans les yeux calmes de l'enfant, elle anime suavement son âme très tranquille et très joyeuse. En religion, comme en politique, défions-nous des volcans. Mlle Phlipon commençait, au milieu des ardeurs de sa dévotion naissante, à devenir déjà libre penseuse; elle se scandalisait « de la transformation du diable en serpent et de ce que Dieu l'eût permise. » Mais enfin le jour vint où les idées religieuses la dominèrent : « Le règne du sentiment s'ouvrait par l'amour de Dieu, dont le sublime *délire* embellit, conserva les premières années de mon adolescence et résigna les autres à la philosophie. » Il est douteux qu'on ait jamais écrit rien de plus ridicule. L'amour de Dieu, du Dieu des chrétiens, « qui *résigne* des années à la philosophie, » c'est-à-dire à la négation de ce Dieu!! Pourquoi faut-il que nous ayons déjà employé le mot *pathos*, et que la langue française soit hostile aux répétitions?

Du reste, il y a des aveux précieux. Cette véritable païenne constate que « le délire de l'amour de Dieu » a conservé les premières années de son adolescence, et même qu'il les a

embellies. Un peu plus loin, elle ajoute : « La dévotion dans laquelle je tombai me modifia étrangement : je devins d'une humilité profonde, d'une timidité inexprimable. » Il faut avouer qu'elle les perdit singulièrement, ces précieuses vertus, quand « l'amour de Dieu résigna ses années à la philosophie; » mais, enfin, c'est la mère Église qui les avait, à force d'amour, introduites dans cette âme naturellement orgueilleuse et sensuelle. Un peu moins d'ingratitude ne messiérait pas à celle qui reçut tant de bienfaits. Elle était reconnaissante... à onze ans, et sa dévotion devint même tout à fait brûlante. Elle voulut à toute force entrer au couvent, et il fallut la conduire chez les Dames de la Congrégation. C'est là qu'elle fit sa première communion : « Baignée de larmes et ravie d'amour céleste, il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous le bras et m'aider à avancer à la sainte table. » Espérons que la Miséricorde céleste se sera souvenue de ces pleurs.

Il semble toutefois que jusqu'ici nous n'ayons pas constaté les effets funestes de tant de lectures mauvaises ou tout au moins prématurées; mais, encore une fois, cette grande sensibilité, cette dévotion volcanique ne sont pas déjà sans nous causer quelque alarme. Il est difficile que la piété se concilie longtemps avec de tels spasmes et de telles convulsions, surtout quand l'esprit seul est ébranlé, surtout quand une seule faculté de l'intelligence, l'imagination, est réellement mise en activité. Cette pauvre enfant avait la fièvre : il lui fallait un traitement doux, beaucoup d'attachement au travail, moins de lectures que jamais. Il lui fallait surtout une certaine habitude du raisonnement, de la logique : le mieux eût été qu'une personne sage eût pu tous les jours avoir avec elle des entretiens d'où la joie n'eût pas été bannie, et où on l'aurait accoutumée à ne pas tout juger d'après une sensibilité maladive

et une imagination exaltée. Mlle Phlipon fut de très bonne heure retirée de la Congrégation et placée chez sa grand'mère paternelle : elle y trouva d'autres livres, et c'est ici que commence la longue histoire de ses aveuglements et de ses douleurs.

Le premier fruit de ces lectures solitaires fut un orgueil d'une telle complexion qu'on n'en a peut-être jamais vu de plus naïf ni de plus profond. Si Mme Roland est d'une vanité aussi insupportable, la cause en est uniquement dans les satisfactions de cette petite tête de douze ans, quand elle lisait et pensait comprendre les auteurs les plus difficiles. On ne saurait croire jusqu'où vont, dans ses *Mémoires particuliers*, les étalages puérils de cette vanité : « Je ne suis déplacée nulle part, dit-elle; je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait son bois; mais *personne n'imaginerait, en me voyant, que ce fût un soin dont il convînt de me charger.* » Il n'y a pas de page où elle ne se décerne ainsi les plus exquis, les plus délicats compliments. Elle déclare quelque part qu'elle allait à confesse, même après avoir perdu la foi, pour édifier son prochain et ne pas inquiéter sa mère. « Mais, ajoute-t-elle, *je ne sais trop ce dont je puis m'accuser :* mon état est si calme et mes goûts sont si simples, que *ma conscience ne me reproche rien*, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. » Elle a voulu laisser à la postérité son portrait tracé de sa main. Il est flatté. « J'ai besoin avant tout d'estime et de bienveillance : on m'admire après, si l'on veut; mais *il faut qu'on me distingue et me chérisse; cela ne manque guère quand on me voit souvent et qu'on a du bon sens et un cœur.* » Une seule chose faisait souffrir la vanité de cette jeune personne qui se montrait si « contente des trésors que la bonne nature lui avait donnés » : elle était bourgeoise, hélas! et petite bourgeoise. On la conduisit un jour chez une

dame de Boismorel, qui reçut la fillette avec un ton protecteur et peut-être un peu trop dégagé. Mlle Manon sentit le rouge lui monter au visage et se demanda « pourquoi sa bonne maman n'était pas sur le canapé, et Mme de Boismorel dans le rôle de sa bonne maman. » Elle rencontra un peu plus tard une vieille demoiselle bien innocemment entêtée de noblesse, et se mit à détester cordialement cette pauvre Mlle d'Hannaches, « dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnaient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun ni qui fût lisible. » Et voilà cette pédante de quatorze ans qui s'indigne, qui se révolte, et qui enfin devient socialiste. « Je ne pouvais dissimuler que je valais mieux que Mlle d'Hannaches : *je trouvais le monde bien injuste, et les institutions sociales bien extravagantes*! » Ah ! si j'avais été Mme Phlipon, comme j'aurais mis Mlle Manon au pain sec!

Les livres mauvais dont elle ne cessait de nourrir sa malheureuse intelligence devaient de très bonne heure la priver de ce trésor de la foi auquel elle doit les seuls éléments respectables de son caractère et de sa vie. Les derniers éclats de sa foi mourante ressemblèrent aux dernières lueurs d'une torche qui s'éteint : ils furent d'une singulière et attristante vivacité. Brûlée par les bouillonnements de son sang et déjà sentant la main de fer du démon qui déchirait son âme, elle protesta par des actes extraordinaires; elle passa des nuits les bras en croix; elle fit plus d'un déjeuner en mettant de la cendre au lieu de sel sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence. Résistance inutile, parce qu'elle venait trop peu de la volonté, et beaucoup trop de l'imagination. Le doute, appelé par tant de lectures funestes, le doute arrivait à grands pas. Il frappait à la porte : elle l'ouvrit. Chose effrayante : elle devint sceptique à quinze ans !

Elle nous a fait le récit détaillé de cette mort de sa foi.

Deux dogmes la révoltèrent d'abord : celui de l'éternité des peines, celui de l'infaillibilité. Elle ne put concevoir la « damnation universelle de tous ceux qui méconnaissent la religion ou qui l'ont ignorée. » Si elle avait consulté là-dessus son confesseur, l'excellent prêtre n'aurait pas manqué de lui dire que l'Église ne prononce ici-bas la damnation de personne ; qu'aucune âme ne sera condamnée pour avoir ignoré la religion, si elle n'est aucunement coupable de cette ignorance ; qu'il y a véritablement une âme de l'Église, c'est-à-dire un ensemble des vérités naturelles et traditionnelles ; que beaucoup seront sauvés pour s'être affectueusement rattachés à cette âme et pour avoir pratiqué tout ce qu'ils ont connu de bien ici-bas ; qu'il faut enfin avoir une confiance très vive en la miséricorde de Dieu, et que ce grand Dieu désire avant tout conduire à sa béatitude le plus d'âmes possible. Voilà ce que le confesseur de Mlle Phlipon aurait dit à cette intelligence incertaine et ténébreuse. Quant à l'infaillibilité, il n'était besoin que de faire ressortir la grandeur métaphysique de ce dogme : il est certaines beautés qui s'imposent.

Pour refuser de croire à l'infaillibilité, notre sceptique de quinze ans connut les misères d'un être faillible : « J'ai été successivement *janséniste, cartésienne, stoïcienne et déiste* (remarquez cet enchaînement). Que de chemin pour finir par le patriotisme, qui me fait jeter dans les fers ! » Oui, mais quel était le point de départ de ce triste chemin ? Nous l'avons dit, et nous aurions voulu le faire vivement sentir : c'était une mauvaise éducation, c'était une déplorable précocité, c'était surtout cette frénésie de lectures que nous ne saurions condamner trop sévèrement.

Nous n'avons encore achevé que la moitié de notre tâche : il nous reste à suivre Mme Roland depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort : mais nous en savons assez pour ressentir

dès aujourd'hui une répugnance invincible à l'égard de Mlle Phlipon et de toutes les femmes dont elle est le type. La Révolution peut triompher; elle peut tout nous arracher; elle peut se rendre maîtresse de tout ce que Dieu consentira à lui abandonner. Mais, quelle que soit l'étendue de son triomphe, elle sera impuissante en un point : elle ne pourra jamais nous faire désirer d'avoir une fille qui ressemble à Mlle Phlipon, ni une femme qui ressemble à Mme Roland.

IV

Mlle Phlipon ne se maria qu'assez tard, en 1780. Lorsqu'elle consentit à dominer M. Roland, elle avait vingt-cinq ans bien comptés. Que fit-elle donc entre l'instant où elle secoua le joug de la foi et celui où elle imposa le sien? Ce qu'elle fit? Elle acheva de se défigurer l'esprit, elle acheva de s'enténébrer. Elle entreprit la lecture de Diderot et du *Dictionnaire philosophique*. Cette aimable jeune fille eut toujours les doigts barbouillés d'encre et la tête barbouillée de philosophie. « Lorsque je perdis ma mère, j'avais lu TOUT VOLTAIRE, et Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. » Au reste, comme nous l'avons vu, la pauvre mère était un personnage muet : « Mon excellente mère ne trouvait pas grand inconvénient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, *au risque même d'un peu d'incrédulité*. » N'est-ce pas le cas de dire : *O matre pulchra filia pulchrior!*

Dieu cependant continuait dans cette âme et autour de cette âme en ruines son travail réparateur : il étayait cette intelli-

gence. Il lui donnait une amie aussi pieuse que dévouée, la sœur Sainte-Agathe, dont Mme Roland parle en si bons termes, malgré ses préventions contre tous ceux qui portent les livrées de Jésus-Christ. Il lui avait choisi pour directeur un saint et savant prêtre (1) lorsqu'elle était à la Congrégation, petite fille au cœur ardent, aux élans mystiques. Après le triste naufrage de sa foi, elle reçut encore des mains paternelles de Dieu (ces tendres mains qui ne se lassent jamais), elle reçut le riche présent d'un bon prêtre (2) pour éclairer sa nuit et rafraîchir son âme. Elle sut mal profiter de tant de richesses. Nous demanderons aux admirateurs les plus aveugles de Mlle Phlipon ce qu'ils pensent de cette indigne comédie jouée par leur héroïne, de ces communions sacrilèges dont elle n'a pas su cacher la honte aux lecteurs de ses *Mémoires* : « J'allais, dit-elle, prendre la divine nourriture en songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les folies humaines à l'égard de la Divinité, il ne leur restait plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. » Ici, l'indignation nous monte au visage. Mlle Phlipon était parfaitement libre : que venait-elle faire dans nos églises? Pouvait-elle alléguer « les rigueurs de l'inquisition? » C'est une triste chose que le raffinement dans le sacrilège : grâce aux indiscrétions de ses *Mémoires*, Mme Roland demeure chargée de ce crime. Et que dire de cette platitude dans sa raillerie, qu'elle croit fine? Cette tête étroite n'a jamais un seul instant compris la suprême hauteur de l'Eucharistie; cette intelligence médiocre n'a pas aperçu, dans cet admirable sacrement, la divinisation de l'homme, le sommet de la gloire humaine, le gage de l'unité, le seul culte enfin digne de Dieu et égal à Dieu. Elle ne pouvait rien entrevoir de ces splendeurs : elle lisait le *Dictionnaire philosophique*.

(1) C'était un Victorin nommé M. Lallement.
(2) L'abbé Morel.

On peut se faire aisément l'idée, d'après les *Mémoires*, de ce que Mme Roland pouvait être à l'âge de vingt ans. Il faut se la représenter chez son père, dont, par parenthèse, la moralité était inquiétante, et que sa fille ne peint pas sous de claires couleurs. Elle n'a pas cette joie naïve des jeunes filles qui sont appelées à conduire le ménage paternel ; mais enfin elle triomphe de ses dégoûts avec une certaine modestie dont il faut lui tenir compte. Elle cherche à retenir au logis son père, qui, sur sa vieillesse, se faisait papillon : peut-être, il est vrai, n'avait-elle pas tout ce qu'il fallait pour égayer la solitude de ce vieillard. Mlle Phlipon n'était pas joyeuse : elle se sentait déplacée dans la bourgeoisie. Elle se hâtait de revenir à ses chers livres et à son cher papier blanc qu'elle couvrait de phrases prétentieuses, stoïciennes et sentimentales. Elle prenait plaisir à exalter encore son exaltation naturelle; je ne serais pas étonné qu'elle eût alors déclamé ses propres pensées dans sa petite chambre, transformée par elle en un portique d'Athènes ou de Rome : elle avait enfin une véritable vocation pour être plus tard la femme d'un ministre de peu de génie. Elle demeura honnête et chaste, et son catéchisme lui était resté dans les oreilles et dans le cœur : mais elle n'aspirait pas médiocrement au mariage. Elle était souvent aux écoutes, pensant avoir entendu les pas d'un prétendant qui arrivait. Faute de prétendant, elle se replongeait dans les nuages philosophiques, essayant, comparant tous les systèmes, croyant naïvement qu'il est donné à une tête de vingt ans, à une tête féminine de posséder à plein la solution de tous les problèmes. Elle était, disions-nous, effroyablement orgueilleuse et (plusieurs ont dit le mot avant nous) pédante. Un culte pieux pour la mémoire de sa mère; quelque fidélité dans ses amitiés; un certain respect pour son père, respect auquel a manqué la discrétion; une chasteté réelle, en pra-

tique plutôt qu'en théorie, en action plutôt qu'en paroles : telles sont les vertus qui restaient à cette pauvre âme. D'ailleurs, elle était devenue complètement sceptique, et en était à se demander « si la belle idée d'un Dieu créateur dont la Providence veille sur le monde, si la spiritualité de l'âme, son immortalité, cet espoir consolateur de la vertu persécutée, n'étaient que *d'aimables et brillantes chimères.* » Et la malheureuse fille, tout à fait aveuglée par son orgueil, restait ainsi sans yeux entre l'abîme de ses doutes et les menaces de ses sens. Elle était cependant destinée à un pire destin : elle allait lire Rousseau.

« J'ai lu Rousseau très tard, et bien m'en a pris : IL M'EUT RENDUE FOLLE. » L'aveu est fort; et elle ajoute : « Je n'aurais voulu lire que lui. Peut-être n'a-t-il que trop fortifié mon faible, si je puis ainsi parler. » Le mot nous paraît des plus heureux; mais quel était ce *faible* de Mme Roland que Rousseau a fortifié? C'était « le sentiment, » comme disait le XVIIIe siècle. Et voilà, si on veut le savoir, le grand vice de Rousseau et de son école. Ce sophiste a placé le sentiment au-dessus de l'intelligence, au-dessus de la logique. Il ne le dit peut-être pas expressément; mais telles sont la tendance et la conclusion de tous ses livres. C'est de lui que viennent toutes ces expressions langoureuses que tant de lèvres ont soupirées au dernier siècle : « l'homme sensible, les âmes sensibles. » L'époque où l'on a le plus parlé de la sensibilité des âmes est celle où l'on a le plus scandaleusement pratiqué celle des corps : tous ces hommes sensibles ont surtout été des hommes sensuels. Il n'y a pas jusqu'à Dieu dont on n'ait voulu faire tout d'abord et uniquement un objet de nos sentiments : « Qu'importe, dit Mme Roland, qu'importe à l'âme sensible de ne pouvoir démontrer Dieu? ne lui suffit-il pas de le sentir? » Et, quelques lignes plus bas, elle professe à haute voix un profond dédain pour le syllogisme; elle arrive

enfin à proclamer que la Vérité se prouve par la sensibilité. Erreur funeste et féconde en erreurs !

Le christianisme, certes, a fait une large place à l'amour ; mais jamais l'Église ne lui a donné le premier rang dans la démonstration de la Vérité. Il faut voir avec l'esprit avant d'aimer avec le cœur, et c'est avec les yeux de l'intelligence que les mystiques découvrent d'abord l'objet de leur immense amour. Rien de plus saisissable que le syllogisme tant méprisé par Mme Roland ; rien de plus clair que les procédés de la déduction et de l'induction ; mais quoi de plus insaisissable et de plus mal défini que le sentiment ? Le *sentiment* repousse le dogme de l'enfer, parce qu'il s'émeut du supplice des damnés, et parce qu'il n'a ni la notion du péché, ni celle de la justice divine. Le *sentiment* aime les fausses vertus de l'antiquité, parce qu'il les croit majestueuses ; il aime les héros du paganisme, parce qu'il leur suppose une voix sonore, une attitude fière et une robe à beaux plis. Le *sentiment* ira facilement jusqu'à demander la mort d'un roi tel que Louis XVI et de bien d'autres victimes, parce qu'il voit uniquement dans ce monde l'idée de la Patrie, et qu'il veut tout lui sacrifier. N'allez pas me démentir : quels hommes plus *sensibles* que les conventionnels ? D'où l'on peut conclure que « le sentiment » n'est autre chose qu'une certaine fausseté de l'intelligence. C'est l'esprit ne voyant qu'un côté des choses ; c'est l'entendement se payant d'apparences et non de réalités ; c'est une imagination mal dirigée donnant le branle à un cœur trop facilement ému. Tel a été le « sentiment » chez Mme Roland, et c'est par là que nous achèverons son portrait de jeune fille. Il est temps de peindre la femme.

V

Rien n'est peut-être plus beau, j'allais dire plus respectable que l'âme d'une jeune fille chrétienne durant les temps qui sont le plus voisins de son mariage. A mesure qu'elle approche du sacrement, sa joie devient plus grave : elle se recueille, elle élève son âme, elle se place sur de beaux sommets. Sa parfaite innocence ne s'alarme pas, et cependant se revêt de je ne sais quelle dignité : cette enfant devient auguste. A la vue de celui qui doit être son fiancé, comment peindre son attitude simple et majestueuse, franche et timide, humble et forte? Elle ne craindra pas de l'aimer chrétiennement; et peut-on mettre en doute la légitimité de cet amour? Elle exigera de lui, avant toute autre chose, la grandeur de l'âme. L'harmonie de leurs deux intelligences lui paraîtra plus désirable que l'harmonie de leurs deux fortunes, et, comme Mlle Phlipon, notre chrétienne, avec une certaine fierté, voudra appartenir uniquement à celui « qui partagera ses sentiments et ses pensées. » Mais, sauf cette dernière ressemblance dont nous ne saurions assez féliciter Mme Roland (1), quelle différence entre son langage et celui de notre chrétienne; quel abîme entre les deux âmes! Au lieu de cette dignité timide que nous avons dépeinte tout à l'heure, vous ne trouverez dans les *Mémoires* de Mme Roland qu'un franc parler déplaisant et presque scandaleux : « Puisque me voici arrivée à l'histoire des prétendants, il faut les faire défiler *en masse*. » *Il faut* que nous sachions combien Mlle Phlipon a été recherchée : « La jeunesse de mon quartier passa *en revue*. » Mais la belle

(1) Ces nobles idées de Mme Roland sur le mariage se trouvent exprimées plus d'une fois dans ses *Mémoires*.

enfant se montrait dédaigneuse, et n'est pas fâchée de nous le faire savoir. Quelques commerçants eurent l'indiscrétion de demander la main de cette fille d'un graveur : ils furent mal reçus. Écoutez la réponse de notre héroïne, et représentez-vous bien la pose tragique et le ton avec lesquels elle dut en accentuer toutes les syllabes : « Occupée dès mon enfance à considérer les rapports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec tous les grands exemples, n'aurai-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'unir à un marchand qui ne jugerait ni ne sentirait rien comme moi? » Excellent joaillier, quelle était votre témérité d'aspirer à la main d'une républicaine? Et saurait-on supporter l'existence de si petites gens quand on a vécu dans le commerce de Plutarque?

Par malheur, les héros de Plutarque avaient l'indélicatesse de ne pas ressusciter pour venir se constituer les prétendants de cette belle personne. La solitude commençait à se faire autour d'elle; tout le quartier était plein de ses victimes. Un jour sa mère lui avait proposé un nouveau parti : « Il n'a pas, lui dit-elle, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix; mais il te chérira, et tu seras heureuse avec lui. — Oui, maman, m'écriai-je avec un sourire, *d'un bonheur comme le vôtre*! » C'était peu aimable pour M. Phlipon, et le nouveau soupirant fut congédié comme tant d'autres. Dans la plénitude de sa raison et de sa liberté, cette femme à la Plutarque se maria avec un homme qu'elle n'aimait pas et qui était de vingt ans plus vieux qu'elle, avec le vertueux et médiocre Roland (1). Double faute, selon nous, et en faveur de laquelle on ne saurait invoquer aucune circons-

(1) M. Roland de la Platière, inspecteur général du Commerce et des Manufactures, était né en 1732. Au moment de son mariage, il avait quarante-six ans.

tance atténuante! Comment, vous êtes jeune, et vous ne le savez que trop; vous avez écrit mille phrases fort belles sur cette communion des âmes et des pensées, condition nécessaire d'un heureux mariage : et vous choisissez un homme d'un caractère tout opposé au vôtre et qui demain sera presque un vieillard! Est-ce là cette parfaite conformité de sentiments et d'idées que vous souhaitiez si généreusement? Sachez qu'un petit marchand honnête et d'un âge assorti au vôtre vous eût rendue plus heureuse, et n'eût pas attiré sur vous le regard sévère de la postérité.

Mais enfin de tels mariages ne sont pas rares; un certain nombre sont chrétiens ou le deviennent, et à Dieu ne plaise que nous soyons sans miséricorde. Nous nous dépouillerions volontiers de toute sévérité à l'endroit de Mme Roland, si elle ne prenait plaisir, dans ses *Mémoires*, à étaler elle-même toutes les infirmités de son âme. Quelle nécessité de nous répéter vingt fois qu'elle respectait son mari... sans l'aimer. « Je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent et auquel je pouvais m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquait entre nous de parité, que l'ascendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années de plus que moi, *rendait de trop l'une de ces deux supériorités.* » Traduisez brutalement en français cette jolie, cette élégante, cette délicieuse périphrase, et vous avez tout simplement cet aveu : « Mon mari est trop vieux pour moi. » Et elle revient plus d'une fois sur cette vérité lamentable : « A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne. »

D'où nous était donc venue tout à l'heure cette pensée de comparer entre elles la femme de la Révolution et celle de l'Église? Ah! cette comparaison serait un sacrilège. Pure et

joyeuse, les yeux baissés, avec un frais sourire dont elle honore seulement son mari et ses enfants, la chrétienne se tient silencieuse en sa maison. Ouvrière ou grande dame, reine ou bourgeoise, la chrétienne a une majesté spéciale que les chrétiens seulement savent estimer à sa juste valeur. Son âme peut quelquefois, comme celle de Mme Roland, être en proie à quelque trouble involontaire ; mais elle lève les yeux au ciel, elle prie, elle triomphe. Mme Roland se précipitait dans les occasions : la chrétienne court loin d'elles, et elle demanderait des ailes à son Dieu, et son Dieu les lui donnerait, pour favoriser une aussi noble fuite. Elle sacrifierait sa vie, et sans doute aussi celle de ses enfants, plutôt que d'écrire ses *Mémoires particuliers*. Elle a une plus haute idée de son cœur, et ne veut pas en faire un domaine public où peuvent entrer les indifférents et les curieux. La plume est le plus souvent un vil instrument aux doigts d'une femme, quand elle ne s'en sert pas pour écrire à son mari et à ses enfants, ou pour faire les comptes de sa maison. Contemplez encore la chrétienne : « Elle est souriante, gracieuse, comme la vertu, et comme elle toujours voilée, ayant un genre de cœur caché dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille et modeste. Comme le soleil qui se lève sur le monde dans la hauteur des cieux, telle est sa beauté. Doux soleil, levez-vous pour obscurcir le soleil des cieux. Il a beau lancer ses rayons d'or : il pâlit auprès de la femme dont la vertu luit sous un humble toit (1). » « Ne croyez pas qu'elle reste étrangère aux grandes pensées et aux mâles occupations de son mari. Non, non ; à la lueur de la lampe, elle parle des succès et des peines de l'époux, comme la femme de Messala, qui se faisait dire les choses passées au Forum (2). » O portrait, délicieux portrait, tracé par la

(1) Mgr Berteaud, évêque de Tulle.
(2) *Ibid.*

main d'un si grand peintre, vous nous consolez des odieuses ténèbres, des sophismes, de la pose et de la déclamation de Mme Roland! Ce n'est pas elle qui aurait vu dans le mariage une institution divine destinée, comme le dit un illustre théologien, à multiplier ici-bas « non pas les hommes, mais les *dieux*. » Ne voyant pas cela, elle n'a rien vu, et n'a pas même été l'une de ces femmes prétendues vulgaires qui vivent chez elles et filent de la laine, et dont Ducis, poète de second ordre, mais chrétien de première trempe, a dit un jour dans une de ses pièces les moins connues et les plus charmantes :

Des maris on vante la gloire;
Des femmes on ne parle pas.

VI

Nous n'avons rien à dire ici des souvenirs historiques de Mme Roland : c'est la femme que nous voulions étudier, et non pas le ministre de la République, et non pas la muse de la faction girondine. On comprendra d'ailleurs que nous ne saurions admirer, dans sa vie publique, cette femme étrange dont la vie intime a si souvent soulevé les indignations de notre esprit et les révoltes de notre cœur. C'est l'histoire d'une âme que nous écrivons. Nous laissons volontiers à d'autres le soin d'exposer le rôle que joua Mme Roland durant les premiers jours de la Révolution française, et le rôle aussi qu'elle fit jouer à la médiocrité de son mari. On sait assez comment ils contribuèrent, tous deux, à la chute de la royauté et à la formation de ce singulier parti de la Gironde dont la modération a été si étrangement surfaite et dont presque tous les membres votèrent la mort de Louis XVI.

Qu'aurait fait Mme Roland si elle avait été appelée à prendre part au jugement du Roi? Je n'ose pas seulement poser la question. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle appartenait à ce parti prétendu modéré qui approuva la Révolution jusqu'au 21 janvier 1793, et qui la désapprouva à partir du jugement et de la condamnation de ses chefs. Elle était de ceux qui disaient naïvement à la Révolution, à ce torrent emporte-tout : « Tu iras jusqu'à la Terreur, tu n'iras pas plus loin. »

Mais d'où venaient à Mme Roland ses passions politiques et sa prétention à régir le monde? Où avait-elle appris cette science difficile du gouvernement des hommes? Elle qui parle si longuement des constitutions, des lois, des besoins du peuple, des droits et des devoirs sociaux, où avait-elle fait son apprentissage de premier ministre? Hélas! c'est bien là la source de tous ses aveuglements politiques : elle avait puisé toute sa connaissance « des nations et des hommes » dans les *Vies* de Plutarque et dans les auteurs de l'antiquité païenne. Certes, les preuves ne manquent pas à ceux qui affirment comme nous la nécessité actuelle d'une réforme dans l'éducation, à ceux qui prétendent que, pour former des chrétiens, il serait peut-être utile d'employer enfin quelques livres chrétiens. Mais le danger des classiques païens ne nous a jamais frappé aussi vivement que dans les *Mémoires* de Mme Roland. Tous les hommes de bonne foi en seront frappés comme nous : Mme Roland avoue elle-même et prend soin de nous indiquer, heure par heure, toutes les déformations que la lecture des anciens a fait subir à son jugement.

A neuf ans, elle dévore Plutarque, et « c'est de ce moment, ajoute-t-elle, que datent les impressions et les idées QUI ME RENDIRENT RÉPUBLICAINE. » Est-ce assez clair? Mais ce n'est pas tout : « *Dans l'éducation que j'ai reçue,* tout avait été combiné pour m'inspirer l'enthousiasme républicain, en me faisant

juger le ridicule ou sentir l'injustice d'une foule de prééminences et de distinctions. Aussi, dans mes lectures, je me passionnais pour les réformateurs de l'inégalité : j'étais Agis et Cléomène à Sparte, j'étais Gracques à Rome, je m'étais retirée avec le peuple sur le mont Aventin et j'avais voté pour les tribuns (1). » Partout, elle ne parle que de Rome, d'Athènes et de Sparte. Elle rougit sans cesse de l'infériorité de la France, comparée à ces peuples *libres :* « O Brutus! dit-elle, toi dont la main hardie affranchit les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. » Veut-elle faire l'éloge d'un homme de son temps pour qui elle professe une trop vive admiration, elle écrit tout d'abord : « Né pour les beaux temps de Rome, il espère vainement préparer des temps pareils pour une nation qui paraît naître à la liberté. » Il nous passe des frissons d'indignation et de pitié en lisant cette dernière phrase, qui résume si bien la pensée de Mme Roland et qui était la digne épitaphe de son héros. Ainsi, elle était intimement persuadée qu'après dix-huit cents ans de christianisme, la France ne faisait que « naître à la liberté; » elle était intimement persuadée que la France de 1789 était infiniment au-dessous de la Rome païenne, et que les grands caractères, comme les vraies libertés, manquaient à la terre, depuis que la terre avait été baignée du sang de Jésus-Christ. Et cette persuasion n'était pas seulement celle de Mme Roland : c'était celle de toute son époque; c'était celle de tous les républicains de 1789 et de tous ceux de 1793; c'était celle des bourreaux de Mme Roland!

Il faudrait pourtant en finir avec ces doctrines monstrueuses. Mme Roland se révolta un jour en voyant tout le peuple de Paris se précipiter à je ne sais quel *Te Deum :* « Peuple

(1) Elle ajoute cependant que « l'expérience lui a appris à tout peser avec impartialité, » et que maintenant, « dans sa pensée, elle voit, dans l'entreprise des Gracques, des torts et des maux dont elle n'était pas assez frappée. »

abruti! dit-elle. — O Athènes, ajouta-t-elle, ô Athéniens, où êtes-vous? » Mme Roland était niaisement ignorante. Qu'eût-elle dit si quelque sincère érudit lui eût montré que dans sa chère Attique, au temps de Démétrius de Phalères, il y avait vingt mille hommes libres et QUATRE CENT MILLE ESCLAVES, sans compter les femmes? Qu'eût-elle dit si l'on eût ajouté que dans sa chère Sparte il y avait environ DEUX CENT CINQUANTE MILLE ILOTES sur trente-six mille citoyens; que dans sa chère Corinthe on comptait QUATRE CENT SOIXANTE MILLE ESCLAVES? Qu'eût-elle dit surtout si on lui eût démontré, d'après les meilleurs textes, que la proportion entre le nombre des hommes libres et celui des hommes esclaves n'était pas moins scandaleuse dans sa chère Rome, véritable foyer de toutes les tyrannies et de tous les vices? Mme Roland n'aurait eu qu'une réponse à faire : « C'est vrai; j'oubliais les esclaves. » Et ce n'est que trop vrai; en véritable aristocrate, elle oubliait, — et tout son siècle a fait comme elle, — les neuf dixièmes peut-être de l'ancienne humanité! Ils contemplaient une rare et noble élite, quelques citoyens groupés sur une belle place, dans l'Agora ou dans le Forum; et ils tombaient en pamoison devant cette minorité, ne tenant pas le moindre compte des millions d'hommes dont Aristote disait : « L'esclave n'est qu'un instrument vivant (1); » dont le Romain disait : « Un esclave, est-ce que c'est un homme (2)? » Et tous ces méchants petits rhéteurs regrettaient les beaux temps de la liberté de Rome, tandis qu'en réalité il n'y avait que des hommes libres en France, et que le plus misérable de tous les villages chrétiens renfermait peut-être plus de liberté qu'Athènes au temps de Périclès et Rome au siècle d'Auguste!

Mme Roland s'indigne plus d'une fois à la pensée de la con-

(1) Poet. 1, 3. Eth. Nicom., 8, 10.
(2) Juvénal, satire 6.

dition des femmes; elle a de beaux regrets pour Lacédémone. Qu'eût-elle dit encore si on lui avait prouvé, Plutarque, Polybe et Xénophon en main, que la promiscuité la plus complète et en même temps la plus légale régnait à Lacédémone, et que personne, d'après la loi, n'y avait droit à la possession exclusive de sa femme (1)? Nous nous arrêtons : car, grâce à Dieu, nous sommes dans un pays chrétien où l'on ne peut même pas écrire tout ce que leurs lois elles-mêmes permettaient de crimes aux païens.

Un jour, sous les ombrages de Versailles, Mme Roland se prit à soupirer. « Je songeais, dit-elle, à Athènes; je me promenais en esprit dans la Grèce, ET JE ME DÉPITAIS DE ME TROUVER FRANÇAISE. » Ah! Madame, grâce à votre baptême, vous avez été libre, et même un peu ministre. Mais, si vous aviez été la fille d'un graveur d'Athènes ou de Rome, vous eussiez sans doute été esclave, et l'on eût pu vous vendre au marché! Vous l'avez trop oublié.

VII

On connaît la mort de Mme Roland (2). La simplicité lui manqua plus que le courage : elle montra une âme stoïque; elle se rappela la mort des héros de l'antiquité, et jusqu'à la fin essaya de la reproduire. Si elle avait pu emporter un livre dans la charrette, c'est encore Plutarque qu'elle eût choisi, et non pas l'Évangile. Quoi qu'il en soit, nous nous arrêtons, devant cette tombe prématurément ouverte, avec cette sorte de respect qui est toujours dû à la mort. Mme Roland, d'ail-

(1) Plutarque, Lycurgue, 14, 15. Polybe, *Histoires*, 12, 6. Xénophon, *De Republ. Laced.*, 1, 8.

(2) Le 9 novembre 1793. Elle avait longtemps hésité entre cette mort et le suicide.

leurs, appartenait à un parti vaincu, et ce n'est pas sur nos lèvres qu'éclatera jamais l'affreux cri : *Væ victis!*

On dit qu'arrivée au pied de l'échafaud, cette illustre victime de la Terreur demanda la permission de tracer quelques dernières lignes : « J'ai eu de grandes pensées dans le chemin, dit-elle, et je voudrais les écrire. » Les bourreaux étaient pressés : ils refusèrent brutalement. Que voulait donc écrire Mme Roland? Quelle révélation soudaine avait illuminé cette intelligence? Personne le saura jamais. Mais nous sommes heureux de cette incertitude, qui nous permet de concevoir une dernière espérance sur le salut de cette pauvre femme. Qui peut connaître de quelle lumière subite, de quelles paroles délicieuses, de quelles miséricordes inespérées notre Dieu favorise les yeux, l'oreille et l'âme des mourants? Encore une fois, nous ne sommes pas sans quelque espoir (1). Nous aimons à penser que devant les yeux de Mme Roland marchant à la mort, de Mme Roland montant les degrés de l'échafaud, aura passé comme un éclair la chère image du couvent de la Congrégation où elle avait coulé de si douces années, et l'image non moins émouvante d'une petite fille allant pour la première fois à la Sainte Table, toute baignée de pleurs et soutenue dans les bras d'une religieuse. A ce spectacle invisible pour d'autres yeux, espérons que le cœur de Mme Roland aura éclaté en sanglots et en larmes; espérons que les derniers mots qu'aurait tracés sans trembler le dernier effort de sa main auraient été ceux-ci : « Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée : je suis chrétienne enfin. Priez pour moi... et jetez au feu mes *Mémoires*. »

(1) Mme Roland conserva toute sa vie l'usage de dire cette prière : « O toi qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte et au bien de mes frères. » (II, 113.)

Le P. Jean BOLLAND

III

L'ÉRUDITION AU XVIIE SIÈCLE

ÉTUDE SUR LES BOLLANDISTES

I

Ce n'est pas en vain que Dieu lui-même s'est appelé, dans la Sainte Écriture : « Deus scientiarum, le Dieu des sciences. »

Et non seulement cette appellation sublime convient à notre Dieu parce qu'il est l'éternel et immuable fondateur de toutes les lois que les sciences étudient, constatent et admirent; parce qu'il est la Lumière des lumières; parce qu'en se contemplant lui-même, il contemple le monde archétype de toute la création; parce qu'enfin, lorsqu'il promène son regard sur l'univers créé, il en découvre tous les mystères, en analyse tous les éléments, en discerne les causes secondes avec l'enchaînement et la hiérarchie de tous les êtres.

Mais Dieu est encore « le Dieu des sciences, » parce que toutes les sciences humaines, qui ont ce Dieu pour unique fin, l'ont aussi pour suprême inventeur. C'est Dieu qui crée les sciences, qui les développe, qui les parfait. Pas une science ne naît sans un *fiat* de l'éternelle Providence.

Or, Dieu a déterminé par avance, dans la sagesse de ses desseins sur les hommes, à quelle époque particulière il lui plairait d'ouvrir l'intelligence humaine, et de créer telle ou telle science en collaboration avec sa créature (s'il n'est pas téméraire de s'exprimer ainsi).

C'est ainsi qu'au XVIe siècle, Dieu a permis que la Critique historique prît dans le monde des développements nouveaux. C'est ainsi que, dans notre temps, il permet que cette même Critique atteigne parmi nous son plus haut point de perfection. Dieu a ses raisons, qu'il nous est interdit de creuser avec orgueil, mais qu'il nous est permis de chercher avec humilité pour les adorer avec respect.

Pourquoi ce grand Dieu a-t-il inspiré à quelques-uns de ses plus dévots serviteurs la pensée de publier, il y a plus de deux cents ans, le premier volume de cet incomparable recueil des *Acta sanctorum?* Pourquoi vient-il d'envoyer à d'humbles chrétiens de notre temps cette idée, si singulière en apparence et même si osée, de réimprimer la plus considérable de toutes les collections savantes?

Dieu avait ses raisons en 1643; Dieu avait ses raisons en 1865.

II

En 1643, le Surnaturel avait besoin d'être vengé.

Le protestantisme venait de subir en France sa dernière défaite politique; mais il triomphait dans les âmes chez une grande partie des nations chrétiennes. Il avait corrompu l'esprit de celles mêmes dont il n'avait pas entamé le symbole. Il y avait en Europe une grande défiance à l'endroit du miracle et du surnaturel. La Renaissance avait décrété la suppression

du Moyen Age et l'oubli de toutes les traditions chrétiennes : c'était, parmi les peuples, à qui mettrait le plus complaisamment ce décret à exécution. La politique était devenue païenne ; les lettres, païennes ; l'art, païen. Quelques années plus tard, certains événements devaient montrer aux esprits clairvoyants combien grand était le danger. En 1648, le traité de Westphalie, conclu sans l'intervention du Pape, allait consommer la déchristianisation de la politique européenne ; les rois rejetaient l'arbitrage des vicaires de Jésus-Christ et voulaient faire leurs affaires eux-mêmes ; on reculait de seize siècles. En 1649, Nicolas Cornet devait dénoncer à la Sorbonne les cinq propositions de Jansénius, qui allaient préoccuper deux siècles ; la plus hypocrite de toutes les hérésies faisait déjà, en 1643, de sourds et désolants progrès ; Jansénius était mort *cinq ans* avant la publication du premier volume des *Acta*. A l'ombre du jansénisme, le gallicanisme allait fleurir : plante fatale, et dont les poisons devaient perdre la vieille monarchie, le vieux clergé, la vieille noblesse avec tout l'ancien régime. Bossuet était né en 1627 ; entre 1643 et 1682, il n'y a pas un intervalle de quarante années.

Telle était la situation de la chrétienté lorsque le Père Bolland commença l'œuvre de génie à laquelle son nom restera immortellement attaché.

Eh bien ! est-il téméraire d'affirmer que la date de cette publication est véritablement providentielle, et qu'un tel livre devait paraître exactement à cette époque, et non pas à une autre ?

Cinq ennemis menaçaient alors les destinées de la Vérité sur la terre : les *Acta sanctorum* furent destinés à confondre, à terrasser, à ruiner ces cinq ennemis.

Les *Acta sanctorum* furent une réponse victorieuse aux

attaques du protestantisme. La Réforme prétendait n'être qu'une exacte reproduction de l'Église primitive; elle se comparait volontiers à l'Église de Jérusalem et à celle de Rome pendant les deux premiers siècles de notre ère; elle se pavanait dans sa prétendue simplicité, et prenait sa sécheresse pour un caractère d'antiquité. Le recueil des Bollandistes dut mettre fin à tant d'insolence. On y put lire de vrais documents des premiers temps du christianisme, et dans ces documents d'une terrible authenticité, on vit se refléter, comme l'objet dans un miroir, non pas l'église de Luther ou celle de Calvin, mais la sainte Église catholique, apostolique, romaine. Les peuples furent surpris, et s'inclinèrent aux genoux de la véritable Épouse de Jésus-Christ, dont la jeunesse est éternelle et dont le visage immaculé ne connaît point les rides : *Sine macula, sine ruga.*

Les *Acta sanctorum* ne combattirent pas moins efficacement les prétentions de la Renaissance. Ce fut en vain que cette victorieuse essaya désormais de faire oublier les siècles chrétiens. Les Actes des saints, c'est l'histoire du moyen âge. Le moyen âge est le lieu des saints. Cette histoire des héros de l'Église était d'ailleurs écrite en un bon style qui, plusieurs siècles plus tard, devait conquérir des admirateurs, qui les a conquis aujourd'hui, et dont bientôt on osera comparer les monuments trop méprisés aux meilleurs monuments d'une antiquité trop vantée.

Les *Acta sanctorum* furent une protestation éloquente contre la sécularisation de la politique, contre le traité de Westphalie. Ils préservèrent la politique chrétienne de la prescription qu'on voulait lui faire subir. Ils racontèrent en bons termes la vie des princes chrétiens que l'Église a placés sur ses autels, de ces princes qui ont cru à l'avenir d'une politique sincèrement catholique, et qui ont considéré l'Église comme

le juge en dernier ressort de tous les différends entre les peuples et les rois.

Les *Acta sanctorum* furent un véritable et savant traité de la Grâce, le meilleur livre peut-être qu'on ait jamais écrit contre le jansénisme. Ils montrèrent, sur les lèvres de tous les saints, les doctrines généreuses des vicaires de Jésus-Christ. Tous les Saints ont crié, par leur vie et par leur sang, que Jésus-Christ est mort *pour* TOUS *les hommes*; tous les Saints ont vu Jésus sur la croix comme l'Église romaine le voyait, les bras largement et magnifiquement étendus vers toute l'humanité, pour l'étreindre, pour la réchauffer, pour la sauver!

Enfin, les *Acta sanctorum* ont été une réfutation anticipée des doctrines de 1682. Ce sont ces Actes de nos saints qui composent un *Sermon sur l'unité de l'Église* bien autrement clair, fort et victorieux que celui de Bossuet. Je parcours en vain les annales des héros de l'Église : dans ces soixante-dix volumes, je ne trouve que des ultramontains serrés amoureusement près du Suppléant de Jésus-Christ, et lui prodiguant depuis dix-huit siècles les hommages de leurs intelligences avec les tendresses de leurs cœurs. Indiquez-moi le volume et la page des *Acta* où je trouverai un saint gallican. Bolland a vaincu Bossuet, ou plutôt c'est la Vérité elle-même qui a été plus forte que le génie.

Voilà les cinq victoires qu'a remportées, il y a deux siècles, cette collection des Bollandistes commencée en 1643. Et voilà pourquoi nous affirmons que cette publication fut alors cinq fois providentielle.

N'en peut-on pas dire autant de la réimpression de 1865?

III

L'Église n'est pas moins menacée dans le monde qu'il y a deux siècles; mais ce ne sont plus les mêmes dangers qui la menacent.

Le protestantisme se dissout, le jansénisme est mort, le gallicanisme n'a plus qu'un souffle. De tous ses adversaires de 1643, il reste seulement aujourd'hui, en présence de l'Église, la Renaissance qui, plus que jamais, triomphe dans le paganisme de l'éducation, et ces théories de sécularisation qui ont envahi la politique de tous les peuples chrétiens.

En résumé, la Vérité a trois grands adversaires : il importe de les connaître par leurs noms, si barbares que ces noms puissent être.

Le premier, c'est cette grande hérésie du Séparatisme, qui veut faire la solitude, le vide même autour de l'Église : « Il faut, dit-on mielleusement, que le prêtre reste uniquement dans le temple, occupé de son bréviaire. Il est temps de séparer la politique de la religion : l'Église est gênante et n'admet ni les violences portées au suffrage universel, ni le despotisme royal, ni l'absolutisme populaire. Il est temps de séparer la philosophie de la religion; l'Église ne veut entendre parler ni du scepticisme de Kant, ni des doctrines positivistes. Il est temps de séparer les sciences de la religion : la chimie pourra librement nier la création, dont l'Église nous imposait la croyance. Il est temps de séparer l'art de la religion; car nous voulons être aussi païens et aussi laids que la fantaisie nous en viendra. Séparons, séparons ! »

Le second de nos ennemis, que de bonnes plumes ont déjà combattu, c'est le Naturalisme. Le Naturalisme est dans la

philosophie : on croit à une humanité qui s'est formée d'elle-même et qui se forme encore sans l'aide d'un Dieu révélateur. — Le naturalisme est dans l'histoire : « Dès qu'un fait est miraculeux, il est faux, » tel est l'axiome que vient de formuler un athée trop célèbre. Tout s'explique dans les sociétés, par la théorie des races; tout s'explique, chez les individus, par la théorie du tempérament. — Le naturalisme enfin est dans la conscience : on ne se passionne que pour les vertus de l'ordre naturel, et si l'on conserve encore quelque semblant de respect pour l'Église, c'est que les vertus chrétiennes ne sont pas sans ressembler par certains côtés à ces vertus naturelles, les seules dont on comprenne l'importance et dont on aime la beauté.

Enfin, nous avons devant nous le Criticisme. Le dernier effort de cette périlleuse école vient de se produire sous nos yeux : c'est cette *Vie de Jésus* dont le scandale fut si grand, et qui a fait monter aux lèvres chrétiennes une indignation dont le frémissement dure encore. Tout relève de la critique; la critique ne sait pas s'agenouiller et ne s'agenouille devant rien : la critique, enfin, ne conduit que trop aisément à l'athéisme. Elle est destinée à établir quelles ont été dans le passé les nuances des doctrines et les nuances des faits. Elle s'attaque à tout, même à Dieu; elle constate tout, excepté le divin. Reconnaître des nuances partout et en tout, c'est nier Dieu, qui est l'absolu : la critique ne recule pas devant cette négation, ou plutôt la critique est la négation même. Au delà de ces prétentions du Criticisme il n'y a plus rien : l'Église ne peut pas avoir de plus acharné, ni de plus dangereux ennemi.

A toutes ces attaques contre l'Église, quelle est la plus forte, la plus irréfutable de toutes les réponses?

Nous affirmons que c'est encore l'œuvre de Bolland et de ses successeurs.

Les *Acta sanctorum* réfutent l'hérésie séparatiste par le tableau des siècles où ce séparatisme n'existait pas. Ils nous montrent quels bienfaits ont politiquement résulté de cette harmonie qui unissait si étroitement les destinées de l'État et de l'Église, alors que l'Église était ce grand Tribunal, cette grande Cour de cassation internationale chargée de juger les peuples et les rois, et de maintenir énergiquement la paix dans le monde entier. Les *Acta* combattent le séparatisme philosophique, en racontant la vie et en exposant les travaux de cette incomparable lignée des Pères de l'Église, qui ont été les plus grands de tous les philosophes. Les *Acta* s'attaquent au séparatisme scientifique, en montrant que c'est la main, la seule main de l'Église, qui a promené le flambeau de la science sous tous les cieux et dans toutes les nuits. Les *Acta*, enfin, détruisent le séparatisme littéraire, en étalant sous nos yeux éblouis les merveilles de la littérature et de l'art chrétiens, si supérieures aux merveilles païennes.

Le naturalisme ne peut tenir devant la force et la lumière de ces Actes de nos saints. Qu'est-ce que les *Acta sanctorum*, si ce n'est une suite de miracles DONT UN GRAND NOMBRE SONT PROUVÉS? Cet athée, qui osait hier traiter de jongleur la personne de notre Seigneur et de notre Dieu, n'a pas craint d'écrire un jour : « Une prison cellulaire, avec les Bollandistes, serait un paradis. » Le paradis est où sont les saints, et non pas où est le livre qui raconte leur vie. Mais si M. Renan savait lire les Bollandistes, même ailleurs que dans une prison, il ne nierait pas aussi témérairement l'existence même du miracle. C'est pour dessiller ses yeux et ceux de ses victimes que la Providence a peut-être décrété la réimpression des *Acta*.

Enfin, le Criticisme sera vaincu par ces annales de la sainteté chrétienne. L'*Introduction* du P. Bolland, les *Propylées* du

P. Papebrock, ont fixé d'une manière précise les vraies limites de la critique. Ils ont été sévères, trop sévères, dit-on; mais leur sévérité n'a été exempte ni d'un profond respect, ni d'une vive piété. Ils ont prétendu qu'il ne faut point croire à toutes les légendes; mais ils ont victorieusement démontré comment un esprit sain est logiquement forcé de croire au miracle. Ils ont prosterné la critique aux pieds de Dieu, et n'ont pas voulu la mettre au service de Satan. Ils ont laissé un grand exemple, qui ne sera plus oublié, montrant comment il faut user de la critique, tandis que nos modernes se sont chargés de montrer comment on en abuse. Entre votre criticisme et la critique du P. Papebrock et de Mabillon, il y a la même différence, le même abîme qu'entre les réalités de la nature et le réalisme de Courbet.

Et telles sont les trois victoires qu'est appelée à remporter cette réimpression des Bollandistes que l'année 1865 voit commencer, et qui, grâce à Dieu, sera vigoureusement poursuivie.

La *Vie de Jésus* de M. Renan et le premier volume des *Acta sanctorum* ont paru la même semaine, presque le même jour. C'est le cas de dire : « Ceci tuera cela. » Et qui oserait prétendre qu'il n'y a rien de providentiel dans cette occurrence, que les impies seuls peuvent qualifier de fortuite?

Déjà l'erreur s'alarme de la publication de ce livre. Je ne sais quel protestant haineux (un Genévois, je pense), dans une des dernières livraisons de la *Revue des Deux-Mondes*, a mis ces paroles sur les lèvres d'un moine fanatique : « Rome ne sera sauvée que quand on brûlera les *Acta sanctorum* en auto-da-fé sur la place de la Minerve. »

Si l'on pouvait brûler les *Acta sanctorum* jusqu'au dernier exemplaire, ce n'est pas Rome qui y mettrait le feu, c'est Genève.

Et ce n'est pas Rome qui serait sauvée par ce déplorable incendie : ce serait plutôt le protestantisme, contre lequel ce livre a été écrit et auquel il va peut-être porter le dernier coup.

IV

Nous avons essayé de montrer quel fut le but providentiel de la publication des *Acta sanctorum* il y a deux siècles, et quel est aujourd'hui, à nos yeux, le but providentiel de leur réimpression.

Il nous paraît utile d'exposer maintenant à nos lecteurs quelle est cette œuvre en elle-même; de quels éléments elle se compose; quels principes de critique ont présidé à l'élaboration de ce recueil, et enfin de quelle utilité pratique il peut être entre les mains d'un théologien, d'un archéologue, d'un historien, comme entre celles de tous les fidèles. Nous nous efforcerons d'être aussi concis, aussi clair surtout, qu'il nous sera possible. La clarté est cette qualité précieuse à laquelle un écrivain peut toujours prétendre : un écrivain qui n'est point clair est un écrivain qui abdique.

En quoi consistent donc les *Acta sanctorum?* De quels éléments se compose ce précieux recueil? Quelles en sont enfin, les divisions principales?

Les *Acta sanctorum* ne se composent, à vrai dire, que de deux éléments : des *Vies de saints*, qui sont empruntées aux meilleures sources; des *Dissertations critiques*, qui sont écrites avec l'esprit le plus sévère et le plus juste. La langue latine est celle de l'œuvre tout entière.

Les *Acta sanctorum* suivent l'ordre du Calendrier, qui est celui du Martyrologe. La vie de chaque saint se trouve placée

au jour où l'Église célèbre la mémoire de ce saint. La vie de sainte Agnès est au 21 janvier, celle de saint Pierre au 29 juin; et ainsi des autres.

Chaque jour de l'année forme un « livre » des *Acta*. En tête de chacun de ces livres, les Bollandistes placent la table des saints qui sont nominalement honorés en ce jour : *Sancti qui tali die coluntur*, et, en second lieu, la liste de ces autres saints qui ont été oubliés dans les Martyrologes ou dont la fête a été transportée à une autre époque de l'année liturgique : *Prætermissi vel in alios dies rejecti*.

Si chaque jour de l'année forme un livre des *Acta*, les documents relatifs à chaque saint forment une division toute naturelle dans chacun de ces livres. Et c'est ici que l'on trouve les deux éléments de toute l'œuvre : une Dissertation critique, et les Actes du saint.

La *Dissertation critique* nous apprend, avec une étonnante lucidité, dans quels Martyrologes on rencontre la mention de tel ou tel saint; dans quels manuscrits se trouvent ses Actes et, enfin, à quelles observations critiques ces Actes peuvent donner lieu.

Viennent ensuite les Actes eux-mêmes. S'il y a plusieurs Vies du saint, on les offre au lecteur dans l'ordre de leur authenticité et de leur importance. Les Bollandistes, amis enthousiastes de la clarté, ont soin de diviser chacune d'elles en chapitres plus ou moins développés, auxquels ils donnent des titres d'une très heureuse et très concise netteté. Et, comme si ces titres ne suffisaient pas encore à guider le lecteur, des *manchettes*, qui ne sont pas rédigées moins lumineusement, forment en marge de l'énorme volume un résumé substantiel de toutes ces biographies sacrées. A la fin de chaque chapitre sont placées des notes, mais toujours peu nombreuses, et où les auteurs se gardent bien de faire parade d'érudition. Ils donnent

brièvement les explications qui sont nécessaires, et ont ensuite le rare mérite de se taire.

Il ne faut pas beaucoup de jours de l'année liturgique pour composer un volume des *Acta;* on ne sait pas assez combien l'Église est féconde, combien cette mère est riche en saints. Le premier volume des Bollandistes ne s'étend pas jusqu'au onze janvier. Et il y a des volumes qui, par la grâce de Dieu, embrassent un espace bien moins considérable. Que Dieu est bon de nous avoir donné tant de modèles sur la terre, tant d'intercesseurs dans le ciel!

Chaque volume est enrichi de six *Tables.* Et ces *Tables* (que les vieux érudits, que les Bénédictins se réjouissent!), ces *Tables* sont bien ces *Indices copiosissimi*, dont la seule vue mettait la joie au cœur de nos pères (1).

Tels sont tous les éléments dont se compose le recueil des Bollandistes : il serait impossible de désirer plus de clarté dans le plan, dans les divisions, dans la contexture d'un livre. Mais ce n'est encore là qu'une qualité de second ordre. Il nous reste à savoir si quelque critique a présidé à la publication de tant de textes qui sont dus à tant d'auteurs divers, à tant d'époques différentes; si ces *Dissertations critiques* elles-mêmes méritent bien leur nom; si les auteurs, enfin, n'ont commencé leur œuvre qu'armés de principes solides, et si ces principes ont été sevèrement appliqués (2).

(1) Ces six *Indices* sont les suivants : 1° un *Index sanctorum* ou Table, par ordre chronologique, de tous les saints dont la mention ou les actes se trouvent dans le volume; 2° un *Index chronologicus* ou tableau des principaux événements qui se rapportent aux documents cités dans le volume; 3° un *Index historicus* ou Table des noms de personnes; 4° un *Index topographicus* ou Table des noms de lieu: 5° un *Index onomasticus* ou glossaire des termes difficiles; 6° un *Index moralis,* qui n'est autre chose, malgré l'ambiguité de ce titre, qu'une Table générale des matières. Les deux premières de ces tables sont en tête de chaque volume; les quatre autres sont à la fin.

(2) Il n'entre point dans notre plan de faire ici l'histoire des travaux du P. Bolland, de ses devanciers et de ses continuateurs; ni de tracer quelle a

V

Les Bollandistes ont exposé en deux documents célèbres, leurs théories en matière de critique. Le premier de ces documents, c'est l'Introduction générale de tout le recueil, *Introductio ad abbatem Lætiensem;* le second, c'est le *Propylæum*, du P. Papebrock, qu'on lit au tome II des saints d'avril.

Le P. Bolland est l'auteur de l'Introduction générale : c'est là que sont le plus nettement développées les idées qui ont présidé à tout le travail. Nous avons le devoir d'en offrir ici le résumé à nos lecteurs....

Parmi les documents hagiographiques qui, à des degrés divers, méritent notre créance, on peut établir quatre classes principales.

Dans la première de ces classes on placera les Actes QUI ONT ÉTÉ ÉCRITS PAR DES TÉMOINS OCULAIRES. Il est inutile d'ajouter que ces documents sont certainement les plus respectables, et que nous leur devons une confiance presque sans limites.

La seconde classe se composera de ces documents, moins précieux sans doute, mais encore vénérables, qui ont été rédigés, non par les témoins oculaires eux-mêmes, mais par des écrivains qui *empruntaient aux témoins oculaires tout le détail de leur histoire.*

D'autres biographes sont encore séparés plus lointainement

été la part exacte qu'ont prise à cette œuvre les PP. Rosweide, Bolland, Papebrock, Henschen, Cardon, Baert, Janning, Sollier, Pinci, Cuper, Bosch, et les autres; ni enfin de raconter comment les travaux des Bollandistes ont été interrompus à la fin du siècle dernier, et repris en notre temps. C'est un travail qui a été fait excellemment par le cardinal Pitra : il y aurait témérité à le reprendre après lui.

des témoins oculaires, soit par le temps, soit par l'espace : ils n'ont pas même écrit leurs Actes sur la foi de ces personnes qui ont vu et entretenu les témoins oculaires. Il y a un intermédiaire de plus entre ces témoins d'une part, et ces hagiographes de l'autre. Tels sont les écrits qui composent la troisième classe des documents publiés par le P. Bolland et ses continuateurs. Le critique serait également injuste d'accorder à ces documents trop ou trop peu de confiance.

Enfin, il est des *Vies de saints* qui sont composées non par des témoins, mais par des érudits. Un savant de notre temps se propose, par exemple, d'écrire la vie de saint Benoît. Il remonte aux meilleures sources, consulte les Actes les plus dignes de foi, ouvre les manuscrits, déchiffre les inscriptions, étudie les monuments figurés. De tout ce travail résulte un livre véritablement scientifique, où chaque assertion est prouvée par un ou plusieurs textes. Ce sont les livres de ce genre qui composent la quatrième classe de documents employés par les Bollandistes. Ils sont précieux, sans doute ; mais, par rapport aux trois premières classes que nous venons d'énumérer, on peut leur appliquer le mot célèbre : *Longo proximi intervallo.*

Nous ne savons pas si nos lecteurs ressentent en ce moment l'impression que nous ressentons nous-même ; mais nous ne pouvons aller plus loin sans témoigner hautement notre admiration pour cette classification réellement admirable. Notez que le P. Bolland traçait ces règles en 1643. En vérité, c'est l'*Introduction* des *Acta* qui a donné naissance à cette critique dont nos modernes sont si fiers. La critique, d'ailleurs, avait toujours été vivante au sein de l'Église : témoin ce fameux décret du pape Gélase, au ve siècle, qui a si lucidement déterminé quels étaient, parmi les Saintes Écritures et les œuvres des Pères, les documents authentiques et les livres apocryphes.

Cependant la critique *scientifique* ne naquit vraiment qu'au XVIIe siècle : et elle eut après Bolland deux fondateurs illustres, qui tous deux, grâce à Dieu, ont porté la robe du prêtre catholique, celle du religieux : ce sont le P. Papebrock, continuateur de Bolland, et Dom Mabillon, créateur d'une science nouvelle qui s'appelle la Diplomatique.

Mais nous n'avons pas achevé le résumé de l'*Introduction ad abbatem Lætiensem*. Le savant jésuite ne se contente pas de nous indiquer les sources auxquelles nous devons remonter : il nous montre celles dont nous devons nous écarter. Et c'est ici que sa critique devient d'une subtilité encore plus exacte et plus délicate.

Nous nous défierons, tout d'abord, des Vies de Saints qui ont des hérétiques pour auteurs. Comment pourrions-nous demander aux aveugles l'histoire de la lumière, aux sourds l'éloge de la parole, aux excommuniés le panégyrique de la communion des saints? Une mère n'est bien connue que de ses fils : les Saints ne sont bien connus que de ceux qui aiment la sainteté.

Il faut se défier aussi vivement de certains Actes écrits par des catholiques crédules. Le P. Bolland cite en particulier les « simplicités » qui doivent nous mettre en garde contre les actes des Saints irlandais, écossais et bretons.

Certains documents hagiographiques méritaient à l'origine toute la confiance de l'historien; mais ils ont été visiblement interpolés. Ce sont les hérétiques qui ont glissé dans ces Actes certaines propositions favorables à leurs erreurs; ce sont les catholiques eux-mêmes qui se sont permis d'ajouter au texte primitif certains développements destinés à justifier telle ou telle dévotion, à augmenter la popularité de tel ou tel saint. Nous nous servirons de ces textes avec une singulière réserve. Faudrait-il les rejeter entièrement? Non. Les idées

du P. Bolland ont reçu à ce sujet les plus étonnantes confirmations dans notre siècle. On a établi que l'on pouvait, avec des Actes interpolés, reconstruire les textes primitifs. La critique est parvenue, par la connaissance des Actes sincères, à distinguer d'un premier coup d'œil les éléments apocryphes. Prenons un exemple qui fasse bien saisir cette méthode. Les hagiographes ont eu l'usage, à une certaine époque de notre histoire, de placer sur les lèvres de leur héros des discours plus ou moins développés qui ne se trouvaient pas dans les anciens Actes. Ils ont mis au style direct ce que ces Actes racontaient au style indirect. Voulons-nous reconstruire les documents primitifs? nous n'avons parfois qu'à supprimer ces développements oratoires. L'œuvre antique, dégagée de ces voiles, apparaîtra alors dans toute l'austérité de sa beauté première. Mais c'est là un travail délicat et qui exige une grande acuité de sens historique.

Il est une quatrième série de documents à laquelle la critique doit presque absolument refuser sa créance. Ce sont ces *Vies de Saints* qui ont été écrites, d'après des renseignements oraux, plusieurs siècles après les saints dont elles racontent l'histoire. Tout n'est pas faux dans ces légendes, mais que penser des historiens qui disent : « Tout en est vrai, tout en est bon? » Les Bollandistes, néanmoins, n'ont pas hésité à publier celles mêmes de ces légendes qui prêtent le plus à la critique. Ils ont eu raison. D'une médiocre utilité pour l'histoire des saints eux-mêmes, ces documents sont loin d'être inutiles pour l'histoire de l'époque à laquelle ils ont été écrits. Si d'ailleurs ils ne sont pas des monuments historiques, ce sont, à tout prendre, des monuments théologiques dont il ne faut pas toujours dédaigner la valeur.

Telles sont les doctrines du P. Bolland, telles ont été celles de tous ses continuateurs. Les idées qui sont expo-

sées dans le *Propylæum* du P. Daniel Papebrock ne diffèrent pas notablement de celles de l'*Introductio ad abbatem Lætiensem*.

Ces théories sont d'une justesse à peu près irréprochable. Mais, s'il faut tout dire, elles présentent une lacune regrettable.

Les premiers Bollandistes, Papebrock lui-même, ont saisi toute l'importance des manuscrits : ils n'ont pas compris celle des chartes et des diplômes.

Dans ses *Propylées*, le P. Papebrock alla plus loin que ses prédécesseurs. Il posa un certain nombre de règles pour distinguer les faux diplômes des véritables. Ces règles étaient si sévères, si absolues, que peu de pièces échappaient à la suspicion. Les diplômes bénédictins, entre autres, étaient déclarés faux : toute l'antiquité bénédictine était sapée. Ce fut alors que Mabillon se leva pour venger son ordre. Ces représailles nous valurent le *De Re diplomatica*.

Ce qu'on ne connaît pas assez, ce qui fera singulièrement grandir le P. Papebrock dans l'estime de la postérité, c'est la lettre admirable qu'il écrivit à Dom Mabillon après avoir lu le *De Re diplomatica*. Avec une modestie qui nous fait venir les larmes aux yeux, le continuateur de Bolland convient qu'il s'était pleinement trompé sur les diplômes des premiers siècles, et que son adversaire avait pleinement raison contre lui : « Quand je me mis à lire votre ouvrage, ajoute Papebrock, j'éprouvais encore quelque chose d'humain; mais bientôt je fus tellement saisi par le charme de sa solidité et par la lumière agréablement éblouissante de la vérité qui y éclate, que je n'ai pu me contenir davantage, et que j'ai été immédiatement faire part à mon compagnon, le Père B..., du trésor que j'avais trouvé. Pour vous, attestez sans rien craindre; attestez, toutes les fois qu'il en sera besoin, que je me suis entièrement con-

verti à vos idées, et aimez-moi, je vous en prie. Je ne suis pas savant, il est vrai; mais je désire m'instruire. »

Cette lettre touchante est du 20 juillet 1683. Essayons de ne pas nous tromper comme le P. Papebrock; mais, s'il nous arrive jamais de tomber dans l'erreur, sachons en faire l'aveu aussi noblement que lui.

VI

Nous abordons maintenant une argumentation plus facile : nous nous proposons de démontrer l'utilité pratique des *Acta sanctorum*.

Les preuves sont surabondantes.

Il faut désespérer de guérir le naturalisme contemporain, si ce livre ne le guérit pas. Les *Acta* sont réellement un manifeste vainqueur en faveur du Surnaturel. Les miracles, dont nous avons peur, s'épanouissent très naturellement dans ce livre, qui est comme un parterre de miracles. Quelles couleurs! et quels parfums!

Que de prodiges dans les seules annales des dix premiers jours de janvier!

Et que de belles légendes s'y épanouissent, à côté de faits surnaturels qui sont rigoureusement prouvés!

J'y vois le Christ apparaître à ses saints : il réjouit de sa présence saint Adelard (1), sainte Tharsille (2), saint Wulsin mourant (3) et la bienheureuse Angèle de Foligno (4). Bienheureux les yeux qui ont contemplé Jésus sur la terre avant de le contempler dans le ciel!

Les Anges descendent, visibles, parmi les hommes. Ils

(1) *Acta sanctorum*, t. I, p. 109. — (2) *Ibid.*, p. 288. — (3) 548. — (4) 234.

Le P. PAPEBROCK

causent familièrement avec saint Siméon Stylite (1); on entend leurs voix célestement délicieuses à la mort de saint Laurent Justinien (2); ils se réjouissent à la naissance de la patronne de Paris, cette bergère dont la petite main doit renverser Attila et protéger la France (3); ils conduisent au ciel des troupes d'âmes (4). Un saint prêtre se glisse-t-il dans les cachots pour y baptiser les prisonniers? les Anges, vite, s'abattent autour de lui, ouvrent les portes de la prison et assistent au sacrement (5).

A la voix des saints, les lois de la nature sont divinement troublées, ou plutôt d'autres lois sont observées, qui sont plus mystérieuses et qui ne relèvent pas des chimistes. La face de saint Siméon Stylite resplendit comme un soleil durant sa vie, après sa mort (6). De belles sources, admirablement fécondantes, jaillissent sous le pied des Bienheureux, ou coulent de leurs sépulcres (7). Une lumière céleste enveloppe saint Séverin à son lit de mort (8), le corps de saint Julien de Beauvais (9) et le tombeau de saint Quentin (10). Le feu qui devait servir au martyre de sainte Macra se change en suave rosée (11); saint Julien et ses compagnons sont en vain plongés dans la poix ardente, dans le soufre et le bitume en fusion : ils en sortent intacts, joyeux, triomphants (12).

Avant la chute originelle, les éléments obéissaient à l'homme, qui obéissait à Dieu : cette harmonie primitive a été miraculeusement rétablie par les saints. Leur voix est connue des animaux, qui lèchent leurs pieds et exécutent leurs commandements. Sainte Pharaïlde (13) et la bienheureuse Oringa (14) se sont souvent servi de ce pouvoir, qui est inné chez les Bienheureux. Durant soixante ans, un corbeau porte tous les

(1) *Acta sanctorum*, t. I, page 274. — (2) 563. — (3) 138. — (4) 55. — (5) 582. — (6) 208. — (7) 95, 136, 617, 679, 740. — (8) 743. — (9) 465, 468. — (10) 155. — (11) 803. — (12) 569, 584. — (13) 172. — (14) 650, 651.

jours un pain à saint Paul ermite (1). Tous les éléments, d'ailleurs, rivalisent de soumission et de zèle. Saint Raymond de Pennafort se sert de son manteau pour passer la mer (2); en un temps de grande sécheresse, les larmes de saint Mochua mouillent la terre et mettent fin à sa stérilité (3).

Mais tant de faits surnaturels ne suffiraient pas à notre conversion. Il ne s'agit pas seulement de mettre le miracle en lumière, mais de nous faire pratiquer les vertus des saints. Les *Acta sanctorum* sont pleins du récit de ces vertus : ils sont par là une belle exhortation, un éloquent sermon qui achèvera sans doute de convaincre les chrétiens de notre temps.

Les vertus des saints sont gênantes pour notre mollesse; elles étonnent notre médiocrité, elles scandalisent notre intelligence, elles révoltent notre nature. Mais elles finiront par tout transfigurer en nous, et l'esprit, et la volonté, et le cœur.

Que dire de saint Siméon Stylite passant tant d'années sur sa colonne et la changeant en une chaire d'où il convertit les peuples, en une tribune d'où il les réconcilie? Que dire de ces jeûnes que s'impose la rigueur de ce grand solitaire pendant quarante jours (4)? Que dire des austérités de saint Lucien (5) et de saint Séverin, apôtre du Norique (6)? Les saints traitent leurs corps comme le sculpteur traite le marbre; ils en font ce qu'ils veulent, ils vont jusqu'à le spiritualiser.

Ils triomphent de toutes les répugnances qui triomphent de nous. Saint Odilon de Cluny embrasse les lépreux (7); la bienheureuse Angèle de Foligno, imitatrice de sainte Élisabeth, boit victorieusement l'eau où un lépreux avait été lavé (8).

Les pauvres sont aimés jusqu'à la folie. Saint Séverin et

(1) *Acta sanctorum*, t. I, page 411. — (2) 86. — (3) 48. — (4) 276. — (5) 359. — (6) 495. — (7) 208. — (8) 500.

saint Victorin leur donnent tous leurs biens. La bienheureuse Oringa se dépouille pour eux de tous les vêtements dont sa chasteté n'a pas besoin (1). Saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, homme d'étude, grand écrivain, meurt après avoir vendu jusqu'à son dernier livre pour les pauvres de Jésus-Christ (2). Saint Marcien se consacre à la dernière œuvre de miséricorde temporelle : il ensevelit les pauvres. Et voici que les morts, ensevelis par le saint, se réveillaient miraculeusement pour le récompenser par un baiser de sa miraculeuse charité (3)!

Nous aurions à citer tout le livre, et nous devons nous arrêter ; nous en avons dit assez pour montrer de quelle utilité les *Acta sanctorum* sont aux mains de tous les fidèles. Une telle lecture est faite pour surnaturaliser toutes les âmes et pour les soulever jusqu'au ciel ; mais entre tous les chrétiens, c'est à ceux qui ont l'honneur d'écrire l'histoire, c'est à ceux là surtout qu'on doit le plus instamment recommander une constante intimité avec les Bollandistes.

Comment prétendre au titre d'historien si l'on ne possède pas les *Acta sanctorum* dans le rayon le plus visité de sa bibliothèque ; si tout au moins on ne se met pas en demeure de les consulter avec soin dans la bibliothèque des autres? Et nous ne parlons pas seulement des lumières que ces nobles pages doivent jeter avec tant d'abondance sur les annales de l'Église, mais des clartés dont elles illuminent notre histoire nationale elle-même. Entreprendre une *Histoire de France* sans étudier le recueil des Bollandistes, c'est presque un acte de folie.

Il importe qu'on le sache : les documents qui peuvent le mieux éclairer les ténèbres des VIe, VIIe et VIIIe siècles, ce sont les *Vies de Saints*. Tous les érudits sont unanimes sur ce

(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 653, 659. — (2) 561. — (3) 616.

point; mais on n'écoute pas les érudits, et l'on ne recourt pas, comme il le faudrait, à un aussi riche trésor.

On a écrit récemment l'*Histoire de la civilisation* en Europe et en France; mais cette histoire auguste, on avait commencé depuis deux siècles à l'écrire en latin, et ce sont nos *Acta*.

Ouvrons plutôt ce premier volume. Nous y pouvons lire la vie de plus d'un *civilisateur* qui a mis en fuite les ombres de l'antique barbarie.

Voici, pour le premier siècle, les Actes de saint Nicanor (1), un des sept premiers diacres de l'Église primitive. C'est en partie grâce à lui que l'égoïsme païen a fait place à cette charité chrétienne qui, depuis dix-huit cents ans, opère toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et qui s'est penchée sur toutes les douleurs de l'humanité!

La légende des rois Mages (2) atteste les soupirs de l'Orient vers la Vérité libératrice; elle constate la prédication de l'Évangile jusqu'aux extrêmes frontières de ces peuples, qui, encore aujourd'hui, sont assis dans l'ombre de la mort.

Les Actes de saint Tite, compagnon de saint Paul (3), nous montrent que, depuis Jésus-Christ seulement, il y a eu dans le monde un grand zèle pour la diffusion de la Vérité. L'apostolat, ou l'amour des âmes, ne date que dix-huit siècles.

Les Vies de saint Hygin, de saint Télesphore, de saint Antère (4), papes des deuxième et troisième siècles, mettent en présence la Rome païenne avec la Rome de saint Pierre. On voit nettement qu'entre ces deux Romes il y a la même différence qu'entre les Agapes sereines de nos pères et cette *Orgie romaine*, telle que l'a représentée un pinceau trop célèbre.

(1) *Acta Sanctorum*, t. I, p. 601, — (2) 664. — (3) 163. — (4) 665, 236, 127.

Les Actes de saint Julien et de sainte Basilisse (1) nous font assister à la persécution de Dioclétien. Nous avons ici une belle échappée de vue sur cette race des martyrs, noble, belle, immaculée, lumineuse, à qui nous devons une démonstration si triomphante de la Vérité. Ils sont morts au nombre de plusieurs millions sans jeter une seule plainte : ils sont morts pour l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, pour la chasteté de leurs corps, pour la liberté de leurs âmes.

En ce même siècle, un certain Télémaque se jette dans le cirque pour mettre fin au scandale des luttes homicides entre les gladiateurs. Il meurt, victime de son amour pour les hommes; mais il meurt en vainqueur, et son sang est le dernier versé (2).

Cependant saint Paul ermite illustre les déserts de la Thébaïde (3). Il est le père spirituel de tous les solitaires qui ont vaincu et presque annihilé leurs corps sous l'effort de leurs âmes. Depuis saint Télémaque, on respecta dans le monde cette chose précieuse qu'on appelle « la vie d'un homme; » depuis saint Paul on fut unanime à préférer dans le monde l'esprit à la matière, l'âme au corps. N'est-ce point là l'histoire, la véritable histoire de la Civilisation?

Je m'arrête sur les frontières du VIe siècle. Je pourrais, en franchissant cette limite, montrer saint Séverin convertissant, civilisant des peuples tout entiers (4); sainte Geneviève éclairant les nations barbares du flambeau de sa chasteté et enseignant la douceur à ces rudes générations; saint Adelard de Corbie dirigeant politiquement l'inexpérience des races carlovingiennes (5); saint Odilon de Cluny (6) continuant énergiquement, au Xe siècle, l'œuvre de ce grand Ordre bénédictin, qui a défriché parmi nous toutes les intelligences et toutes les

(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 570. — (2) 31. — (3) 603. — (4) 490. — (5) 722 — (6) 71.

terres : saint Édouard le Confesseur (1) et saint Canut (2) offrant à tous les rois le type longtemps ignoré de la royauté chrétienne parmi les nations nouvelles ; saint Raymond de Pennafort (3) représentant dignement dans ce premier volume des *Acta* la famille de ces ordres célèbres, fondés au XIIIe siècle, et qui ont entrepris, l'un avec saint François d'Assise, d'opposer une vraie pauvreté à la fausse pauvreté des hérétiques de son temps ; l'autre avec saint Dominique, de faire entendre sous tous les cieux la prédication de la Vérité !

Encore une fois, tous les Actes de ces saints sont contenus DANS UN SEUL VOLUME de la collection des Bollandistes. Jugez par là de ce qu'on pourra trouver dans les cent volumes qui, un jour, formeront la collection tout entière !

VII

L'histoire générale n'est pas la seule dont les *Acta sanctorum* soient appelés à dissiper la nuit. Il n'est pas de monographie historique qui ne devra au recueil des Bollandistes ses documents les plus originaux, et les plus féconds en même temps.

Prenons, par exemple, une *Histoire de la Charité chrétienne*. Il sera facile d'en réunir les documents, en recourant, dans l'*Index moralis* de chaque tome des Bollandistes, aux mots : *Eleemosyna*, *Pauperes*, *Leprosi*, *Hospites*.

Dans ce seul premier volume, les Actes de saint Séverin nous fournissent un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de la rédemption des captifs (4).

(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 301. — (2) 390. — (3) 49. — (4) 487, 488, 490.

La *Vie* de saint Guillaume de Dijon (1) et celle de saint Lucien (2) nous montrent ces deux saints fondant, l'un à Dijon, l'autre à Antioche, des écoles gratuites pour les enfants des pauvres : documents d'un prix inestimable pour un historien de l'instruction publique.

L'histoire apologétique, qui se propose avant tout la défense de l'Église, devra chercher ses matériaux dans les *Acta*. Tout récemment, l'auteur de *La Sorcière* ne craignait pas d'affirmer que la lèpre au Moyen Age eut son origine dans la malpropreté de nos pères. L'Église, disait ce romancier, avait horreur des bains : « Pas un bain pendant mille ans. » Or, voici ce que nous lisons dans la *Vie de saint Melaine*, au tome Ier des *Acta* (3) : « C'EST LA COUTUME DES CHRÉTIENS (et cela en Bretagne) de se laver le samedi par honneur pour le dimanche, et de changer de vêtements pour entrer dans la demeure terrestre du Roi du Ciel, c'est-à-dire dans l'église, le corps et l'âme aussi purs l'un que l'autre. » Que pourrait répondre M. Michelet à ces mots : MORIS EST CHRISTIANORUM ?

VIII

L'Archéologie, science encore toute nouvelle, ne sera une science véritablement complète et achevée que le jour où chacun de ses principes aura été confirmé par les textes de nos Actes. On peut dire, sans ombre d'exagération, que dans chaque page de ce recueil il y a matière à archéologie. L'histoire de l'art chrétien, de notre architecture religieuse, civile et militaire, de notre costume, de nos armes, de nos sceaux, de nos monnaies, de notre commerce et de notre industrie au Moyen Age, cette histoire est contenue en germe dans la vie des

(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 61. — (2) 359. — (3) 334.

Saints que Dieu a donnés à son Église depuis le IVe jusqu'au XVIe siècle.

Les archéologues peuvent hésiter, par exemple, sur la détermination de l'époque à laquelle les premières églises en pierre ont été construites en Irlande. Un texte tiré d'une *Vie de saint Mochua* nous renseigne on ne peut plus clairement sur ce point des plus délicats : « Ce fut saint Kenian *(Kienanus)* qui le premier bâtit en Irlande une église de pierre. Cet usage n'existait pas avant lui (1). »

Dans une *Vie de saint Grégoire de Nazianze*, père de saint Grégoire le théologien, nous trouvons une description détaillée d'une église byzantine au IVe siècle (2).

Un autre texte nous confirme l'existence d'un camp romain à Maroilles, dans l'ancienne Belgique (3). Nous pourrions multiplier ces exemples : mais les précédents suffisent pour établir notre thèse.

IX

Il n'y a pas que l'historien et l'archéologue qui tireront profit de tant de richesses.

Le théologien consultera ces textes avec une respectueuse curiosité. Quelle théologie dogmatique et morale on construirait avec les seules paroles des martyrs et des saints! Nous avons lu, dans la *Vie de la bienheureuse Angèle de Foligno*, un admirable *Traité de la nature et des perfections de Dieu*, qui est tout entier composé avec les paroles de la sainte (4). Les Actes de la bienheureuse Oringa nous fournissent un texte des plus précieux sur la vivacité de la croyance en l'Immaculée Conception, au commencement du XIVe siècle (5).

(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 46. — (2) 30. — (3) 155. — (4) 194-197. — (5) 652.

L'illustre auteur du *De Re symbolica* dans le Spicilège de Solesmes, et ceux qui s'occupent de cette science difficile du symbolisme chrétien, trouveront dans les *Acta sanctorum* de quoi compléter leurs plus complètes nomenclatures. Dans le premier volume, nous avons facilement trouvé le symbolisme des mots : *Apis* (1), *Aranea* (2), *Bubones* (3), *Flos* (4), *Hortus* (5), *Ignis* (6) et *Mel* (7).

Le liturgiste pourra bien moins encore se passer d'un Recueil tel que celui des Bollandistes. C'est ainsi que le premier volume des *Acta* nous fournit les détails les plus circonstanciés sur l'établissement d'une des fêtes les plus chères aux populations catholiques : nous voulons parler de la Commémoration des fidèles défunts dont saint Odilon de Cluny, à la fin du xe siècle, a été l'instituteur populaire (8).

Ajouterons-nous que les *Acta sanctorum* ne doivent rester étrangers ni au lettré, ni à l'artiste. Le peintre et le sculpteur chrétiens devront consulter ce beau livre pour y trouver des sujets de statues, de bas-reliefs ou de tableaux, mais surtout pour traiter chrétiennement les nobles sujets qu'ils y auront trouvés. Un volume des Bollandistes nous plairait singulièrement au milieu d'un atelier : nous ne désespérons pas de faire un jour cette heureuse rencontre.

Quant à l'écrivain, dussions-nous le scandaliser, nous lui dirons sans ambages que les *Acta sanctorum* nous offrent de véritables modèles de style chrétien, c'est-à-dire de style parfait. Le voilà, ce beau latin catholique, avec sa transparente clarté et sa phrase logiquement construite ; le voilà avec la beauté de ses antithèses et la netteté de ses énumérations ; le voilà avec sa sonorité, sa simplicité, son ardeur : véritable langue des saints, créée par eux, parlée par eux, que plusieurs siècles

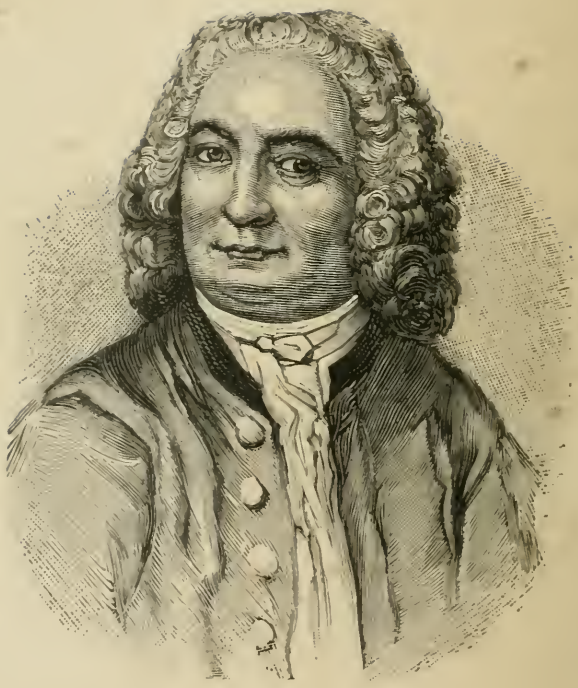
(1) *Acta sanctorum*, t. I, pages 130. — (2) 625. — (3) 104. — (4) 130. — (5) 98, 99. — (6) 131. — (7) 675. — (8) 74.

ont calomniée, mais que notre âge s'occupe de réhabiliter, et qui, dans quelque vingt années, sera mise enfin sous les yeux ravis de nos enfants comme un modèle sur lequel ils pourront régler leurs pensées et leur style.

X

De quelque profit que soient les *Acta sanctorum* pour le théologien, l'archéologue, l'historien, le poète et l'artiste, n'oublions pas que leur principale utilité consiste dans leur influence sur les âmes. C'est là ce qui les recommande à l'attention de tout ce qui porte encore un cœur chrétien ; c'est aussi la raison pour laquelle nous n'avons pas craint de leur consacrer tant d'éloges. S'ils sauvaient moins d'âmes, nous ne les louerions pas autant.

C'est le salut des âmes que se proposaient avant tout le P. Bolland et ses continuateurs. Écoutez plutôt ces paroles touchantes par lesquelles se termine l'Introduction de tout l'ouvrage, par lesquelles nous voulons aussi terminer ce travail : « Je vous supplie, chers lecteurs, de prier pour moi Dieu et ses saints, afin que je puisse convenablement rechercher, mettre en ordre et élucider les Actes de ces saints, surtout afin que je puisse conformer ma vie à leurs exemples. Et puissé-je, ayant pour appui la faveur des saints et pour force la grâce divine, entrer enfin avec vous dans la société des élus ; puissé-je mériter de contempler éternellement avec les yeux de mon intelligence et de prendre avec vous pour sujet de mes très douces louanges, ce que je désespère aujourd'hui de rendre par la parole et de saisir par l'esprit ! »



JEAN-SÉBASTIEN BACH

IV

LA MUSIQUE AU XVIIIE SIÈCLE

JEAN-SÉBASTIEN BACH

PREMIÈRE ÉTUDE

I

Il semble que nous devrions commencer par donner à nos lecteurs l'idée d'une petite ville allemande au commencement du siècle dernier. C'est une peinture charmante; c'est un ravissant tableau de genre. Il y a là cette bonne et honnête société chrétienne que la Réforme a gâtée, mais qu'elle n'a pu détruire. Les nombreuses familles pullulent, et des files de gros enfants blonds suivent leurs mères tranquilles et fraîches. Les pères fument des pipes énormes et s'entretiennent placidement, au coin des rues ou dans les jardins des brasseries, de l'honnête petite politique de ce temps-là. La ville, bien située sur le bord d'une jolie rivière, est le chef-lieu de quelque principauté de quatrième ordre, laquelle n'a pas dix lieues de tour. L'église est là-bas, si la ville est catholique, et alors il y a dans l'air de la joie et de l'*alleluia*. Sinon, c'est le temple luthérien et, malgré tant d'erreurs lugubres, les pauvres âmes ont encore gardé quelques traditions de l'antique piété catholique. Mais il faut nécessairement parler de la

musique, et il est impossible de passer devant deux maisons sans y entendre les sons du clavecin ou de la « *viola da gamba.* » Tous les soirs, les vieux amateurs se réunissent dans la vaste chambre et exécutent le dernier trio composé par l'un d'eux. Rien de plus simple que ces orchestres, et l'on produit de charmants effets avec quatre voix, deux violons, deux hautbois, deux cors et « la basse continue pour l'orgue ». Il n'est pas rare que l'on soit musicien de père en fils pendant deux siècles. Comme on n'est pas alors préoccupé de la question sociale, on fait d'une Cantate ou d'un Motet le principal événement de sa vie. Surtout l'on a pour la musique d'église un amour ardent et respectueux, et la divinité de Jésus-Christ est le centre de tous ces concerts d'où l'élément mystique n'est pas absent. On s'élève aisément jusqu'à l'Oratorio, qui est considéré avec raison comme le plus noble et le premier de tous les genres musicaux; mais ne fait pas qui veut des oratorios, et l'on se prépare longuement à les entendre. Toute la ville prend une part active à cette exécution, et il est peu de familles qui ne fournissent à l'orchestre ou au chœur quelques-uns de leurs membres. On ne s'aborde dans la rue qu'en se donnant rendez-vous pour le grand jour, et en se communiquant des nouvelles de la dernière répétition générale. C'est ainsi que la musique entre profondément dans la vie d'un peuple, et qu'elle y devient une occasion d'apaisement et de sérénité. Et telle nous pouvons nous figurer la ville de Leipzig, au matin du Vendredi Saint de l'année 1729. Tous les habitants y sont fort affairés et se dirigent en foule vers l'église Saint-Thomas. Et si nous pouvions leur demander : « Bonnes gens, où allez-vous ainsi? » ils ne manqueraient pas de nous répondre, sans ralentir leurs pas : « Nous allons entendre la *Passion* de notre *cantor* Jean-Sébastien Bach. »

Allons-y avec eux.

II

Jean-Sébastien Bach naquit à Eisenach, le 21 mars 1685. On peut dire qu'il naquit dans une atmosphère musicale : car il y avait déjà cent cinquante ans, au moins, que les Bach formaient une véritable dynastie de compositeurs et d'organistes. Il faut entendre le dernier biographe de cette famille nous raconter à ce propos un usage touchant qui ne sera pas sans étonner nos artistes français : « Lorsque, devenus trop nombreux pour vivre rapprochés, les Bach se furent dispersés en plusieurs contrées, ils convinrent de se réunir une fois chaque année, à jour fixe, afin de conserver entre eux une sorte de lien patriarcal. Plusieurs fois l'on vit jusqu'à CENT-VINGT personnes, hommes, femmes et enfants du nom de Bach, réunis au même endroit. Ils débutaient par un hymne religieux chanté en chœur ; après quoi ils prenaient pour thème des chansons populaires, et ils variaient en improvisant à quatre, cinq et six parties. » Je prie ceux qui prennent plaisir à railler les nombreuses familles, je les prie d'accorder quelque attention aux lignes qui précèdent et qui sont de l'excellent Fétis. Ils pourront aisément se persuader que rien n'est plus favorable au développement de l'art. Parmi ces familles à dix ou à quinze enfants, il se forme de véritables écoles musicales et une tradition durable. Ce sont des Conservatoires intimes et chrétiens. L'enfant croît dans cet excellent milieu : il entend tous les jours de la musique d'orgue et des chœurs ; il prête l'oreille, d'abord involontairement, puis avec plaisir, puis avec amour. A dix ans, il est musicien. Ainsi fit Jean-Sébastien, et son enfance ici ressemble à celle de ses pères. On a seulement noté l'admirable

obstination dont il fit preuve en copiant, à la clarté de la lune, certain livre d'orgue qu'on voulait lui cacher. C'est ainsi que notre Racine s'entêtait à lire *Théagène et Chariclée*. Mais je préfère le livre d'orgue au roman grec.

Cette vie des grands musiciens allemands est d'une étonnante simplicité : ils vont de cour en cour, de chapelle en chapelle. On se les dispute, on se les arrache. Aux yeux des principicules germains, un bon maître de chapelle était le plus riche ornement d'une cour. Bach débuta à Weimar ; mais comme il aimait l'orgue avec passion et qu'on l'y voulait forcer à jouer du violon, il se prit de haine pour cette cour et la quitta. En 1707, nous le trouvons organiste à l'église Saint-Blaise de Mulhausen ; en 1708, il revient à Weimar, mais cette fois comme organiste ; en 1717, il est nommé maître de chapelle du Duc ; en 1720, il est maître de chapelle du prince Léopold d'Anhalt-Cœthen, et enfin il est nommé, en 1723, directeur de musique ou *cantor* à l'école Saint-Thomas de Leipzig. Il y vécut le reste de ses jours, tranquille, heureux. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer un pasteur épris de la grande musique, qui mit très largement à sa disposition le temple où fut pour la première fois exécutée la Passion et où retentirent cent fois les autres chefs-d'œuvre de Bach, ses cantates et ses motets. Il vécut là pendant vingt ans, faisant tous ses efforts pour demeurer caché. Je ne saurais penser à lui sans me remettre sous les yeux cette belle composition d'un peintre moderne, « le Maître de chapelle. » Je le vois malgré moi, je le vois penché sur son orgue et créant ces fugues qui le rendirent célèbre. Il m'est difficile de ne pas supposer des anges présents. A tout moment, d'ailleurs, des bandes d'enfants pénètrent dans ce sanctuaire : Bach en eut vingt, et quatre de ses fils furent des musiciens de premier ordre. C'était un homme d'une rare douceur et d'un caractère égal.

Il était le plus grand musicien de son temps, et avait tout l'air de l'ignorer. Sa modestie était charmante, et il avait coutume de dire que son talent était uniquement le fruit de son travail. Il se taisait sur son génie : « Travaillez, et vous ferez ce que je fais. » D'ailleurs, fier et ayant une très haute idée de la dignité de l'art, il eut l'honneur de ne pas aimer l'argent, et ce désintéressement n'a pas peu contribué à la beauté de ses œuvres. Il avait coutume de ne pas aborder l'Art d'un air enjoué; il y mettait de la gravité, devenait sévère et faisait toujours grand. Avec quel dédain il parlait des « chansonnettes de Dresde! » C'est ainsi, nous dit Fétis, qu'il appelait les opéras représentés là-bas. On peut même dire qu'il montra trop de dédain pour le drame lyrique; mais que ne dirait-il pas aujourd'hui, et comme notre musique actuelle donne raison au bonhomme ! Les voyez-vous près du grand Bach, nos opérettistes modernes, âpres au gain, amoureux du scandale, *obscénisant* leur musique pour la rendre plus lucrative? Ah ! nous sommes loin des « chansonnettes de Dresde, » qui étaient, en comparaison, des chefs-d'œuvre de moralité et de bon goût. Puisse du moins la *Passion* que nous venons d'entendre, nous inspirer de la haine, oui, une véritable, une farouche, une irréconciliable haine contre ces dégradations de l'Art et ces profanations de la Beauté!

III

Dès qu'un de nos compositeurs actuels a trouvé deux ou trois phrases mélodiques, vite il les utilise et les exploite, et voilà la matière d'une œuvre lyrique. Le maître de chapelle de Leipzig, lui, entassa durant toute sa vie les manuscrits

sur les manuscrits, et laissa à ses descendants le soin de publier ses plus belles compositions. De son vivant, il fut surtout connu comme organiste. Sa célébrité n'était pas tapageuse; mais elle était comme lui profonde et grave. On se rappelle comment le roi s'interrompit en apprenant son arrivée à Berlin (1), et comment il prononça d'une voix émue ces simples mots : « Messieurs, le vieux Bach est ici. » L'auteur du *Messie*, le grand Haendel, était vivement attiré vers l'auteur de la *Passion*, mais il ne fut pas donné à ces deux génies de se voir et de faire passer dans un cordial embrassement l'admiration qui les animait l'un pour l'autre. Plusieurs des chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien ne furent imprimés qu'un siècle environ après sa mort. Le grand homme n'avait souci que de leur production, et semblait ne pas s'occuper de leur durée. Il créait, et laissait trop volontiers au temps la liberté de détruire. Par bonheur, il y a dans l'histoire de l'art, comme dans celle des peuples, une intervention nécessaire et constante de la Providence. Dieu veille à ce que les peuples soient récompensés ou punis; il veille aussi à ce que les chefs-d'œuvre, dignes de ce nom, ne périssent pas. Et il était, ce semble, impossible que la *Passion* de Bach ne vînt pas jusqu'à nous. Mais il est temps d'en venir à cette œuvre admirable, après avoir jeté toutefois un dernier regard sur le vieux grand homme. Il s'éteignit le 30 juillet 1750, au milieu de ses enfants, non loin de cette chère église de Saint-Thomas, où il rêvait peut-être de faire entendre de nouveaux oratorios et d'autres cantates. Beethoven fut affligé de surdité pendant les dernières années de sa vie : Jean-Sébastien Bach *ne fut* qu'aveugle, et même il lui fut donné de recouvrer tout à coup l'usage de ses yeux, six jours avant sa mort. Il eut ainsi la joie de revoir les siens, et mourut plus doucement. Il nous sera

(1) En 1747.

sans doute permis d'espérer que Dieu aura beaucoup pardonné à une âme aussi sincère, et que le chantre de la *Passion* entend aujourd'hui les oratorios et les cantates du Paradis.

IV

L'Oratorio est, selon nous, le premier entre tous les genres musicaux; mais pour que l'oratorio fleurisse, il faut une civilisation musicale fort avancée. Il est d'une exécution compliquée et ne peut être aisément traduit que dans un pays où tout le monde est musicien. En dehors de ce milieu, les capitales seules peuvent se payer un tel luxe, et encore n'est-ce pas sans un rude labeur. Néanmoins les difficultés de l'exécution ne sont rien, si on les compare à celles de la composition. L'oratorio exige un ou plusieurs orchestres, un ou deux chœurs; il renferme des duos, des trios, des quatuors, des récitatifs, des airs : c'est assez dire que le musicien doit, tout ensemble, posséder ici tous les secrets de l'harmonie et tous les trésors de la mélodie. Un oratorio qui n'est pas mélodique est condamné à l'oubli; un oratorio qui n'est pas fortement orchestré n'est vraiment pas digne de ce nom. Dans l'oratorio, le compositeur doit mettre toutes les énergies du drame lyrique : car notre opéra moderne n'a rien de plus passionné ni de plus vivant, et ne garde vraiment pour lui que le charme tout extérieur des décors et des costumes. Je ne veux point parler des ballets : c'est grâce à leur absence nécessaire que l'oratorio mérite d'être considéré comme une œuvre d'art sans mélange. Il n'a pas subi de profanation.

L'Opéra, tel qu'il est aujourd'hui compris, est l'oratorio d'une société profondément païenne ; mais l'oratorio a été,

durant de longs siècles, l'opéra d'une société profondément chrétienne. Ils prêtent donc à rire, ces boulevardiers fanatiques qui sanglottent à la seule pensée que l'on pourrait rogner le budget de notre Opéra et qui s'écrient, la main sur le cœur : « On outrage l'Art, on le ruine. » C'est, à notre sens, une fort mauvaise plaisanterie que de considérer l'Opéra comme le centre et le foyer de l'Art. Il ne représente, à vrai dire, qu'un seul genre musical. En réalité, il y a vingt autres genres qui ne méritent pas d'être moins encouragés, et il y a cinq ou six autres formes de l'Art, non moins augustes et sacrées, telles que la Peinture et la Poésie. L'Opéra n'est certes pas à l'Art ce que un est à cent. Les siècles chrétiens ont connu des œuvres artistiques autrement pures, autrement élevées, autrement grandioses, et la *Passion* de Bach peut être mise à côté, si ce n'est au-dessus de *Guillaume Tell* ou de *Faust*. Nous ne verrions donc aucun inconvénient à ce qu'une portion du budget de l'Opéra fût consacrée à l'exécution des ces oratorios des grands maîtres. Économisez sur les ballets.

V

La *Passion* était depuis longtemps devenue un véritable cycle musical, et c'était à qui, parmi les compositeurs, essaierait de donner à ce drame incomparable sa forme harmonique et mélodique la plus parfaite. Il n'existe pas, il ne saurait exister un sujet plus varié, plus profond, plus vivant. Tout est là. Tout d'abord, c'est le récit évangélique, avec sa majesté placide, qui ne contient pas un mot inutile, qui ne s'emporte jamais et que la cruauté des bourreaux ne peut même pas faire sortir de son adorable simplicité. Ce récit est

empreint de je ne sais quelle tristesse grave et pleine d'espérances : il est chanté sur les hauteurs et doit tout dominer. Puis, le Christ prend la parole, avec quelle douceur, avec quelle dignité divines ! Son humanité cependant n'est pas sans s'attendrir au moment de sa Passion, et il en résulte un ton de voix non pas plaintif, mais ému. Ces accents sont interrompus de temps à autre par les vociférations de la foule ingrate et tumultueuse. Elle fait du bruit, elle s'agite, elle répète le *crucifige* sous toutes ses formes. Judas n'est pas seulement un traître, mais c'est le type immortel des traîtres, et le musicien aura aussi à lui céder la parole, comme à Pilate, comme au Grand Prêtre. Les Apôtres leur répondent, mais leur amour est timide et sans fermeté, et leurs voix doivent ressembler à leur amour. Tous les sentiments de l'âme humaine, toutes les passions des individus et des multitudes, toutes les péripéties de la vie et de la mort, toute l'humanité est là avec Dieu tout entier. Ne vous étonnez pas si vingt maîtres ont été attirés par un tel sujet, et si Bach lui-même n'est ici que leur continuateur ou leur élève. La Passion était le centre de tout le théâtre du moyen âge ; la Passion est, depuis le XVIe siècle, le centre de la musique.

Le type admirable de toutes les *Passions* est celle que l'on connaît sous le nom de « chœurs de la chapelle Sixtine ». Que ces chœurs soient l'œuvre de Vittoria, je le veux bien ; mais les récitatifs et les paroles de Jésus remontent à une plus haute antiquité. Il est difficile d'entendre rien de plus saisissant, et l'on peut affirmer que l'œuvre de Bach ne fera jamais oublier cette mélopée incomparable. Quoi qu'il en soit, ce fut là le type, le modèle que Jean-Sébastien eut sous les yeux. Un admirateur fort protestant de ce maître (1) est forcé d'avouer que la *Passion* est « dérivée principalement des mélodies

(1) M. Ch. Bannelier, *Revue et Gazette musicale* du 29 mars 1874.

liturgiques romaines. » Le malheur est que le critique en question ne persévère point dans la justesse de cette idée, et qu'il entreprend de prouver que le chef-d'œuvre est d'origine et de complexion luthériennes. Pour ne parler que des chorals, il nous invite à y voir l'influence directe de Luther : « C'était, dit-il, rester dans l'esprit de la religion du libre examen. » Hélas! qu'est-ce que cette religion vient faire ici? Et se persuade-t-on le « libre examen » inspirant ce compositeur mystique, fougueux, enflammé? La vérité, c'est que Bach a simplement développé le plan de la *Passion* catholique romaine, de la *Passion* chantée à Rome. Il est trop aisé de le démontrer.

Tout d'abord il a modifié le récitatif antique, en le rendant d'une exécution plus difficile. Il y a multiplié les notes hautes, et en a fait pour les chanteurs « la plus lourde tâche qui leur puisse incomber. » Certes, ce n'est point par là que Jean-Sébastien a surpassé la Passion liturgique, et, quelle que soit d'ailleurs la beauté de la copie, ce n'est point non plus dans la mélopée des paroles de Jésus. Non, le vieux Bach lui-même n'a pu leur donner cet accent intime et pénétrant qu'un génie, sans doute inconnu, a trouvé pour ce langage d'un Dieu qui va mourir. Telle est la double infériorité de Jean-Sébastien : mais attendez, et vous allez voir où le maître va se révéler. Les chœurs et les soli, traduits de l'Évangile, ne sont pas encore ce qui le distingue ici de tous les autres ; mais son génie éclate, mais il triomphe dans ces chœurs et dans ces airs dont les paroles ne sont pas tirées du Livre saint. Bach n'est plus écrasé ici sous la double beauté de l'Écriture et de la Liturgie catholique. Il n'était vraiment pas de taille à lutter avec elles, et c'était le combat de Jacob avec l'ange. Mais que le plan de l'oratorio est magnifique! Après chaque épisode de l'Évangile, après qu'on a fini d'entendre le Récitatif ou la Voix de l'Homme-Dieu, le compositeur s'arrête soudain et se prend à commenter

l'épisode nouveau qui vient de lui être raconté. Or, ce commentaire est purement mystique. Le poète, par exemple, après avoir narré fort évangéliquement l'histoire de Marie-Magdeleine répandant les parfums sur les pieds de Jésus, le poète s'interrompt ; il considère en silence le texte saint et en tire, pour lui-même et pour tout le peuple chrétien, une conclusion pratique, une leçon morale : « Mon bien-aimé Sauveur, permets qu'avec ce doux parfum les larmes de mon repentir se répandent sur ta tête divine. » Et plus loin, quand Judas vient d'accomplir le dernier acte de son abominable trahison, le poète ne manque pas de se tourner vers Jésus-Christ et de lui crier : « Cœur sacré, la douleur t'a transpercé. » Il en est ainsi quand s'achève le récit de l'agonie au Jardin des Oliviers, et l'on entend alors cette admirable cantilène : « Auprès de Jésus je veux veiller. » Mais voilà assez de citations pour faire aisément comprendre le plan et l'agencement de tout le Drame....

VI

Il importe fort peu de savoir quel est l'auteur des paroles de la *Passion*. Le nouveau traducteur nous apprend que ce fut « Chrétien-Frédéric Henrici, plus connu sous le pseudonyme de Picander. » J'y consens, mais ce Picander n'a fait que donner un corps aux idées populaires de son temps et de tous les siècles antérieurs. C'est en vain d'ailleurs que le poète et le musicien étaient nés au sein de la secte luthérienne : il n'y a rien de luthérien dans leur œuvre. C'est l'Église catholique qui en est l'unique inspiratrice ; c'est elle qui, en vertu de la force et de la vitesse acquises, a littéralement créé ce chef-d'œuvre en plein pays protestant. La première fois qu'on

exécuta la *Passion* à Paris, ce fut dans une de nos églises et avant la bénédiction eucharistique. Un prêtre intelligent, qui est aujourd'hui un de nos plus courageux et de nos plus grands évêques, prit l'initiative de cette résurrection. Il fit bien, et l'on peut très catholiquement chanter cette musique très catholique devant le Tabernacle, devant l'Hostie. J'ai presque l'idée qu'on la chantera au ciel.

Il faut que nous ayons perdu le sens chrétien pour que le traducteur même de cette œuvre considérable n'ait absolument rien compris au sens des paroles qu'il a traduites. Suivant un critique protestant, « la beauté de la musique peut seule dissimuler la monotonie de ces paroles. » Et ailleurs : « Cette poésie était sans doute tout ce qu'on désirait alors pour un semblable sujet. » Et plus loin, l'infortuné Picander est appelé « un rimeur d'une imagination assez pauvre. » Je ne saurais être de cet avis. Cette poésie, encore un coup, est l'expression des idées de toute une race, de tout un siècle. Or, ces idées sont celles du mysticisme chrétien de tous les temps, et il est aisé de les retrouver aujourd'hui dans tous nos livres de piété. C'est ce qui fait que je les admire avec une vivacité si obstinée, et c'est ce qui donne à l'œuvre de Bach un caractère si profondément catholique.

Le style de Bach est partout sévère. De même que le Christ n'a pas connu le rire, de même cette musique ne rit pas. Tout y est grave, mais rien n'y est froid. Quelle profondeur de sens chrétien! Quelle naïveté de foi! Quelle tendresse de piété! Cet homme a dû s'agenouiller bien souvent en écrivant ces airs et ces chorals. Il a dû prier longtemps, et parfois pleurer. Ce chœur indigné contre Judas, que nous avons applaudi si frénétiquement, ces mots ardents : « Le ciel n'a-t-il plus ses éclairs, son tonnerre, » ont-ils pu jaillir d'une âme que la foi ne brûlait pas? Il semble que, par respect pour son Dieu et pour

rendre son œuvre plus chrétiennement populaire, Bach n'ait pas voulu y employer ce procédé où il excellait, la fugue. Il a voulu que la formule, si bonne qu'elle fût, n'eût aucune part dans une œuvre uniquement consacrée à la simplicité de l'Évangile. En vérité, c'est la tendresse qui domine tout cet ensemble. Disons le mot : c'est le mysticisme. Est-il un cantique qui égale en douceur passionnée l'air avec chœur : *Auprès de Jésus je veux veiller;* ou cet autre : *A Jésus je donne mon cœur?* Et comment se fait-il que nous ayons à subir tant de platitudes dans nos catéchismes et dans nos églises, quand nos maîtres de chapelle ont de telles mélodies à leur disposition et sous leur main? A l'œuvre donc, et que Bach rentre triomphalement dans ces cathédrales et dans ces maîtrises d'où l'on n'aurait jamais dû le laisser sortir!

Un journal « conservateur » consacrait il y a quelques années, le matin même du Vendredi Saint, un long article à la glorification de notre Opéra de Paris. En ce jour jadis respecté, où le Christ a rendu l'âme sur la croix pour le salut du monde, les peuples solidement chrétiens faisaient exécuter des chefs-d'œuvre comme celui de Bach, pleins de leur respect et de leurs larmes. Et c'est ce jour aussi qu'un célèbre critique a choisi pour défendre le budget menacé du corps de ballet. Or, il n'avait même pas daigné parler de cette *Passion* de Bach qu'on avait exécutée la veille et qu'on devait exécuter le lendemain devant un auditoire enthousiaste et recueilli. J'espère que les catholiques auront senti ce double outrage, et qu'aimant davantage la vieille musique des maîtres chrétiens, ils détesteront plus vivement ce temple impur de l'Opéra où s'engouffrent tant de millions et où tant d'âmes vont se perdre.

V

LA MUSIQUE AU XVIIIE SIÈCLE

JEAN-SÉBASTIEN BACH

SECONDE ÉTUDE

I

Paris vient d'offrir un grand spectacle. L'autre jour, une foule d'auditeurs enthousiastes sont venus respectueusement prendre place dans une de nos églises, et là, silencieux, ils ont écouté durant plusieurs heures la plus sévère et la plus noble musique qu'on ait jamais écrite, un Oratorio, une *Passion*. Déjà nous possédions des Concerts populaires classiques; déjà on avait la joie de voir le peuple s'y presser et se passionner pour le génie jadis si dédaigné des Mozart, des Beethoven et des Mendelssohn ; déjà le moindre ouvrier pouvait se procurer cette légitime et délicate volupté d'entendre ces Symphonies, ces Concertos, ces chefs-d'œuvre profonds qui, autrefois, étaient aristocratiquement réservés à quelques oreilles et à quelques intelligences d'élite. Il faut le dire et le redire : le succès des Concerts populaires classiques est un des meilleurs signes de notre temps. Nous ne sommes pas de ceux qui insultent et calomnient Paris.

Mais ce n'est pas dans une salle de concerts que l'on pouvait faire entendre les plus belles pages de la musique sacrée. Il faut, pour que l'harmonie se fasse, il faut que chaque œuvre se produise dans son vrai milieu. Or, le vrai milieu d'un Oratorio, c'est une église.

Ils ont donc eu raison, ils ont donc eu une belle largeur dans l'entendement, ces prêtres de Jésus-Christ qui ont ouvert toutes grandes aux interprètes des grands maîtres les portes de bronze de la grande basilique parisienne. Ils n'ont pas eu peur de scandaliser leurs frères en Jésus-Christ en permettant à d'excellents musiciens de chanter Jésus-Christ et de le chanter près de son tabernacle. Quelques susceptibilités se sont alarmées, nous le savons; quelques préoccupations jansénistes se sont fait jour. On a craint certains manques de respect, du laisser-aller, un bruit sacrilège : nous pensons que ces craintes ont été tout au moins exagérées. Mais d'ailleurs, dans toute question, il y a une *dominante* sur laquelle il faut surtout fixer son attention. La *dominante*, ici, c'est le goût de la musique sacrée, qu'il faut inspirer à la foule chrétienne; c'est la salutaire passion de cette musique, élevant et agrandissant l'âme, qu'il est temps de communiquer à nos âmes; c'est, comme le disait si bien l'abbé Freppel, cette démonstration du spiritualisme par l'art, à laquelle il est enfin nécessaire de donner son entier développement. N'essayez donc pas de nous décourager en nous montrant, dans nos temples, durant l'exécution de cette grande musique, deux ou trois sourires voltairiens, matérialistes ou athées. Il serait vraiment déplorable que ces petits accidents nous arrêtassent dans notre marche vers la lumière, et que, pour quelques méchantes railleries, pour quelques mots sans convenance et sans esprit, nous fussions contraints de nous imposer le jeûne de ces immortels chefs-d'œuvre. Non, non : il faut marcher dans ce chemin quand même. D'ail-

leurs, il est plus difficile qu'on ne croit de sortir athée d'une audition de la *Passion* de Bach.

II

L'*Oratorio* est la plus haute, la plus complète expression de la musique sacrée; c'est, dans toute la force de ce mot, le drame musical du catholicisme. Quel que soit le musicien qui a inventé ce *genre,* il fut un génie : il mérite ce nom rare et glorieux.

L'*Oratorio,* c'est l'opéra à sa millième puissance. Au lieu de ces petits personnages étriqués et mesquins qui s'agitent sur nos tréteaux lyriques, le musicien sacré choisit avec respect les plus divines figures que le monde ait jamais contemplées; il ne les revêt pas d'oripeaux, il n'a pas recours au mensonge du costume et de la mise en scène. Il les produit avec une simplicité qui sait se passer de tout ornement; puis il leur donne la parole, et ces héros divins ouvrent la voix et chantent. Quels accents! quel drame! C'est la *Création,* c'est la *Nativité,* c'est la *Passion,* c'est le *Jugement,* c'est l'histoire du monde et un peu celle de l'éternité. Dans l'*Oratorio* Dieu descend, Jésus parle, l'Esprit frémit, les anges combattent, les démons succombent, le vice conspire, le bien triomphe. Tour à tour on assiste à la naissance de l'humanité, à sa première gloire, à sa chute, à ses douleurs, à ses soupirs, et à sa joie enfin lorsqu'elle entendit le *Gloria in excelsis Deo.* L'âme humaine est là tout entière; oui, elle vit dans un *Oratorio,* elle y pleure, elle y agonise, elle s'y relève, elle s'y réjouit, elle y chante, elle y éclate en beaux cantiques de reconnaissance et d'amour. Montrez-moi, montrez-moi un seul sentiment humain qui ne trouve pas son expression

dans cette harmonie profondément universelle. L'*Oratorio*, c'est le monde entier mis en musique. Si je m'appelais Gounod, si j'avais ce génie, je ferais un *Oratorio* sous ce titre : *L'Homme*, et j'y raconterais la vie tout entière d'une âme tombée et rachetée par Jésus-Christ; je la suivrais depuis ses premières douleurs jusqu'à sa victoire et à ses chants dans l'éternité.

Si nos lecteurs trouvent que j'exagère la valeur d'un *Oratorio*, ils n'ont qu'à lire les paroles françaises de la *Passion* de Bach. Certes, ce sont là, en apparence, d'assez pauvres vers; un rhétoricien sourirait de pitié. Mais ne vous arrêtez pas à cette forme, qu'il ne faudrait pas cependant dédaigner à l'excès : allez au fond, et vous trouverez la Beauté.

III

Il est certain que Sébastien Bach, pour sa *Passion selon saint Matthieu* (car tel est le titre exact de cette fameuse composition), s'est inspiré, comme on l'a vu plus haut, de notre chant liturgique de la Passion. On sait l'effet prodigieux que produit ce drame latin qui, pendant la Semaine Sainte, est chanté plusieurs fois dans toutes les églises catholiques. On ne peut oublier, pour les avoir entendus une seule fois, l'accent triste et doux de la voix de Jésus-Christ, la gravité solennelle du récitatif, la confusion orgueilleuse des accords qui sont placés sur les lèvres des ennemis de l'Homme-Dieu. Le génie de Bach s'est ému de cette beauté simple, et il l'a imitée comme les génies savent imiter.

L'Introduction musicale du drame est sans caractère, et c'est, suivant nous, un des morceaux les plus faibles de toute

l'œuvre : l'édifice n'a pas un portique digne de lui. Il serait également difficile de louer sans réserve le premier chœur (1) qui est savant, mais compliqué. D'ailleurs, ce n'était pas là le lieu de faire de la science : il s'agissait d'exprimer les soupirs, ou, pour mieux parler, la *compassion* du peuple fidèle à la vue de la *passion* du Christ. Des accords heurtés et l'enchevêtrement de deux chœurs ne rendent pas assez nettement cette tristesse des chrétiens au moment où ils vont monter en esprit sur le Calvaire et assister à toutes les péripéties de ce grand drame. A ces mots : *Pleure le chaste époux — Mourant pour nous,* il eût fallu des sanglots : le musicien n'a trouvé qu'un bruit de voix sans recueillement et sans amour. A ces mots : *Pleure le tendre agneau — Tombant sous le couteau*, il eût fallu un cri de douleur comme en jette parfois la sœur Catherine Emmerich dans ses *Révélations*, et Bach ne s'est guère préoccupé que d'harmoniser des accords pleins d'intelligence, mais où le cœur n'est pas entré.

C'est alors que la voix du coryphée se fait entendre et que commence le célèbre récitatif (2). Il est moins simple que celui de notre liturgie ; mais il est encore très saisissant. Le ton en est élevé, parfois aigu ; c'est une sorte de gravité perçante ; c'est une majesté où l'on sent une douleur qui se contient. Et Jésus prend la parole avec une très lente et très solennelle majesté : *La Pâque approche.* Pas de mélancolie dans ces phrases musicales : la grandeur et la simplicité s'y rencontrent pour ne plus se séparer. Mais il est temps de faire intervenir dans l'action l'Humanité, jusqu'alors absente : elle descend ici dans le drame, contemple la croix, lève les mains au ciel, et les yeux trempés de larmes, s'écrie (3)

(1) N° 1 : *Viens, ô troupe sainte*, double chœur.
(2) N° 2. *Jésus parlant ainsi.*
(3) N° 2. Choral.

avec la douceur d'une de ces souffrances qui parle juste assez pour ne pas se taire :

Qu'avais-tu fait, Jésus, Sauveur aimable,
Pour mériter cet arrêt redoutable ?
De quel forfait, Jésus, Maître adorable ?
Es-tu coupable ?

Sur ce dernier mot éclate un beau *crescendo*, qui exprime l'étonnement, l'indignation, la stupéfaction profonde de l'humanité, qui ne comprend pas, qui ne saurait comprendre comment ce mot *coupable* peut s'allier à cet autre mot : *Dieu*.

Puis, le récitatif est repris et nous transporte dans le tribunal de Caïphe (1). Le poète donne alors la parole aux ennemis de Jésus-Christ, et ce chœur est la contre-partie infernale de celui de l'Humanité compatissante que nous avons entendu tout à l'heure (2). Ce ne sont plus des accords doux et *uns*, si je puis parler de la sorte : ce sont des voix méchantes, qui cherchent à se dominer l'une l'autre, qui se croisent, se coupent, se brisent. Il y a même dans ce double choral une certaine joie satanique, un certain empressement à hâter la mort du Juste. Et le Coryphée reprend le divin récit avec l'ordinaire tranquillité de sa voix très majestueuse et très élevée.

Nous voici à Béthanie, et Madeleine jette le baume et le nard sur les pieds du Sauveur (3). Alors se fait entendre le mauvais tumulte que font ici-bas les envieux, les avares et les aveugles : les disciples s'indignent des folles dépenses que Madeleine a faites, et de cet inutile parfum, et de cette prodigalité dont les pauvres se seraient mieux trouvés : *Pourquoi cette perte vaine?* L'auteur de la *Passion* a merveilleusement rendu ces méchants petits murmures, ces chuchottements, ces

(1) N° 4. *Les sacrificateurs — Alors frémirent.*
(2) N° 5. *Pas dans ce saint jour.*
(3) N° 6. *Quand Jésus fut à Béthanie.*

caquetages des petits esprits et des cœurs froids (1). Et le Christ leur répond avec sa douce voix, qui, à mesure que nous avançons dans le Drame, prend une solennité de plus en plus touchante (2). L'Humanité intervient de nouveau pour réparer la faute des disciples, pour s'unir à l'amour de Madeleine; mais ici, remarquez que l'Humanité est représentée par une femme. Oui, c'est une voix de femme qui fait entendre ces accents tristes et doux : *Aimable et doux Sauveur, — Pardonne à leur cruelle injure.* C'est une voix de femme qui ajoute : *Je mêle les pleurs de mes yeux — A ce parfum si précieux* (3). Inspiration sublime! Ce sont les femmes, en effet, qui aiment le plus profondément et le plus purement parmi nous. Ce sont elles qui sont par excellence les déléguées du genre humain pour aimer Dieu davantage, et pour le mieux aimer. Je voudrais, en vérité, faire bien saisir les harmonies de ce beau poème, et combien surtout sont admirables ces interventions de l'humanité dans le récit de la Passion.

Après la voix de l'Amour, Bach nous fait entendre celle du Repentir, et c'est encore une idée d'une simplicité toute chrétienne, et qui par là même est sublime. Un pécheur se lève et dit : *Saint remords du pécheur, — Viens briser mon cœur* (4).

Judas paraît alors, Judas livre son maître (5), et l'Humanité de jeter un sanglot à la vue de cette première consommation du grand crime (6). Mais voyez ce que fait la Miséricorde : au lieu de détester l'Infâme, elle le plaint doucement : *O douleur! — Saigne, pauvre cœur.* Ce passage est énergiquement dramatique : l'Humanité ne peut plus connaître la paix : ce sont des déchirements, ce sont des cris inachevés. Comme

(1) N° 7. Chœur.
(2) N° 8. *Jésus voyant leur courroux.*
(3) N° 9. Récit, pour soprano.
(4) N° 10. Air pour contralto.
(5) N° 11. *En ce temps-là Judas le traitre.*
(6) N° 12. Air pour soprano.

rien ne se répète plus souvent ici-bas que la douleur, Bach répète à dessein la même phrase. Puis il nous arrache à cette agitation, à cette fièvre, et nous transporte doucement dans le Cénacle (1). Par malheur, c'est là qu'est la partie la plus faible de ce chef-d'œuvre.

Déjà le musicien avait donné un accent trop dur à Jésus-Christ, disant : *Je vous le dis : — L'un de vous va me livrer en traître* (2); mais on avait bientôt oublié cette rudesse malheureuse en s'unissant à l'admirable chœur de l'humanité pécheresse : « C'est moi, pécheur damnable, — Qui devrais, seul coupable, — Descendre dans l'enfer (3). »

L'instant le plus solennel de la tragédie sacrée est enfin venu : nous voulons dire celui de la Consécration. Ici, Bach a perdu la tête, et est devenu tout à fait inférieur à lui-même : ces grandes paroles l'ont écrasé. Jacob avait pu lutter avec l'ange; mais il n'est donné à personne de lutter de majesté et de grandeur avec un Dieu qui dit : « Voici mon corps, voici mon sang; mangez et buvez. » Bach a voulu combattre, et le lutteur divin l'a étendu sans vie sur le champ du combat. Croirait-on, après ce que nous avons dit de ce drame presque sans pareil, que le compositeur ait eu l'idée de terminer le monologue de Jésus-Christ par un trille et un *tremolo* tout comme à l'Opéra-Comique et aux Bouffes (4)? Et l'on n'a pas eu l'idée d'effacer ce trait vingt fois ridicule! Et l'on n'a pas compris que tous les auditeurs en seraient profondément révoltés! Mais, dira-t-on, il faut laisser intactes les œuvres de génie; il faut les respecter dans leurs moindres détails? Non, non! C'est au nom du génie de Bach, c'est au nom de l'éclatante supériorité de son œuvre, que nous demandons la suppression de

(1) N°s 13, 14, 15 et 17.
(2) N° 15.
(3) N° 16.
(4) N° 17. *Alors le Seigneur reprit....*

ces déplorables roulades, dont le chanteur (nous voudrions le croire) est peut-être l'unique et très coupable inventeur. Si elles n'étaient pas une niaiserie, elles seraient un sacrilège.

Cette critique faite, nous respirons et pouvons admirer désormais tout à notre aise.

L'Amour reprend la parole devant ce prodige divin qui s'appelle l'institution de l'Eucharistie, et l'Amour, ici encore, s'exprime par la bouche d'une femme et d'une enfant (1). Puis l'humanité, toute l'humanité, dans un transport de confiance absolue, prend son accent le plus calme et chante avec une limpidité douce : *C'est ta brebis fidèle ; — Reçois-la, bon pasteur*. Deux fois ce chœur de l'Espérance recommence : c'est que l'Espérance aussi se répète volontiers ; c'est « qu'elle dit toujours le même mot, et qu'en le disant toujours, elle ne le répète jamais (2). »

Cependant le récit sacré se poursuit (3), et nous sommes déjà au Jardin des Oliviers. Là se trouve le morceau magistral, le meilleur morceau de toute cette première partie de la *Passion*. A peine l'Humanité a-t-elle entendu Jésus qui, dans les affres de la douleur, s'approche de ses apôtres endormis et leur reproche si doucement leur sommeil : *Mon cœur est affligé jusqu'à la mort. — Près de moi veillez encore* (4) ; à peine a-t-elle aperçu cet isolement d'un Dieu, qu'elle s'écrie : « Puisqu'ils l'abandonnent, je resterai ; puisqu'ils s'endorment, je veillerai. » Alors a lieu un incomparable dialogue entre le chœur, qui répète sans se lasser : *Pécheurs, pécheurs, éveillez-vous !* et la Voix qui représente le peuple fidèle et dit : *Je veux partager sa détresse*. On n'a peut-être rien écrit de plus beau. La voix se prolonge en accents d'amour, en merveilleux crescendos, en

(1) N° 21. *Hélas ! pleurez, mes tristes yeux.*
(2) Le P. Lacordaire.
(3) N° 22. *Pierre alors se tournant vers lui*, et 23 : *Puis Jésus s'en alla.*
(4) N° 24.

soupirs qui s'élèvent toujours et s'élèvent encore. Et le chœur de recommencer son grand cri : *Pécheurs, éveillez-vous !* Non, nous n'avons pas le courage de poursuivre plus loin cette froide analyse après avoir entendu une si divine harmonie. D'ailleurs, la première partie du drame est à peu près achevée, et le chœur s'achève sur ces mots pleins d'une espérance et d'une douceur infinie : *Bienheureux sont ceux dont la mort a clos les yeux* (1).

IV

De telles pages sont-elles faites pour diminuer à nos yeux la grandeur du plain-chant? Non pas. Le plain-chant reste la vraie langue musicale de l'église. En écoutant le chef-d'œuvre de Bach, nous nous disions combien, malgré tout, le plain-chant est plus simple, plus facile, mieux adapté à tous les temps, à tous les peuples, à toutes les intelligences. Sur mille personnes, il en est dix peut-être qui saisiront la profonde beauté de la *Passion* de Bach; mais le dernier des paysans pleurera en écoutant le *Stabat*, tremblera en chantant le *Dies iræ*, et se sentira frémir de joie en répétant l'*O Filii*. Il nous faut travailler à restaurer partout ce plain-chant si déplorablement abandonné. Dans la plus petite église de campagne, il convient que nos mélodies liturgiques soient exécutées avec une correction toute scientifique et sans défaut. Nous sommes loin de là; mais nous y arriverons !

Et, à côté du plain-chant restauré, nous développerons nos maîtrises, nous ferons entendre en toute liberté nos motets, nos fugues, nos oratorios. Bach, Haydn, Mozart auront la parole dans nos églises cathédrales. Dans leurs harmonies, la

(1) N° 33. *N'entends-tu pas nos voix fidèles?*

voix humaine éclate avec plus d'indépendance, avec un désordre plus artistique et qui ne conviendrait pas à la régularité de l'office divin. Mais en réalité tout s'harmonise au sein de la bonne Église. L'humble chantre de village qui déchiffre son antiphonaire et le grand chanteur de Paris qui prête sa voix aux grands maîtres, ces deux hommes font la même œuvre, et il serait injuste de louer l'un au détriment de l'autre. Tout est à sa place dans le monde catholique, tout se fond, tout s'unifie!

Sous le règne de Voltaire, il y a cent ans, un Oratorio tel que la *Passion* n'aurait pas conquis en France un tel succès. Aujourd'hui, il suscite des imitateurs; il fait école. Parmi les auditeurs qui l'ont le plus religieusement écouté, il y en avait un, qui avait nom Gounod, et qui, depuis cette audition célèbre, a écrit ces deux chefs-d'œuvre : *Gallia* et *Mors et Vita*. C'est notre Bach.

VI

LES LIVRES POPULAIRES

AUX DEUX DERNIERS SIÈCLES (1)

I

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, le soir, de vous arrêter devant les vitrines d'une de nos grandes librairies de Paris, et de contempler, non sans quelque effroi et quelque fierté, cette immense et redoutable mosaïque de livres de toutes les couleurs et de tous les formats, les uns écrits sous la dictée des Anges, les autres sous la dictée du Diable? Et, à la vue de ce pêle-mêle fulgurant, n'avez-vous pas poussé comme nous ce cri intérieur : « Sous ces vitrines s'agite le sort du monde. » Eh bien! vous vous trompiez, ou plutôt nous nous trompions ensemble. La plupart de ces livres élégants, roses, frais, parfumés, charmants, ont beaucoup d'admirateurs platoniques..., et point d'acheteurs. Et savez-vous où s'agite en réalité le sort du monde? Dans la balle du colporteur.

Oh! vous dédaignez les colporteurs. Vous n'accordez pas

(1) *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage*, par Charles Nisard. — La littérature de colportage s'est principalement constituée aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle renferme des éléments notablement plus anciens.

votre attention à ces hommes pauvrement vêtus qui parcourent à pied villes et campagnes, avec une sorte de gros coffret sur le dos, lequel est tout plein de petits livres à l'aspect grossier, mais à si bon marché. Suivez le colporteur un instant. Il arrive dans un bourg, il s'arrête, il déballe sa marchandise. Cent regards curieux se précipitent aussitôt et demeurent attachés sur ces petites brochures. Les campagnards sont gens d'épargne, et néanmoins toutes les mains se portent à la bourse. En une heure, toute la pacotille a disparu : les paysans, rentrés chez eux, dévorent Almanachs, Romans ou Vies de Saints. On se les prête : ils font le tour de la contrée ; lus dans les champs, lus à la veillée, lus partout et par tous. Et maintenant si les petits livres du colporteur sont bons, honnêtes, chrétiens, voilà toute une population qui va devenir plus morale, plus pure, plus sincèrement religieuse. Mais si les livres sont mauvais... hélas ! l'esprit grossier des villageois va s'animaliser encore davantage ; ils seront demain plus sensuels, plus ivrognes, plus avares, et s'achemineront d'un pas rapide à leur perdition et à celle de notre société tout entière. Où s'agite en réalité le sort du monde moderne? Dans la balle du colporteur.

Ne pensez pas que l'Église soit indifférente, comme nous, à cette littérature trop dédaignée. L'Église dirige partout la providence de ses regards. Elle songe sans doute à remplir de beaux et bons livres le riche magasin de l'éditeur de Paris ; mais elle ouvre la caisse du libraire nomade de nos villages, et la remplit de petits livres qui contiennent toute beauté, toute vérité, toute bonté. Et il en a toujours été ainsi. Il suffira, pour le montrer, d'esquisser en quelques lignes une *Histoire de la littérature populaire dans ses rapports avec le christianisme.*

Durant les premiers siècles qui suivirent la mort de son divin

fondateur, l'Église, sachant que, dans cet empire romain si vanté, il y avait une immense majorité d'ignorants, l'Église leur plaça sous les yeux un catéchisme visible et tangible : les mosaïques. Au Moyen Age, les mosaïques, qui étaient des vitraux opaques, furent remplacés par les vitraux, mosaïque transparente. Aux vitraux succédèrent, bien avant l'invention de l'imprimerie, les « Bibles des pauvres », et la gravure sur bois n'a été inventée que pour répandre à meilleur marché, parmi le peuple chrétien, les catéchismes et les images pieuses. Enfin, depuis Gutenberg, l'Église fait servir l'imprimerie à la diffusion de la Vérité parmi les petits, les dédaignés, les ignorants. De là tant d'admirables trésors qui sont inconnus de tous les savants, et même de tous les habitants des villes.

Vous devez bien penser que le Démon n'a pas été sans combattre énergiquement l'Église sur ce champ de bataille décisif. Il a compris, le vieux Serpent, que la grande masse de l'humanité habite les campagnes, et que l'avenir appartient à cette majorité. Il a, en quelque sorte, dit à Dieu : « Tu as tes livres populaires : j'aurai les miens. » Et, par malheur, il les a eus. Il a fait pis encore; oui, mille et mille fois pis. Dans nos bons livres, dans nos livres chrétiens, il a jeté de mauvais éléments, il a fait d'odieux mélanges. A la religion il a très subtilement mêlé la superstition; à la piété, la crédulité; à la légende, la fable. Disons la chose en un mot populaire : il a *brouillé les cartes*. Telle est l'impression qui nous est restée d'une étude très attentive des livres populaires. Il en est peu de fort bons, il en est beaucoup de mauvais; mais, dans le plus grand nombre, la vérité est horriblement mélangée d'erreur. J'oserai dire que ces derniers sont les plus dangereux.

Cependant, il ne suffit pas d'affirmer : il faut prouver. C'est ce que nous allons faire, en nous servant volontiers du bon

livre, du livre honnête et chrétien de M. Charles Nisard. Nous lui demanderons toutefois la permission de le compléter à l'aide de nos propres recherches; car il y a longtemps que nous nous sommes occupé pour la première fois « des livres » populaires et de la littérature de colportage. »

II

Religion, — histoire, — fictions, — sciences, tels sont les quatre chapitres où l'on pourrait aisément faire rentrer tous les éléments de cette Histoire du colportage. On ne s'étonnera pas que nous commençions par les livres religieux.

La Bible ne saurait, sans de graves dangers, être mise aux mains d'un public ignorant, si l'on n'obéit aux préceptes de l'Église en entourant chaque verset sacré d'un commentaire véritablement catholique, clair, succinct, lumineux. Nos frères séparés inondent de leurs Bibles l'univers tout entier, et les voyageurs ont cent fois raconté que, dans certaines villes de la Suisse et de l'Allemagne, les hôteliers vous offrent chaque soir une Bible en même temps qu'une paire de pantoufles. Nous respectons davantage la Sainte Écriture en la propageant moins. La Bible, à nos yeux, est un soleil, mais l'Église catholique est le firmament où ce soleil est attaché; la Bible est la parole de Dieu, mais l'Église catholique seule comprend cette parole, et, se tournant vers les hommes, la leur explique divinement. O nécessité de l'Église!

Il est à désirer que l'on répande surtout les « Bibles en images » qui parlent si vivement aux yeux et à l'esprit des pauvres. Les plus anciennes datent de loin. Ceux qui aiment les beaux manuscrits trouveront plusieurs Bibles historiées

du XIIIe siècle à notre Bibliothèque Nationale. Le symbolisme y tient peut-être trop de place, et ce ne sont pas des œuvres véritablement populaires ; mais il y en aura bientôt qui seront à l'usage du peuple, et l'un des premiers monuments de la xylographie sera plus tard une *Biblia pauperum*. On sait quelle fortune ont eue plus récemment dans le monde chrétien les Bibles de Royaumont, et il est peu de nos pères qui n'aient appris à lire dans cet excellent recueil, dont le seul défaut est de n'être pas « actuel. » C'est ce livre qu'il s'agit de remplacer par une œuvre plus profondément catholique, plus belle et moins coûteuse. De beaux dessins au trait, empruntés aux maîtres chrétiens et gravés sur bois, seraient accompagnés d'un texte simple et lucide. Il nous faudrait une Bible de Schnorr contenant dix fois moins de tableaux et coûtant vingt fois meilleur marché.

Après la Bible commentée par l'Église et éclairée par elle, ce qu'il importe le plus de répandre, ce sont les Catéchismes. Depuis le concile de Trente, l'Église a singulièrement pris soin que cette diffusion fût de plus en plus étendue et régulière : on connaît l'admirable clarté de nos catéchismes diocésains. Un jour viendra peut-être où un seul catéchisme, celui de Bellarmin, sera en usage dans tout le monde catholique, et c'est alors que sera réalisée l'Unité rêvée par tant de cœurs généreux.

Depuis quelques années, on s'est préoccupé plus vivement de populariser la doctrine, de vulgariser le catéchisme par l'image. On a réimprimé avec soin les fameuses *Images du P. Maunoir*, dont M. Charles Nisard a parlé longuement, et qui remontent en réalité à Michel Lenobletz, missionnaire du XVIIe siècle. Rien n'est plus grossier, mais en même temps rien n'est plus saisissant que ces gravures représentant « l'état d'un homme dans le péché mortel, — le petit crayon de l'état

malheureux d'une âme damnée, — le petit crayon d'une âme bienheureuse. » Ce n'est pas raphaëlique, c'est presque hideux ; mais les âmes simples sont salutairement surprises et, suivant un mot trivial, *empoignées* par cet art primitif et rude. Le P. Lacoste a récemment publié une autre série de quarante images, qui sont excellentes de tout point. Tous les jours on les distribue à grand nombre : on n'en distribuera jamais assez.

C'est ici l'occasion pour nous de protester énergiquement contre le déluge de mauvaises images qui nous envahit de plus en plus. Il serait temps, catholiques, de nous liguer enfin contre ces inepties dangereuses, contre ces gravures à ressorts et à secrets, ces colombes ridicules, ces vierges mignardes, ces Jésus en cire, ces anges souriants, contre tous ces affadissements du sel de notre foi. Il ne faut pas permettre que le miel catholique soit ainsi frelaté. La religion n'est pas un morceau de sucre entouré de rubans roses. Sous les yeux de nos petits enfants, plaçons éternellement le Beau, rien que le Beau : répandons les images de Dusseldorf, de Ratisbonne, de Munich, en attendant que nos artistes français consentent à nous faire des images sincèrement chrétiennes. Nous attendrons peut-être longtemps.

III

Nous avons hâte d'en arriver à la liturgie, et particulièrement aux *Cantiques*, *Noëls* et *Complaintes*, qui vont nous donner l'occasion de délasser l'esprit de nos lecteurs. Pour ne nous occuper que de la France, il est constant qu'on y a chanté, depuis le xe siècle au moins, des cantiques en langue vulgaire. La cantilène de sainte Eulalie, qui est, après les serments de 842, le plus ancien monument de la langue

française, n'est qu'un cantique populaire. L'Église est une mère indulgente qui a eu la légitime fierté de garder sa langue, mais qui de temps en temps fait un signe affectueux à ses enfants et leur permet de chanter en leurs patois. Beaucoup de ces cantiques nous sont restés, surtout depuis l'invention de l'imprimerie. Il en est de ridicules, d'accord ; mais il en est aussi de charmants : nous ne croyons pas inutile d'en citer quelques-uns.

C'est ici que M. Nisard a été véritablement complet. Plus de douze cantiques ont été transcrits et commentés par lui, d'après les éditions les plus populaires et cependant les moins connues. Faut-il signaler après lui le cantique où la belle légende de Notre-Dame de Liesse a été si étrangement défigurée? Dans le *Cantique spirituel sur la vie et la pénitence de saint Alexis*, reconnaîtra-t-on ce saint d'une grandeur épique, que le cardinal Wiseman a si bien peint dans sa *Perle cachée?* Enfin, que faut-il penser de Marie-Madeleine disant : « Mes affiquets, mes mouches et mon fard? » On n'en doit rien conclure, si ce n'est que la médiocrité est d'origine satanique. Le démon est sans cesse occupé à faire ici-bas la caricature de toute beauté, la parodie de toute vérité.

Nous avons sous les yeux un volume in-64, imprimé à Épinal, sans date, et qui a échappé aux patientes recherches de M. Nisard. Il renferme les « Tableaux et oraisons de la messe, suivis de cinq cantiques sur l'Horloge de la croix, Geneviève de Brabant, Joseph vendu par ses frères, saint Hubert et les Devoirs d'un chrétien. » Le cantique sur l'Horloge de la passion n'est pas moins plat que tous les précédents. Écoutez plutôt :

A six heures l'on renvoya — Jésus à Pilate, à Hérode; — Par moquerie, ce scélérat, — Le voyant lié de cordes, — Lui dit d'un ton vindicatif : — Dis-moi, es-tu le roi des Juifs?

A dix heures, Pilate inhumain, — Malgré le songe de sa femme, — Condamna le Sauveur divin — A mourir, ainsi qu'un infâme, — Sur une croix comme un voleur. — Par une barbare rigueur, etc., etc., etc.

Que dire de « Joseph vendu par ses frères? » M. Charles Nisard en a cité plusieurs strophes d'après une autre compilation. Il faudrait tout citer. Voici le début :

(*Joseph à ses frères.*)

Permettez qu'avec franchise
Je vous dise
Ce que j'ai vu cette nuit.
Ne condamnez pas mon songe
De mensonge :
Car c'est Dieu qui le prédit....

Et il y a QUATRE-VINGT-QUINZE STROPHES de cette force, près de SIX CENTS VERS! Le Cantique de saint Hubert n'a qu'un seul mérite : celui d'être moins long. Il serait d'ailleurs difficile d'être plus chevillard et plus niais :

Ce grand patron des Ardennes, — Le jour du grand vendredi, — Chassait *sans se mettre en peine* — Le doux Sauveur Jésus-Christ....

Et quelques vers plus loin, Jésus, s'adressant à Hubert, l'interpelle ainsi : « Hubert *plein de charmes!* » Nous préférons le « Cantique spirituel sur les devoirs d'un chrétien : » ce résumé de la foi pourra, croyons-nous, faire quelque bien aux âmes simples :

C'est à vous, pères et mères, — A élever vos enfants — Sous les lois justes et sévères — De Jésus-Christ tout-puissant. — Commencez dès leur bas âge; — Gravez au fond de leurs cœurs — Les vrais devoirs *et l'usage* — Pour bien servir le Seigneur.

Nous pourrions multiplier nos citations; mais nous estimons que la patience de nos lecteurs a des bornes. Terminons ce

qui concerne les Cantiques en souhaitant la réforme de ceux-là mêmes qui sont chantés dans nos catéchismes et dans nos églises. Plusieurs sans doute sont fort beaux, et se lient dans notre mémoire aux actes les plus solennels de notre vie religieuse. Mais combien d'autres sont médiocres, et plus que médiocres! Il est temps de faire un coup d'état, de substituer une poésie haute et belle à ces affreux bouts rimés, de ne pas demander à la musique profane je ne sais quels airs mille fois déshonorés pour les appliquer à des chants sacrés, de réclamer à Dieu un Palestrina. Et si nous prions bien, Dieu nous l'enverra.

IV

Les *Noëls*, vers lesquels notre plan nous conduit fort naturellement, ont beaucoup occupé l'esprit et la plume de M. Charles Nisard : il n'a pas eu de peine à comprendre que le nom de la plus joyeuse de nos fêtes devait naturellement s'appliquer aux plus joyeux de nos cantiques. Peut-être néanmoins n'a-t-il pas tout dit. Je ne crois pas qu'il ait parlé du Recueil provençal connu sous le nom de Noëls de Saboly. J'ai en ce moment même un exemplaire de ce recueil entre les mains, imprimé il y a quelque soixante ans, à Carpentras, « chez Devillario-Quenin, imprimeur du Roi. » Quelques-uns de ces chants sont magnifiques : nous nous rappellerons toujours le troisième, qui est le « Noël des Bohémiens. » Par un anachronisme audacieux, le poète introduit dans l'étable de Bethléem trois bohémiens qui tirent la bonne aventure au petit Enfant-Dieu. L'un proclame l'incarnation du Verbe, le second annonce la mort, le dernier enfin la résurrection et la gloire du Rédempteur. La musique est, dit-on, de Lulli, et présente un grand caractère. Les diamants, d'ailleurs,

abondent et scintillent dans tous les Noëls du Midi. Ils sont pleins de réminiscences singulières, et le souffle étrange des évangiles apocryphes a passé sur ces cantiques populaires. Je ne puis résister au désir d'en citer au moins un, que je traduis sur le texte original :

Saint Joseph avec Marie s'en vont voyager tous deux.
Dans la ville où ils arrivent personne n'a voulu les recevoir.
N'y a eu qu'une pauvre veuve qui les a logés dans une étable :
« Nous te remercions, Marguerite, de l'honneur que tu nous as fait;
« Jamais toi ni ta famille vous ne manquerez de rien. »
La Vierge s'en est allée avec son enfant au bras.
Voici venir un laboureur qui va semer son blé :
« Où allez-vous, belle dame, qui portez si bel enfant?
— Oh! dites-moi, bon laboureur, voudriez-vous sauver mon fils?
— Mettez-le sous mon manteau : personne ne le découvrira.
— Eh bien, va, bon laboureur, va moissonner ton blé,
— Pas possible, belle dame, il n'est pas encore semé.
— Va chercher ta faucille, va, ton blé va mûrir. »
Ne s'est pas passé un quart d'heure : le blé a fleuri et *a noué*.
Il ne s'est pas passé un autre quart d'heure : il est bon à moissonner
A la première javelle, il y a cent boisseaux de blé :
A la seconde on ne peut les compter.
Mais voici, voici venir des cavaliers : ce sont des Juifs renégats.
« Dis-nous, bon laboureur, toi qui moissonnes ton blé,
N'as-tu pas vu passer Marie, avec son enfant au bras?
— Oui, elle a passé, comme je semais, comme je semais mon blé.
— Alors, allons-nous-en, nous autres : car c'était l'an dernier.
C'était l'an dernier. Vive le Roi, Alleluia! »

M. Charles Nisard aurait dû mentionner, tout au moins, ces petites merveilles de poésie et de sentiment. Nous trouvons que dans son livre, d'ailleurs si remarquable, il n'a même pas eu l'idée de faire sa part au Beau. Dans la littérature populaire, les chefs-d'œuvre ne font pas défaut : il fallait citer ces chefs-d'œuvre. Écoutez encore cette belle chanson périgourdine que M. Ampère a publiée jadis avec une traduction de M. le comte de Mellet :

Une âme est morte cette nuit,
Elle est morte sans confession :
Personne ne va la voir,
Excepté la Sainte Vierge.
Le Démon est tout à l'entour :
« Tenez, tenez, mon fils Jésus,
Accordez-moi le pardon de cette pauvre âme.
— Comment voulez-vous que je lui pardonne ?
Jamais elle ne m'a demandé pardon.
— Mais bien à moi, mon fils Jésus,
Elle m'a bien demandé pardon.
— Eh bien ! ma mère, vous le voulez :
Dans ce moment même je lui pardonne. »

Il nous souvient qu'un ministre de l'Instruction publique eut naguères l'excellente pensée de réunir, en un corps d'ouvrage, toutes les poésies véritablement populaires de la France : nous étions alors le secrétaire d'un des savants qui furent chargés de préparer cette publication nationale. Que de perles passèrent sous mes regards éblouis! Pour ne parler que des Cantiques et des Noëls, il en fut comme de ce blé miraculeux dont parlait le chant provençal que nous traduisions tout à l'heure : on ne pouvait compter les gerbes.

V

Le poète Jasmin, dans ses *Nouveaux Souvenirs,* nous a naïvement raconté une aventure de son enfance, qui peut nous donner quelque idée de l'enthousiasme, de la fièvre avec laquelle les colporteurs sont souvent accueillis dans les campagnes. Il arriva donc qu'un jour, dans une fête aux environs d'Agen, un petit libraire étala sa marchandise sous les yeux ravis du futur auteur des *Papillottes.* Jasmin avait épuisé sa bourse : trois sous! A la vue des brochures jaunes et bleues, il eut un grand remords d'avoir été si dépensier. Il guignait

de l'œil certains *Contes de fées* dont le marchand forain affriandait sa clientèle. Bref Jasmin n'y put tenir, et prit à la dérobée l'un des livres, le plus séduisant : la *Belle aux cheveux d'or*. Oh! il s'en empara « pour le lire seulement » et avec l'intention de le rendre. Mais il eut le tort grave de le relire plusieurs fois, et le marchand était parti quand il voulut lui restituer le précieux volume. Jasmin en pleura longtemps, et répara un jour, non sans libéralité, le petit larcin involontaire qui avait attristé son enfance. Le poète d'Agen n'est pas le seul qui ait subi ces redoutables tentations : l'étalage d'un colporteur a de terribles charmes.

Puis, dans la pacotille, il y a quelquefois des *actualités*, qui séduisent plus vivement encore l'esprit toujours un peu attardé des paysans. Ces actualités, ce sont surtout les *Complaintes*. O Complainte! ce n'est pas nous qui rirons de toi! Tout d'abord, tu es une puissance sur les lèvres de tout un peuple. Tu flétris énergiquement le vice, tu glorifies la vertu; tu es ornée d'une moralité, ce qui te rend sur le champ très supérieure à tout notre théâtre, ou peu s'en faut. Ensuite, chère Complainte, tu es si candide et si simple ; un peu longue quelquefois, mais si amusante quand tu ne dépasses pas trente couplets ! Qui t'a conçue, qui t'a lancée dans le monde? On n'en sait rien; tu es orpheline en naissant, et c'est là ce qui pouvait t'arriver de plus heureux. Si l'on connaissait ton père, on ne t'aimerait pas tant. Va donc, et poursuis tes triomphes dans un monde qui siffle tant de gros livres.

Il y a deux espèces de complaintes : « les vraies et les fausses. » Ces dernières sont faites par des lettrés qui essaient en vain d'atteindre à la haute niaiserie des complaintes authentiques. Quelquefois, cependant, ils réussissent. Qui ne se rappelle les magnifiques couplets qui furent publiés, il y a plus de trente ans, sur ce malheureux puisatier d'Écully,

enfoui durant tant de jours sous un éboulement? L'auteur de la complainte représentait son héros entendant du fond de sa terrible prison le bruit des travailleurs qui s'occupaient de sa délivrance; et il ajoutait ces deux vers, qui valent beaucoup de poèmes épiques :

Il voudrait être là-haut,
Pour diriger les travaux !

Et la morale n'était guère moins plaisante :

Quand un puits doit s'écrouler,
Il n'y faut jamais aller.

A la même famille appartient une autre complainte, commençant par ce couplet très réussi, mais que je n'ai jamais osé chanter devant un chauve :

Il faudrait être une bête,
Un rhinocéros, un ours,
Un crocodile, un vautour,
Ou n'avoir rien sur la tête,
Pour que ce récit affreux
Ne fît dresser les cheveux !

Je m'en voudrais de ne pas citer ici les vers sur un braconnier inconnu, qui avait pris trois lapins dans une forêt royale, et qui fut pris lui-même *flagrante delicto*. C'était sous le règne de Charles X ou de Louis-Philippe. Le coupable demande à voir « le monarque (*sic*). » « Devant le monarque on l'entraîne. » Et il expose sa misère : « J'ai six enfants, » dit-il. Là dessus, le Roi, en pleurs, s'écrie :

Quoi ! six enfants, malheureux père :
Qu'on lui donne encor trois lapins.

Mais toutes ces complaintes, on le voit, sont trop spirituelles, trop fines, trop délicates, pour être vraies. Ce sont des imita-

tions trop attiques d'un genre où le gros sel est seulement de mise. M. Nisard a cité, lui, les complaintes authentiques, celles de l'*Enfant prodigue,* de *sainte Reine,* de *Geneviève de Brabant,* de *Judith,* de *Pyrame et Thisbé,* du *Juif-Errant* et vingt d'autres encore. Il n'a peut-être pas signalé en assez grand nombre celles qui ont pour objet des événements contemporains ou tout au moins récents. Nous nous souvenons fort bien d'avoir entendu chanter dans notre enfance la complainte sur la mort de Lannes :

Bons Français, versez des larmes :
Il est mort Montebello,
Ce grand homme, ce héros
Qui fit redouter ses armes.
Sa cuisse, par un boulet,
Fut traversée *en effet.*

Mais, en revanche, M. Nisard nous a donné tout le texte de la plus célèbre des complaintes : celle de Fualdès. On connaît le fameux couplet :

Bastide, le gigantesque,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse. (1)

Le dénouement n'en est pas moins admirable :

Ils montent sur l'échafaud,
Sans avouer *leur défaut !*

Après un tel chef-d'œuvre, il faut tirer l'échelle. C'est ce que nous faisons volontiers.

(1) Il y a une variante : *Même sans délicatesse.* Nos lecteurs ont le droit de choisir.

VI

Les Complaintes ont été rangées par nous dans la littérature religieuse. Elles sont en effet d'origine chrétienne : on connaissait sous le nom de *planctus* au Moyen Age un genre particulier de poésie liturgique auquel appartient le *Stabat*, cet incomparable sanglot. Quelquefois les *Complaintes*, aussi bien que les *Noëls*, présentaient la forme du drame. Peut-être M. Nisard n'a-t-il pas bien connu la véritable origine des drames forains ; les travaux de MM. Félix Clément et de Coussemaker sur le *Drame liturgique* ne laissent aucun doute sur la provenance du théâtre populaire. Certains *Introïts* en dialogue ont donné naissance à de petites représentations liturgiques, de très courte durée ; ces drames religieux ont eux-mêmes donné naissance aux *Mystères* dont M. Nisard a trop peu parlé, et c'est des *Mystères*, enfin, que découlent toutes les pièces de la foire, toutes celles qu'on y joue, toutes celles qu'on y vend. Le pauvre peuple a été assez malheureux pour n'échapper à aucun fléau, même à la tragédie, et nous avons en ce moment sous les yeux une tragédie en cinq actes, imprimée sur gros papier bleuâtre et portant ce titre : « *Tragedia rossellonesa dels martyrs santi Cosma y Damia.... Thuir, en casa de Guillem Agel, estamper y llibreter.* » Les cinq actes y sont bien, mais ont encore le parfum pieux des anciens mystères. L'auteur termine en adressant ce petit sermon à ses auditeurs : « Voici, très illustres auditeurs, que Cosme et Damien sont aujourd'hui dans le triomphe de la gloire. Fasse le Ciel qu'en les imitant, nous méritions pareille victoire. » Un autre drame intitulé : « *Jesus batezat per*

lo precurser sant Joan Baptiste, » a le même caractère catholique. Et remarquez la date. Savez-vous en quelle année on représentait ces véritables Mystères? En 1796 et 1797!

VII

La liturgie catholique n'a pas du reste été la seule qui soit parvenue aux oreilles et à l'esprit de nos populations rurales. On a essayé plusieurs fois de colporter certaines liturgies hétérodoxes, dont nous nous proposons d'écrire un jour l'histoire détaillée. Les théophilanthropes ont inondé la France de leurs petits rituels niaisots : ces opuscules avaient surtout été rédigés par un Jean-Baptiste Chemin, dont le nom ne méritait pas de devenir immortel. Rien n'est moins plaisant que ce plagiat du rituel chrétien, avec d'odieux mélanges de philosophie à la Rousseau : « *Je ne t'adresserai pas d'inutiles prières,* dit à Dieu le théophilanthrope. Tu connais les créatures sorties de tes mains. » Et plus loin : « Le temple le plus digne de la Divinité, c'est l'univers. » La célébration des mariages est curieuse : les deux époux sont « *entrelacés* de rubans et de fleurs, » et on leur fait un discours d'un pastoral tout *florianesque*. Moins pastorale était cette terrible *Messe des sans-culottes* que M. Louis Paris a réimprimée en 1854 : « Nous te louons, sainte Liberté, parce que tu as conduit Louis Capet, les Brissotins, Feuillantins et autres à la guillotine. » On lit au peuple « la première homélie aux sans-culottes selon Marat, » et l'on tranche bravement la tête d'un mannequin qui représente la Tyrannie. L'*Eucologe*, beaucoup plus récent, de l'abbé Chatel, « évêque primat de l'Église catholique française (rue du Faubourg-Saint-Martin, n° 59), » n'est pas écrit en lettres

aussi rouges, mais il n'est pas d'une niaiserie moins ridicule. Nous ne pouvons que mentionner en passant la *Messe pour les femmes célèbres,* dont la « Prose » se termine en ces termes :

Céleste Bienfaiteur,
Reçois notre sincère hommage,
Pour ce *sexe enchanteur,*
Qui sur nous, d'âge en âge,
A fixé le bonheur.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

VIII

S'il est un livre fécond en enseignements pratiques, un livre utile aux habitants des campagnes, c'est certes la *Vie des Saints.* La *Vie des Saints,* c'est un « Cours pratique de surnaturel. » Les paysans ont souvent l'âme tellement penchée sur la terre, qu'elle devient *un* avec la matière inerte et muette. Eh bien ! la *Vie des Saints* met en quelque sorte des ailes aux épaules de ces hommes terrestres : elle les soulève vers le ciel.

L'Église, grâce à Dieu, ne manque pas de bons livres où la vie de ses héros est racontée en termes simples et édifiants. Mais le Diable, qui s'en est mêlé, est presque parvenu à ne laisser circuler que des inepties dans nos campagnes, et c'est là peut-être que son action a été le plus funeste. Croirait-on que, dans un pays chrétien, on invoque contre certaines maladies les Saints dont le nom ressemble le plus à celui de ces maladies ? C'est ainsi, hélas ! que l'on invoque saint Clair contre les maux d'yeux ; — saint Boniface pour obtenir l'embonpoint ; — saint Cloud « pour la guérison des clous : » — saint Fort contre les faiblesses ; — saint Léger contre l'obésité ; — saint Acaire pour adoucir les personnes acariâtres qui, paraît-il, sont trop

nombreuses sur notre pauvre terre. Il faut protester contre ces stupides profanations de mots, mais il ne faut pas aller si loin que M. Nisard. Nous n'aimons pas le ton avec lequel il a parlé de sainte Apolline, de sainte Philomène et des miracles de saint François Xavier. Il est étonnant qu'au sujet de sainte Philomène, il n'ait pas osé dire un mot, un seul mot du curé d'Ars, qui a fait tant de miracles par l'intercession de cette chère sainte ; les miracles de saint François Xavier ont eu des milliers d'hommes pour témoins ; enfin, si l'on invoque sainte Apolline contre le mal des dents, c'est par une raison sublime, et non par un misérable jeu de mots : c'est parce que cette admirable martyre a eu, dans sa passion, toutes les dents effroyablement brisées l'une après l'autre. Se scandalise qui voudra !

Mais il faut être de l'avis de M. Nisard quand il déplore la prodigieuse faiblesse de toutes les *Vies de Saints* qui sont scandaleusement imposées par d'ignorants colporteurs à des campagnards ignorants. C'est encore aux catholiques de réparer tant de maux. Un excellent livre, les *Légendes des Saints d'après le Bréviaire romain*, peut être popularisé à très bon marché et répandu par milliers. Il n'est pas impossible de grouper aussi les Saints par conditions, par métiers et d'écrire une série de petites brochures pareilles à celles qu'on a récemment publiées sous ce titre : *Les Saints de l'atelier*. Enfin, quel chrétien ne désirerait la diffusion d'un livre tel que l'*Esprit du curé d'Ars?* Notre siècle n'a peut-être rien produit de plus surnaturel ni de plus populaire. Catholiques, pourquoi nous laissons-nous dire quelquefois que nous avons le sang trop lourd, et que nous n'avons pas l'activité des impies? Réveillons-nous pour faire encore plus de bien ; réveillons-nous pour écrire et pour colporter les bons livres.

IX

Les romans font une triste et redoutable concurrence aux *Vies des Saints*, et c'est ce qui devrait fouetter encore plus vivement le sang des enfants de l'Église. Les anciens romans de chevalerie ne sont pas ceux qui font le plus de mal; la *Bibliothèque bleue* répand, par milliers, sans trop blesser les âmes, les traductions en prose des vieilles chansons de geste ou des romans d'aventures des XIIe et XIIIe siècles. Tout récemment encore, on a réimprimé les *Quatre Fils Aymon*, *Tristan le Leonois*, *Pierre de Provence*, *Huon de Bordeaux*. Et cela, à Paris même. Mais c'est de Montbéliard et de Troyes que sortent les véritables chefs-d'œuvre de la *Bibliothèque bleue*. J'ai entre les mains le type de ces romans, imprimé sur papier gris, avec ces caractères usés que les typographes appellent « têtes de clous. » Il est intitulé : « *Conquêtes du grand Charlemagne, roi de France, avec les faits héroïques des douze pairs de France et du grand Fierabras; et le combat fait par lui contre le petit Olivier, qui le vainquit, et des trois frères qui firent les neuf épées, dont Fierabras en avait trois pour se combattre contre ses ennemis, comme vous verrez ci-après.* A Troyes, chez Garnier, imprimeur-libraire, rue du Temple. » C'est tout simplement, comme nous l'avons dit ailleurs, l'ancien roman de *Fierabras* avec des amplifications stupides. Il faut lire le curieux résumé de notre histoire nationale qui se trouve en tête de ce roman défiguré. La vieille fable de Francus, compagnon d'Énée, y est naïvement reproduite, et l'auteur ajoute :

« Quand la France fut élevée en majesté royale, Pyramus fut le premier, lequel régna cinq ans sur les Français, Mercurius trente-deux ans, Pharamon dix-sept ou dix-huit ans, etc.

Toutefois, il faut respecter dans ces livres ineptes la dernière transformation de nos épopées nationales. Après avoir été cantilènes tudesques ou romanes, chansons de geste, romans en prose, après avoir passé par la Bibliothèque de Paulmy d'Argenson, les voilà sous nos yeux, défraîchies, éraillées, méconnaissables. Et elles ont encore une gloire universelle. A la porte des églises d'Italie, on nous en a distribué des traductions italiennes : à la porte des églises de Bohême, on en vend des traductions allemandes. Elles ont été, elles sont partout, et partout elles attestent que l'influence littéraire de la France a été la plus ancienne et la plus durable de toutes les influences. Nous n'en sommes pas peu fiers, pour notre compte : « O France, s'écriait récemment l'évêque de Tulle à Saint-Eustache, élève la tête et sois superbe ! »

Puis, ces romans ont l'avantage d'empêcher la lecture de romans beaucoup moins innocents. Jasmin, que nous avons eu déjà l'occasion de citer, raconte ingénument quel mal firent à sa poésie naissante les platitudes de Florian et de Ducray-Duminil. Ces platitudes ont conservé dans les villages la popularité qu'elles ont depuis longtemps perdue dans les villes. Mais que ne sommes-nous encore au temps où la lecture d'*Estelle et de Némorin* était la plus redoutable pour les âmes ? Hélas ! M. Charles Nisard nous a donné la liste des détestables romans colportés dans nos campagnes, sous le nom trop connu de « livraisons à quatre sous. » « Attendez-vous, dit notre auteur, à y voir incessamment paraître *Salammbô*. » Ah ! ramenez-moi aux *Mille et une nuits* et à *Gonzalve de Cordoue* : ramenez-moi, s'il le faut, aux faux-brillants des *Contes des fées*.

Quelques mots suffiront sur les Almanachs. C'est ici que l'on voit le Démon prendre toutes les formes et revêtir tous les travestissements, pour jeter dans les âmes une confusion

fatale. Le plus innocent des Almanachs est quelquefois plein de périls. Les « simples, doubles et triples *Matthieu Lænsberg* » habituent le peuple à accorder le don de prophétie à d'autres qu'à notre souverain Dieu ; les *Messagers boiteux* de Berne, de Bâle et de Strasbourg, ne sont pas sans contenir quelque dose de venin protestant ; les almanachs « drôlatiques, comiques, anecdotiques, » rabaissent l'âme et nous embourbent dans les marais de la caricature ; les almanachs astrologiques entraînent les esprits faibles à des superstitions déplorables. Il y a des exceptions : certains de ces petits livres sont pleinement chrétiens et se répandent par cent milliers. C'est encore aujourd'hui la forme la plus puissante de l'apostolat populaire. Ne la dédaignons pas.

X

Nous avons terminé. Nos lecteurs voient sans doute, aussi clairement que nous, combien il nous reste à faire pour évangéliser les villes, pour christianiser les campagnes. Ne craignons pas de le répéter : ce bilan est triste, et, pour dire la chose nettement, nous sommes battus par l'Ennemi. Nous avons essayé d'indiquer plus haut, chapitre par chapitre, tout ce que les catholiques devraient entreprendre pour lutter contre la fausse littérature populaire. Mettons-nous sur-le-champ au travail. Cette œuvre nous réclame avant toutes les autres, et nous osons appeler sur ce sujet l'attention du prochain Congrès catholique.

Il nous faudrait en ce moment, il nous faudrait sur-le-champ :

Une bonne Bible en images ;

Un Catéchisme en images (il en existe déjà, qu'on pourrait encore améliorer et parfaire);

Une traduction populaire du Catéchisme romain;

Un nouveau Recueil de Cantiques pour les missions, pour les catéchismes, pour toutes les œuvres catholiques;

Des *Vies de Saints* « sociales » et où l'on mettrait en lumière l'action de chaque saint sur les institutions et la société de son temps;

Toute une série de bons Manuels profondément chrétiens, à l'usage de toutes les professions et de tous les métiers;

Une Histoire de l'Église en cent pages et une Histoire de France où vibreraient à la fois l'amour du Christ et l'indignation contre les sans-patrie....

Nous aurions encore besoin de beaucoup d'autres livres; mais ce qu'il nous faut surtout, ce sont des lecteurs. Donc, faisons passer à la fois dans ces œuvres tout notre esprit et tout notre cœur : conquérons les âmes par la Beauté comme par la Bonté. Notre devoir est de propager de bons livres et de beaux livres : arrière les médiocrités de la plume, du crayon et du burin! Nous serons d'ailleurs magnifiquement récompensés. M. Charles Nisard, dans un passage de son livre qui l'honore grandement à nos yeux, n'a pas craint de promettre de terribles châtiments dans l'autre vie à ces misérables qui font fortune ici-bas en répandant de mauvais livres, en empoisonnant les âmes, en tuant du même coup la patrie et la société. Mais quelle ne sera pas la récompense de ceux qui feront exactement le contraire! Heureux sera celui qui pourra présenter au Juge suprême quelques-uns de ces petits livres, écrits ou popularisés par lui, et qui auront sauvé des milliers de chrétiens. Ces petits livres lui serviront de passeport pour entrer dans la patrie céleste!

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir pris en un sujet si simple un ton trop élevé. Il nous a toujours semblé que, lorsqu'on a l'honneur d'être catholique, on doit, pour juger sainement de toutes choses, monter d'abord sur les hauteurs. Nous sommes de ceux qui veulent placer toutes les questions aussi près du ciel que possible. Nous voudrions qu'on ne pût jamais nous crier : « Montez plus haut. » Et notre devise est : *Altius*.

Saint Alphonse DE LIGUORI

VII

LA MISÉRICORDE ET LA JOIE

ÉTUDE SUR SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Ce n'est pas en vain que Dieu produit chacun de ses Saints à telle époque plutôt qu'à telle autre sur le théâtre de notre monde. Dans le Plan divin, rien n'est laissé au hasard. Toutes les fois que l'Église traverse une période de crise, toutes les fois que cette victorieuse paraît menacée d'une défaite, Dieu se lève et, du haut du ciel, lance à la terre un Saint de plus, comme il lancerait un astre de plus dans le visible firmament. Et ce saint, qui constitue à lui seul un magnifique cadeau de la Providence, est doué par elle de toutes les grâces qui sont plus particulièrement nécessaires, en ce moment donné, à la guérison du siècle et à la victoire de l'Église. Contre l'arianisme, Dieu fait surgir un Athanase et un Hilaire de Poitiers; contre la décadence romaine, Dieu suscite un saint Benoît et ses légions de moines travailleurs; à la pauvreté hypocrite des manichéens albigeois, Dieu oppose la très sincère et très magnifique pauvreté d'un François d'Assise ; contre le verbiage des hérétiques, il emploie l'éloquence d'un Dominique et la science

d'un Thomas d'Aquin; contre les milices permanentes du protestantisme, jaillissent du sol catholique les milices permanentes de saint Ignace et de saint Vincent de Paul. Enfin, et pour en venir à notre sujet, dans un siècle, dans un jour où le monde chrétien craignait de se réveiller janséniste, alors que la Miséricorde et la Joie étaient chassées comme des étrangères de presque tous les pays, de presque tous les foyers; alors que les confesseurs s'armaient d'une rigidité de fer contre la faiblesse et les tremblements des pécheurs; alors que la communion fréquente commençait à passer pour une inconvenance et presque pour un crime; alors que les mots *Gaudium* et *Lætitia* auraient été volontiers effacés de nos saints Livres, dont ils remplissent et illuminent toutes les pages; en ce moment de crise, entre le XVIIe siècle, qui avait commencé la sécularisation universelle, et le XVIIIe siècle, qui allait la consommer, Dieu fit naître un saint qui était destiné à prendre par la main la Miséricorde et la Joie, et à les ramener victorieuses dans les maisons chrétiennes; un saint qui devait dépouiller tous les confesseurs de cette lourde armure qui empêchait leurs cœurs de battre, et leurs bras d'étreindre les pécheurs; un saint qui devait faire de la communion fréquente la plus chère habitude des nouvelles générations catholiques; un saint qui devait aimer et faire aimer les mots *Lætitia* et *Gaudium*, et qui devait amener pour longtemps, pour toujours peut-être, le triomphe de l'Amour et de l'Unité!

Ce Saint, tous nos lecteurs l'ont nommé : c'est saint Alphonse-Marie de Liguori, né le 27 septembre 1696, mort le 1er août 1787, âgé de quatre-vingt-dix ans, chargé de vertus et éclatant de miracles, et c'est de lui que nous allons parler.

Nous disions tout à l'heure que saint Alphonse de Liguori

a été en particulier le vainqueur du jansénisme. C'est là certainement son caractère véritable au grand jour de l'histoire, et c'est à ce point de vue que nous voulons surtout le considérer.

I

Alphonse était d'une nature très ardente, et exprimait souvent ses pensées avec une très heureuse vivacité. Il tourna plus d'une fois ce feu de son esprit contre les sectaires jansénistes : « Cette réunion d'hommes qui eut lieu à Bourg-Fontaine fut moins une assemblée d'hommes que de démons (1). » Et ailleurs : « Quel bien ont produit les jansénistes de France EN FAISANT PARAÎTRE DIEU COMME UN TYRAN? » Ces paroles font voir la pensée fixe de notre Saint, et il n'était pas de ceux qui changent d'idée fixe tous les jours. Mais avant de réfuter les hérétiques dans ses livres, il voulut les réfuter dans sa vie. Le plus beau *Traité contre le jansénisme,* c'est la vie de saint Alphonse.

A peine est-il engagé dans les Ordres que la grande passion de toute sa vie, sa passion pour les grands pécheurs, se manifeste en lui avec tous ses entraînements, avec toutes ses flammes. Il se met en route ; le voilà sur tous les chemins : il poursuit tous les misérables, il les appelle, il les écoute, il les absout : « Il ne pouvait souffrir, dit le cardinal Wiseman (2), ces confesseurs qui reçoivent leurs pénitents avec un air sourcilleux et rebutant, et ceux encore qui, après les avoir entendus, les renvoient avec dédain comme indignes

(1) *Vie et Institut de saint Alphonse,* par S. Ém. le cardinal Villecourt, t. III, p. 218. Nous nous sommes souvent servi de cet excellent livre, que nous ne saurions trop vivement recommander à nos lecteurs.

(2) Le cardinal Wiseman est l'auteur d'un beau *Panégyrique de saint Alphonse.*

et incapables des divines miséricordes. » Durant toute sa vie, notre Saint voulut tenir une conduite absolument contraire, et, à la fin de ses jours, il put dire ces magnifiques paroles, qui sont la constatation de sa gloire et qu'on devrait écrire en lettres de diamants : « JE NE ME SOUVIENS PAS D'AVOIR JAMAIS RENVOYÉ UN SEUL PÉCHEUR SANS L'ABSOUDRE. » Le grand honneur de saint Alphonse, c'est en effet d'avoir élevé au milieu de nous le niveau de la miséricorde. On avait fait de Dieu une sorte de géant formidable et grognon, sous les pieds duquel les hommes s'agitaient tout pâles, tout frissonnants, dévorés de peur. Saint Alphonse a déchiré ces représentations ridicules, ces tableaux dangereux et stupides qui nous cachaient la face du Dieu réel, et il nous a montré le vrai visage divin ; il nous a montré Jésus pleurant sur les pécheurs et leur tendant ses bras frémissants d'amour. Les jansénistes supprimaient la paternité de Dieu : saint Alphonse est un de ceux qui ont rendu à Dieu son caractère de père, c'est-à-dire sa Bonté.

Et quand, plus tard, Alphonse prit la plume, sa parole rendit là-dessus le même témoignage que sa vie. Dans sa *Praxis confessarii*, le grand évêque de Sainte-Agathe-des-Goths établit que le confesseur est à la fois un père, un médecin, un docteur et un juge. Eh bien? les lenteurs, les délais jansénistes ne conviennent à aucune de ces fonctions. Voilà un grand pécheur qui, les genoux tremblants et la rougeur au front, vient d'achever le très pénible aveu de vingt, de trente ans d'infamies. « Allez-vous, dit saint Alphonse, allez-vous l'effrayer en le renvoyant de mois en mois, suivant la mode qui court? Non, non ; c'est une doctrine jansénienne que de différer ainsi l'absolution pendant des mois et des mois. » Et le Saint, avec un visage presque terrible, ne craint pas d'ajouter : « Il n'est pas bien difficile, de dire à

quelqu'un : « Allez ; vous êtes damné ; je ne puis vous absoudre. » Mais si l'on considère le prix du sang de Jésus-Christ, on aura horreur d'une telle conduite ! » Ainsi parlent les Saints ; ceux qui auraient le moins besoin de miséricorde sont ceux qui en dépensent le plus à l'égard de leurs frères. Véritables médecins, ils ne disent pas aux malades : « Attendez, nous mettrons dans quelques jours un appareil sur votre plaie saignante. » Véritables pères, ils ne disent pas : « Attendons ; dans quelques mois j'ouvrirai mes bras à mon fils repentant. » Véritables docteurs, ils ne font pas attendre leurs définitions et ne laissent pas les pauvres âmes dans la nuit. Véritables juges, ils n'imposent pas aux accusés le supplice horrible d'une attente entrecoupée de soupirs et trempée de larmes. Les jansénistes ont cru être fort sages en étant très sévères ; mais qu'ont-ils fait ? A force de dire aux pénitents : « Revenez demain, » les pénitents ne sont pas revenus. Les jansénistes auraient dégoûté l'humanité du pardon, en le vendant si cher, et de la paix, en la faisant si longtemps attendre.

Je sais ce qu'on nous répondra. On nous objectera le *probabilisme* de saint Alphonse ; on nous affirmera qu'il a péché par l'excès contraire à celui des jansénistes ; ceux-ci étaient trop rigides, notre Saint aurait été trop facile. Saint Alphonse, avec une hauteur de principes qui ne sera méconnue de personne, a mille et mille fois proclamé « qu'il faut toujours agir avec la certitude morale. » Il s'est contenté d'ajouter « que de deux opinions probables, on n'est pas *obligé* à suivre la plus sévère. » Est-ce donc là du relâchement, et préférera-t-on la proposition du janséniste : « Quelques commandements de Dieu sont impossibles à l'homme ? » Les jansénistes roides, pâles, austères, montrent à l'homme la voie du salut : ils en jonchent les abords de difficultés presque insurmontables, de pierres aiguës, de lames coupantes, de charbons

ardents. Il faut, il faut passer par là. « Mon frère, dit une douce voix, commencez par marcher dans le chemin que voici ; il est âpre, sablonneux, malaisé, mais on y peut marcher, et même il y a sur la route quelques fleurs dont la bonté de Dieu vous a ménagé le spectacle et le parfum. Plus tard, vous essaierez vos pas en des voies plus difficiles ; mais ne vous désespérez pas dès le commencement. Dieu est si bon! » Ainsi parle saint Alphonse, et l'homme se rassure. « Agissant toujours avec la certitude morale, » mais « ne suivant pas toujours le sentiment rigide, » il a confiance en la miséricorde, il reprend quelque joie, il jette vers Dieu un regard plein d'espérance, et non seulement il arrive au salut, mais souvent même il va plus loin et atteint la perfection. C'est l'œuvre, c'est vraiment l'œuvre de notre Saint. Encore un coup, il a été le consolateur de l'humanité désolée.

II

C'est bien : Alphonse a triomphé ; il a aplani les abords du confessionnal, il y a installé le sourire au lieu de l'indignation, le père au lieu du paràtre. Mais sa mission est loin d'être remplie. Dans les églises il règne un silence plus que timide, un silence effrayé ; les yeux n'osent pas se porter du côté de l'autel ; on a peur de la majesté eucharistique. Une fois par an, les fidèles sont admis, après une longue et austère préparation, à s'approcher de l'effrayant autel ; une fois par an, la nappe blanche du Père céleste est mise pour eux ; une fois par an, ils mangent Dieu. Le reste de l'année, on ne peut que se souvenir ou attendre. Les mères en larmes ne peuvent plus s'unir, autant que leur douleur le désire, au divin consolateur de leur deuil ; les pécheurs ne doivent pas se mettre

trop souvent en marche vers ce tabernacle où ils puisent la force dont leur faiblesse a besoin; les enfants oublient.

Sur la porte du tabernacle le doigt implacable et glacial des jansénistes eût volontiers écrit : « Défense à l'amour de descendre au cœur des hommes... plus d'une fois par an. » Le livre d'Arnauld, *la Fréquente Communion*, a fait un mal que rien ne peut rendre : il a donné la léthargie aux âmes catholiques, à ces âmes que Dieu a faites pour être immortellement éveillées. Sur chacun de nos cœurs s'est appesantie la main froide du jansénisme pour en arrêter tous les mouvements. Il est défendu aux cœurs de battre, il est défendu à l'amour de se manifester. La crainte, l'effroi, le tremblement sont seuls autorisés. Ce n'est plus la miséricorde qui habite l'autel; c'est un Dieu effroyable, une sorte de Jupiter lançant perpétuellement l'horreur de ses foudres. Affreuses doctrines qu'un saint Alphonse était seulement de force à ruiner. Ce grand homme est entré dans nos églises; avec un zèle énergique il s'est frayé un passage jusqu'à l'autel, il en a monté les degrés; d'un doigt très aimant il a montré le tabernacle, et a crié d'une voix forte à tout le peuple chrétien : « Venez, venez : l'Amour souffre de votre crainte et de votre éloignement; venez, l'Amour est seul. » Alors on est venu. Les beaux livres de notre Saint ont rassuré toutes les âmes. Et il s'est trouvé que ces paroles n'étaient en quelque manière que l'écho de toutes les paroles des saints. Alphonse est en parfait accord avec saint Charles Borromée et avec saint Vincent de Paul, avec les Conciles, avec les Papes, avec Jésus-Christ surtout. Il a élargi, il a dilaté les âmes. Nos cœurs sont plus vastes depuis saint Alphonse. Nous disions tout à l'heure qu'il avait élevé le niveau de la miséricorde parmi les hommes : il a élevé aussi le niveau de l'amour. Et qui pourrait faire le total des effusions d'amour, des incomparables prières, des crimes

évités, des vertus acquises ou conservées que l'on peut attribuer à l'influence de notre Saint? C'est par cent milliers qu'il a augmenté le nombre des communions : c'est donc par cent milliers qu'il faut compter les merveilles de pureté, d'innocence et de vertu qu'il a réellement produites dans le monde des âmes.

III

Il y a certains hommes qui, en fermant les yeux à ce vulgaire soleil de notre terre, peuvent se rendre ce magnifique témoignage : « J'ai toujours aimé ce qui était grand. » Eh bien! à leur lit de mort, les jansénistes ont pu se rendre le témoignage contraire et chacun d'eux a pu se dire : « J'ai toujours aimé ce qui était petit. » Je ne me représente pas un janséniste ayant une pensée élevée. Nous venons de les voir tarissant à l'envi parmi les hommes les sources de l'amour et de la miséricorde. Leur sèche colère ne s'arrête pas là : il faut qu'ils essaient de tarir pour l'autre vie les sources du salut. Leur épouvantable doctrine sur la grâce chasse l'amour non seulement de la terre, mais encore du ciel. Si bien que la pauvre humanité, hébétée, les yeux en larmes, l'âme navrée, ne sait où trouver l'amour proscrit. « Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes, » disent les bourreaux jansénistes de l'amour. « Dieu ne veut sauver que les prédestinés, et encore ceux-ci sont-ils dans la nécessité de faire le bien, puisque jamais l'homme ne résiste à la grâce intérieure. » Ici, mon cœur se soulève, ma colère s'allume. Voilà donc les doctrines qui ont été proposées aux chrétiens des XVIIe et XVIIIe siècles! Et l'on s'étonne que ces générations se soient dégoûtées d'une croyance que l'on prenait plaisir à leur représenter sous d'aussi effrayantes cou-

leurs! Et l'on s'étonne que l'humanité, à qui le sourire de la miséricorde, le sourire de l'amour, le sourire de l'espérance n'étaient plus permis, on s'étonne que cette humanité, devenue janséniste, soit devenue révolutionnaire! Ah! les excès de l'Assemblée nationale ne me surprennent plus, puisque je vois tant de jansénistes sur ses bancs. Je m'étonne moins des rudesses de la Révolution, puisque, parmi ses plus terribles acteurs, je vois figurer tant d'anciens jansénistes. Ces hommes s'étaient fait un cœur d'acier : le désespoir, le fatalisme qui étaient dans leur doctrine devaient éclater dans leurs actes.

Quel est donc le saint que Dieu va faire jaillir du sol chrétien pour rendre aux hommes l'espoir d'un salut plus facile et plus universel? Quel est le saint qui va se faire le consolateur de la misérable humanité et lui ouvrir les beaux chemins de la béatitude? C'est encore saint Alphonse de Liguori. Il commence par poser nettement en principe que « Dieu veut, d'une volonté vraie et sincère, que TOUS se sauvent et qu'aucun ne se perde ; — et que Jésus-Christ est mort pour TOUS les hommes. » Puis, dans son livre mémorable intitulé : *Le Grand moyen de la prière*, il établit irréfutablement que *Dieu, voulant le salut de tous, donne aussi à tous les grâces nécessaires* pour y arriver. S'il ne donne pas à tous la grâce efficace, il leur donne au moins *la grâce suffisante* de pouvoir prier. Et par la prière, *chacun peut ensuite obtenir la grâce efficace pour accomplir la loi et faire son salut* (1). » Le plus coupable de tous les damnés, « s'il avait voulu mettre à profit la grâce de la prière, commune à tous, aurait obtenu par la prière la force nécessaire *et se serait sauvé*. » Ah! je respire enfin; je ne sens plus un air de plomb peser sur mon espérance; je vois le ciel qui se peuple; je vois plus

(1) *Vie et Institut de saint Alphonse*, par le cardinal Villecourt, IV, pp. 367, 368.

d'âmes sur les chemins du salut ; je vois que Dieu est bon. Il me reste la ressource de me jeter à genoux : Dieu n'est pas inexorable. Mon Jésus est mort pour moi, il est mort pour tous. Loin de moi ces affreux crucifix jansénistes dont les bras sont étroits ; je veux des bras larges, je veux des bras immenses qui puissent enserrer amoureusement tous les pécheurs de la terre. Je veux le Jésus-Christ de saint Alphonse, et non celui d'Arnauld et de Saint-Cyran.

IV

Un phénomène qui m'a toujours étrangement surpris, c'est le spectacle de tous les révolutionnaires qui se sont toujours passionnés et se passionnent encore... pour les jansénistes. Il est trop certain que les jansénistes sont les plus impitoyables, les plus durs, les moins libéraux de tous les sectaires. Il est trop certain que c'est nous, catholiques, qui défendons contre le jansénisme toutes les libertés humaines, en même temps que la cause de l'amour, de l'espérance, de la miséricorde. Mais les jansénistes ont été des révoltés : cela suffit à nos adversaires. Surtout, les jansénistes ont été les ennemis du Saint Siège : dès lors tout se comprend. Il est trop naturel d'avoir en même temps contre soi Michelet et Nicole, le *Siècle* et les *Provinciales*, et les socialistes même, avec Saint-Cyran et Arnauld. Toutes les rébellions s'enchaînent.

Non contents d'avoir effacé du monde la notion de l'amour, celle de la bonté, celle de l'espérance, les jansénistes ont voulu effacer aussi celle de l'unité. Ils ont été les plus ardents, les plus dangereux de tous les gallicans. Le fait est tellement notoire qu'il n'est pas nécessaire d'en entreprendre une démonstration nouvelle. Ajoutons que les jansénistes ont assez bien

réussi dans leur révolte. Oui, pendant deux siècles, une école a subsisté au sein de l'Église, affirmant que « le Concile est au-dessus du Pape; » en d'autres termes, que les membres sont au-dessus de la tête et peuvent se passer de la tête. Oui, pendant deux siècles, certains théologiens ont fait tous leurs efforts pour anéantir l'idée de l'Infaillibilité, cette idée qui est le plus incontestable honneur de la race humaine: car, ainsi que le disait récemment le grand évêque de Tulle, « l'homme est si grand qu'il lui faut l'infaillibilité permanente pour se conduire sur la terre, et chacun de nos petits enfants est en droit de crier à ses maîtres : Ne me trompez pas, soyez infaillibles. » Pendant deux siècles, on a assisté à cet étrange spectacle d'une foule agenouillée devant le Siège romain et disant au Souverain Pontife : « Nous voyons en vous le Vicaire de Jésus-Christ, mais un Vicaire très faillible, perpétuellement faillible, nécessairement faillible. » Les jansénistes, cependant, ne craignaient pas d'affirmer qu'ils conservaient l'unité catholique. Oui, à la façon de la branche cassée, qui tient encore à l'arbre par quelques filaments végétaux, qui reçoit juste assez de sève pour ne pas mourir sur-le-champ, et que l'on voit pendre tristement, avec ses feuilles desséchées, à l'arbre toujours vert, toujours beau, toujours vivant.

L'idée de l'Infaillibilité, l'idée de l'Unité étaient presque sur le point de disparaître du monde, quand surgit saint Alphonse. On a dit de lui qu'il fut par excellence le saint de l'Infaillibilité ; on aurait pu dire, en d'autres termes, qu'il fut le saint de l'Unité. « La Déclaration du clergé de France en 1682 était comme une épine qui lui perçait le cœur (1). » Écoutez-le : sa voix douce se change en tonnerre quand il revendique les droits du Pape. Il l'appelle le prince, le roi de la théologie, *theologiæ princeps;* le gouverneur, le modérateur de toute

(1) *Vie et Institut de saint Alphonse*, IV, 343.

l'Église : *Ecclesiæ moderator;* le conservateur et le vengeur suprême de la vérité divine parmi les hommes : *divinæ veritatis conservator et vindex:* le juge souverain de toutes les controverses doctrinales; *unus controversiarum judex,* le docteur universel et l'interprète infaillible de la volonté de Dieu (1). Et depuis saint Alphonse, et grâce à saint Alphonse, ces épithètes sont devenues banales sur les lèvres de tous les catholiques. Il a mis le pied sur le gallicanisme comme sur le jansénisme; il a été doublement triomphateur.

V

D'où vient cependant que nous ayons donné à ces quelques pages ce titre en apparence étrange : *La Miséricorde et la Joie?* Pourquoi ce dernier mot? Et comment se fait-il que nous le regardions, en quelque manière, comme la caractéristique de toute l'œuvre de saint Alphonse?

C'est que la joie sort de toutes les doctrines de notre Saint, comme le rayon sort de l'astre et le fruit de la fleur.

La joie sort de cette confiance en la divine Miséricorde que saint Alphonse a fait triompher dans tout le monde chrétien. Et y a-t-il rien de plus joyeux en effet qu'un homme, misérable et frêle créature, qui se voit comme enveloppé dans la bonté de Dieu et qui, pour s'assurer dans le rude chemin de la vie, se répète sans cesse : « Dieu est bon, Dieu est bon. »

La joie sort de cette mansuétude que saint Alphonse a fait triompher au tribunal de la Pénitence. Et y a-t-il rien de plus joyeux en effet que le pénitent, tout à l'heure abattu et désespéré, et qui tout à coup sent délicieusement le grand pardon d'En-Haut descendre sur son âme?

(1) Les quatre premières appellations se trouvent dans la *Théologie morale*, les deux autres dans l'*Homo apostolicus*.

La joie sort de cette espérance au Paradis que les jansénistes avaient presque éteinte parmi nous et dont saint Alphonse a pour toujours rallumé le flambeau. Et y a-t-il rien de plus joyeux en effet que tous ces sans-pain et tous ces déshérités de la terre s'acheminant paisiblement vers le ciel, avec un sourire mêlé d'alléluia et chantant à pleine voix ce beau cantique breton que saint Alphonse eut tant aimé, s'il l'eut connu : *Je crois au paradis ; — Jésus me l'a promis ?*

La joie sort de ce culte de la Vierge dont les jansénistes s'efforçaient d'amoindrir le rayonnement et dont saint Alphonse a dilaté la beauté. Et y a-t-il rien de plus joyeux en effet que la chrétienne, — vierge ou épouse, sœur de charité ou mère entourée d'enfants — alors qu'elle règle chacun de ses pas sur ceux de Marie et qu'elle entonne allègrement, dans la plénitude et le ravissement de son amour, le cantique de la sainte Église : *Virgo Maria gaudium annuntiavit universo mundo.*

La joie sort, disions-nous, de toutes les doctrines de saint Alphonse, et, cette joie longtemps proscrite, il l'a fait pénétrer dans toutes les âpretés et dans tous les labeurs de notre « lutte pour la vie, » dans la sainteté de l'union conjugale, dans les intimités du foyer domestique, dans l'éducation de nos enfants, dans le commerce ordinaire de la société humaine, dans toutes nos affections terrestres ou divines.

La joie toujours, la joie partout ; la joie victorieusement opposée à cette tristesse dont le moyen âge avait fait avec raison le « huitième péché capital ; » la joie enfin qu'engendre immortellement cette bonté de Dieu dont saint Alphonse a été ici-bas l'infatigable et glorieux apôtre !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace. VII

Première Partie

PORTRAITS DU XVIIe SIÈCLE

I. Pascal 11
II. Descartes 21
III. Bossuet 35
IV. Fénelon 63
V. La Bruyère 79
VI. La Rochefoucauld 89
VII. Mme de Sévigné. 105
VIII. Boileau 115
IX. La Fontaine 127
X. Le théâtre : I. Corneille et Racine 137
II. Molière 142
XI. Les lyriques 149
XII. Saint-Simon 155
XIII. Un dernier regard sur le XVIIe siècle : les Livres de raison. 165
XIV. Un premier regard sur le XVIIIe siècle : Voltaire . . 179

Seconde Partie

ÉTUDES SUR LES DEUX DERNIERS SIÈCLES

I. Les Mémoires au XVIIe siècle : le P. Rapin . . . 209
II. Les Mémoires au XVIIIe siècle : Mme Roland . . . 223
III. L'Érudition au XVIIe siècle : les Bollandistes . . . 253
IV, V. La Musique au XVIIIe siècle : Jean-Sébastien Bach . . 285
VI. Les Livres populaires aux deux derniers siècles . . 311
VII. La Miséricorde et la Joie 337

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 1895 —

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis